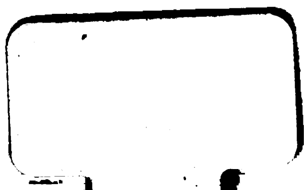

LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT



NKV
Deshoyers

([illegible])

NKV

LES AVENTURES

DE

JEAN-PAUL CHOPPART.



LES AVENTURES

DE

JEAN-PAUL CHOPPART

RECUEILLIES

PAR LOUIS DESNOYERS

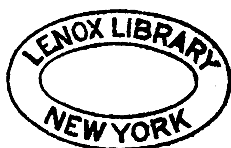
ILLUSTRÉES

Par P. Lauters

Bruxelles

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS

1840



AVANT-PROPOS.

Quatre éditions tirées ensemble à plus de vingt-cinq mille exemplaires ont suffisamment constaté le succès des *Aventures de Jean-Paul Choppart.*

Ce livre offre des qualités qui lui ont mérité l'estime des lecteurs de tout âge.

Si les enfants y ont toujours trouvé un vif attrait de curiosité, et une morale facile ; si le héros de cette historiette est devenu un type dans leur esprit, comme le

Petit-Poucet et *Robinson* l'étaient déjà à d'autres titres; si, enfin, ce personnage est le résumé de tous les petits défauts qu'on a trop souvent lieu de reprocher à leur âge, et qu'heureusement une saine éducation corrige, c'est, en outre, pour les personnes dont le goût est formé, une œuvre qui, sous le point de vue de l'art, n'est déplacée en aucunes mains. Plus d'une jeune personne, plus d'une mère, plus d'un homme grave se sont complus à sa lecture, et ont su apprécier tout ce qu'il y a de vrai dans les petits caractères de ce drame, de comique dans les situations, de verve, d'élégance, de pureté et de pittoresque simplicité dans le style, en un mot, tout ce qui en constitue le mérite littéraire.

LES AVENTURES

DE

JEAN-PAUL CHOPPART.

LES AVENTURES

DE

JEAN-PAUL CHOPPART.

I

Enfance de Jean-Paul. — Son portrait physique et moral. — Illusions maternelles. — Effroyable récit des premières méchancetés de notre héros.



EAN-PAUL appartenait à une famille aisée de Basse-Normandie ; il avait des sœurs, ce qui était assez malheureux pour elles, et point de frères.

Jean-Paul était fainéant, gourmand, insolent, taquin, hargneux, peureux, sournois. Je n'en finirais pas, si je voulais donner la nomenclature complète de toutes les qualités qui distinguaient Jean-Paul. C'était, en un mot, l'un des mauvais sujets les mieux conditionnés dont l'his-

toire des enfants célèbres puisse vous laisser le souvenir ; non pas qu'au fond du cœur il fût essentiellement méchant, ni qu'après avoir fait le mal, il



ne fût susceptible de comprendre qu'il avait mal fait, et même d'en verser quelques pleurs , surtout

si on le fouettait pour lui mieux expliquer la chose; mais, au rebours des autres, le premier mouvement était toujours mauvais chez lui, le second seul était passable, son naturel aidant, et le martinet aussi.

Cela tenait, en partie, à l'inattention de son père, M. Choppart, bon homme, comme on dit, mais chasseur fieffé, qui négligeait totalement l'éducation de son fils pour les renards du voisinage, qui s'occupait peu de principes de religion et de morale; et, en partie aussi, à la tendresse aveugle de sa mère, bonne dame qui, pendant longtemps, avait traité de gentillesses les plus insignes sournoiseries de Jean-Paul.

Bref, Jean-Paul était corrigible, mais à la longue seulement et par de grandes adversités. C'était un



jeune arbre dont on avait négligé la venue, qui avait poussé de travers, mais qui eût pu pousser droit,

et dont la structure faussée avait besoin désormais de quelque grand orage pour reprendre un pli naturel.

Nous verrons successivement quels furent les violents orages qu'eut à subir Jean-Paul, durant ses longues escapades. Tel est le but de cette histoire.

Jean-Paul n'était pas moins remarquable au physique : Jean-Paul louchait, ce dont son père ne s'était pas aperçu, et ce que sa mère regardait comme un agrément.

Jean-Paul avait, de plus, une verrue sur le bout du nez, ou plutôt sur le bas du nez, car le nez de Jean-Paul n'avait pas de bout : Jean-Paul était camus. Même illusion de tendresse maternelle relativement à cette verrue et au nez qui la portait. Madame Choppart s'obstinait à dire, et qui plus est à croire que Jean-Paul avait le nez aquilin, et que cette verrue était *un signe,* une coquetterie, *un grain de beauté;* elle s'était même brouillée avec plusieurs de ses voisines qui s'étaient permis de lui dire sans songer à mal : « Mais, mon Dieu ! la verrue de votre fils grossit de jour en jour ! vous devriez bien y faire attention et la couper avec un fil de soie, si c'est possible. Que sait-on? si vous la négligez, ça pourra quelque jour se transformer en *loupe.* »

Ce dernier mot avait profondément ulcéré le cœur de madame Choppart.

Du reste, Jean-Paul n'était point trop mal bâti, à l'exception de l'épaule gauche, qu'il avait tant soit peu proéminente, et de ses genoux, qu'un homme un peu versé en anatomie aurait classés dans la catégorie des cagneux. Toutefois, madame Choppart, qui était fort peu savante en cela, comptait beaucoup sur le temps pour le parfait redressement de Jean-Paul. « Ah bah! disait-elle, cela se refera en grandissant. »

A tous ces charmes de nature, Jean-Paul en ajoutait d'artificiels qui complétaient admirablement le coup d'œil pittoresque qu'offrait sa petite personne. Jean-Paul avait toujours les cheveux ébouriffés et parsemés de brins de paille; ses mains étaient gantées de plusieurs couches de crasse, dont la plus ancienne remontait certainement fort loin dans le long cours des temps; sa figure était sillonnée de je ne sais quelles balafres noirâtres, et il était extrêmement rare qu'il se fût mouché. Quant à ses vêtements, ils étaient à l'avenant: sales, déchirés, mal endossés; sa redingote était toujours sans boutons; son pantalon tenait à peine, par l'absence de ses bretelles, dont il avait ôté les élastiques pour en faire des chaînes; d'ordinaire même il était déchiré

et terreux à l'endroit du genou ; ses bas lui retombaient sur les talons, et il ne portait jamais ses souliers qu'en pantoufles. C'était, comme vous voyez, un fort agréable personnage, surtout quand il avait les yeux pochés.

Mais ce qui, bien plus que le reste, faisait de Jean-Paul un enfant tout à fait maussade, c'était sa conduite malicieuse envers et contre tous. Jean-Paul ne semblait prendre d'autre souci que de faire enrager les autres ; aux tours inventés avant lui il en ajoutait de sa façon, lesquels prouvaient un génie méchamment inventif. C'est ainsi qu'au collége il battait les plus petits pour lever sur leur estomac, au profit du sien, des impôts de pommes, de poires, de cerises, et même de morceaux de pain, si sa part de goûter ne lui suffisait pas ; mais, règle générale, comme il aimait la croûte, il leur prenait toujours la leur et leur faisait manger sa mie.

Et puis il les contraignait à composer ses thèmes et ses versions, d'où il advint qu'il resta tout à fait ignare.

Et puis il mettait du sable dans la tabatière du professeur ; il attachait un chien à la corde des sonnettes ; il tendait, dans l'obscurité, des ficelles qui allaient d'un lit à l'autre, dans toute la largeur du dortoir, de manière à faire trébucher le surveillant

de ronde ; et, pour tant de hauts faits, il laissait froidement punir ses camarades les plus innocents :

ce qui arrivait toujours, car son air sournois le mettait à l'abri du plus léger soupçon.

Il trouvait même alors que c'était un excellent tour que de faire punir les autres à sa place ; cela lui causait une bien douce satisfaction, comme aussi de souffler méchamment à faux quelqu'un de ses condisciples, de le faire rire quand il ne fallait pas, et de lui brouiller la mémoire par quelque coup,

quelque bruit ou quelque mauvaise farce, au moment de la récitation.

Je ne parle point ici d'une foule de niches plus ou moins répréhensibles, qu'il serait trop long d'énumérer.

Il excellait, par exemple, à prendre des mouches et à les atteler à un petit char en papier; ou bien les hannetons qu'il ornait d'une ribambelle et lâchait tout à coup au travers de la classe.

Il ne mettait pas moins d'adresse à cingler les



passants, au moyen d'une seringue qu'il avait emplie d'encre et qu'il ajustait contre eux de derrière

la grande porte d'entrée, par le trou de la serrure.

Il en mettait beaucoup aussi à retirer vivement la plume qu'un de ses condisciples pouvait tenir entre ses lèvres, ce qui les lui abreuvait d'encre.

Enfin, pour ce qui est des livres, on aurait pu former une superbe bibliothèque de tous les rudiments, dictionnaires et autres classiques qu'il dérobait, maculait, déchirait.

Et puis, les jours de sortie, quand il se promenait par la ville, à la tombée de la nuit, Jean-Paul



Choppart se donnait beaucoup de bon temps à enfoncer d'un coup de tête les châssis des boutiques

pour crier à travers : « Hé ! quelle heure est-il ? » et se sauver ensuite; comme encore à frapper rudement aux portes des maisons, à en salir les marteaux, à en casser les vitres, à en barbouiller les enseignes, et à poursuivre à coups de pierres les chiens et les chats du quartier.

Enfin, durant les vacances qu'il passait chez son père, il n'était sorte de combinaisons diaboliques dont il ne s'ingéniât. Valets, amis, parents, tout le monde avait à s'en plaindre. Il rossait ses petits amis, et, pour le pouvoir faire sans nul danger, il avait toujours soin de les choisir plus faibles que lui et de bonne composition.

Il pleurait quelquefois sans sujet, pour faire gronder les domestiques.

Il pinçait ses petites sœurs, faisait de faux rapports contre elles, déchirait leurs parures et cassait leurs poupées.

Il n'était pas jusqu'à son père, et même jusqu'à sa mère, qu'il ne prît à leur tour pour victimes : il cachait les capsules de l'un, bouchait le tuyau de ses pipes ou inondait de vinaigre son réservoir à tabac; et, quant à l'autre, il chiffonnait ses coiffes, se faisait des plumets avec les plumes de ses chapeaux et défaufilait ses faux-tours, de manière à ce

qu'ils lui restassent à la main quand elle essayait de les mettre.



C'était une désolation !

Mais ce qui peut surtout vous donner une juste idée de la perversité de cette jeune âme, c'est que..., je frémis de le dire ! c'est que Jean-Paul Choppart avait déjà des dettes ! Il devait trois sous à la mar-

chande de gâteaux ; deux sous à l'épicier du coin, homme trop crédule ; cinq sous au marchand de billes. Que sais-je encore? Et tout cela, tout cela, à neuf ans et demi !

En un mot, la conduite de Jean-Paul Choppart était citée comme une effrayante leçon aux enfants du voisinage ; et malheureusement il s'était trop bien acquis cette réputation, qui le rendait la terreur du pays.

Les domestiques eux-mêmes en étaient déjà venus à dire : « Notre petit monsieur n'est pas des plus aimables ! » Ce qui prouve bien à quel degré d'exaltation était arrivé le mécontentement général.





Monsieur et madame Choppart ouvrent enfin les yeux. — L'orage éclate sur le dos de Jean-Paul. — Fuite de ce dernier. — Première conséquence de cette coupable désertion.



ADAME CHOPPART était la seule qui conservât quelque illusion sur la moralité de son fils. Quand les méchancetés de Jean-Paul étaient si fortes qu'elle ne pouvait, en conscience, les appeler espiègleries, elle avait encore la faiblesse de dire, comme font tant de parents : « Que voulez-vous ? Il a quelques lubies, c'est vrai ; mais le cœur est bon ; il y a de l'étoffe ; il se corrigera ; il faut bien qu'enfance se passe. »

M. Choppart tenait à peu près même langage ;

mais ce n'était, de sa part, que l'effet de la préoccupation. Cette indulgence néanmoins devait avoir un terme.

Certain jour que madame Choppart avait à recevoir de nombreuses visites, Jean-Paul s'avisa de lui défaufiler tous ses tours. C'était assez son habitude, mais il ne lui en laissa pas un seul cette fois, et ce fut là son plus grand tort.

Ce jour-là aussi, par une permission bien évidente de la Providence, qui voulait que Jean-Paul fût enfin démasqué, Jean-Paul s'était avisé de charger le fusil de son père avec de la sciure de bois et de remplir sa poudrière avec du sable fin, si bien que le fusil rata vingt fois sur le plus beau renard qu'on pût imaginer.

Je vous laisse à penser la colère de M. Choppart !

Ainsi donc, ce jour-là pour Jean-Paul fut un jour bien néfaste. Désenchantement complet ! Madame Choppart trouva que décidément le signe qu'il avait sur le nez pouvait être une verrue ; que, de plus, cette verrue grossissait à vue d'œil, et qu'enfin il était camus, louche, cagneux, bossu, morveux, malpropre.

Quant à M. Choppart, il s'aperçut, pour la première fois de sa vie, que son fils avait le caractère tant soit peu déréglé.

Comme on voit, l'horizon de Jean-Paul se couvrait de nuages : tout annonçait que la tempête de reproches, de remontrances, de corrections, qu'il amoncelait sur sa tête depuis neuf ans et demi, éclaterait enfin.

Elle éclata.

Ce même jour, Jean-Paul, qui plus que jamais semblait être de belle humeur, manqua d'étouffer l'aînée de ses petites sœurs et de faire mourir la cadette de faim.

Ce n'était pas trop mal pour une seule fois! « Pauline, dit-il à la première, oh! viens donc voir comme on est bien dans cette armoire! viens donc voir! viens donc voir! viens donc te mettre dedans! »

Et Pauline, qui était une petite fille extrêmement curieuse, accourut sautillant et se plaça bien vite au fond de la délicieuse armoire.

Aussitôt Jean-Paul en poussa la porte, et crac! Pauline est enfermée à clef dans cette boîte de sapin, enfermée sans lumière, sans espace et sans air!

Pauline eut peur, et peur d'autant plus fort, que Jean-Paul lui criait, de sa plus grosse voix, des histoires de revenants à faire dresser les cheveux sur le front même d'une grande personne, et qu'après de grands moments de silence, il frappait tout à coup contre le bois de l'armoire : pan! pan! pan! et pous-

sait des *hon! hon!* qui devaient bien effrayer la pauvre enfant.



Et alors Pauline pleura, sanglota, cria : « Mon frère ! mon petit frère ! ouvre-moi donc ! j'étouffe là-dedans ! je n'en puis plus ! » Et en disant cela, d'une voix de plus en plus faiblissante, elle heurtait et trépignait ; mais vainement : personne ne l'entendait. Les domestiques, que Jean-Paul avait fait renvoyer l'instant d'auparavant, étaient en train de faire leurs paquets et se souciaient fort peu du tapage et des cris, dans une maison surtout où, grâces à Jean-

Paul, les cris et le tapage étaient des choses d'habitude.

Quant à ce dernier, il avait bien autre chose à faire que de rendre la liberté, la vie peut-être à la pauvre petite, sérieusement occupé qu'il était alors à dévorer les confitures de Laure, son autre sœur.



Cependant madame Choppart venait de rentrer avec son mari ; ils entendirent enfin les sanglots de Laure, qui avait la fringale, et les cris de Pauline, qui cessa de crier. On courut ; mais la clef ! où est la clef ? la clef de l'armoire ?

Jean-Paul l'avait ôtée et mise en poche, ce dont il n'osait convenir.

Force fut donc d'enfoncer la porte ; au moyen de quoi on retira de son cachot la pauvre petite Pauline, qui ne disait plus rien.

Elle était évanouie, asphyxiée, presque morte. Ce fut alors qu'éclata la tempête.

M. Choppart prit d'une main son fils, et de l'autre



sa baguette de fusil, souple et cinglante baleine.

Je vous laisse à penser l'heureux usage qu'il fit des deux !

Il fit bien.

Quand il eut fait, il recommença, car Jean-Paul refusait un seul mot de repentir ; et quand il eut recommencé, il finit ; après quoi, il se mit à le sermonner de la belle manière pour le faire rentrer en lui-même.

Ce sont ses expressions : — « Malheureux ! lui dit-il, tu ne seras jamais qu'un mauvais sujet ; tu te feras haïr de tout le monde ; tu seras repoussé de partout, comme un vaurien que tu es ! »

Et cela dit, M. Choppart lui démontra fort bien toute la noirceur de sa conduite ; car M. Choppart n'avait eu qu'un seul tort, celui d'être trop bon et de ne pas avoir corrigé son fils aussi souvent qu'il eût fallu.

Et comme à chaque remontrance Jean-Paul répondait par des : Ah bah ! seule réponse qu'on pût jamais obtenir de lui, M. Choppart voulut reprendre la suite de son premier discours ; autrement dit, sa baguette de fusil, ainsi que le collet de Jean-Paul ; mais ce dernier parvint à l'éviter et s'enfuit à toutes jambes.

Quand il fut seul dehors, il s'assit sur un tas de pierres, en face de la maison paternelle, qu'il osa,

le malheureux, dans un mouvement de colère, menacer de son poing! Et puis, comme il en vit sortir son père et qu'il crut reconnaître en sa main la cinglante baleine, au lieu de lui courir au-devant, de lui tomber aux genoux et de lui demander pardon, ce qu'un enfant bien élevé n'eût pas manqué de faire, Jean-Paul reprit sa course en sens contraire et ne s'arrêta plus qu'au milieu de la campagne.



C'est ici, à justement parler, que commencent les grandes aventures de ce petit mauvais sujet. Vous y verrez les effets d'une éducation où la religion ne vient pas redresser le fâcheux naturel d'une enfance abandonnée au hasard comme il y en a tant dans le monde. Je vous les conterai ces aventures dans les nombreux chapitres qui vont suivre, car il m'a fallu

d'abord vous initier à ses premières fautes, à celles-là qui le précipitèrent dans cette longue série d'accidents par lesquels il lui fut destiné de passer pour expier sa trop coupable enfance.

Qu'il vous suffise d'apprendre dans celui-ci qu'en courant à travers champs, Jean-Paul se dit d'abord : « Ah bah ! » (car c'était toujours ainsi que procédait sa mauvaise humeur) « Ah bah ! le plus souvent que je retournerai dans cette baraque-là ! (la maison de son père !!!) une baraque où l'on ne peut seulement pas rire sans que tout de suite on vous fasse la moue ! où il faudrait ne pas bouger du tout et travailler toute la journée ! Ah bah ! je veux m'amuser, moi ! je veux être libre, moi ! je veux rire si j'en ai envie, moi ! je veux m'en aller, moi ! je n'ai besoin de personne pour vivre, moi ! j'ai de l'argent, moi ! j'ai huit sous dans ma poche, moi ! je veux bien m'en donner, pour les faire bisquer, moi ! »

Tels étaient les projets que Jean-Paul roulait dans sa tête par suite de sa mauvaise éducation. Il sautait, courait, chantait, sifflait, faisait la roue, et tout cela pour s'étourdir sur les inconvénients réels de sa situation présente ; car, à défaut du remords, contre lequel son cœur était trop endurci, la faim commençait à le tourmenter cruellement : les confitures de Laure étaient passées depuis long-temps, et

l'exercice et le grand air n'avaient fait qu'en hâter la digestion.

Que faire donc?... Revenir au logis, comme l'enfant prodigue?

Jean-Paul y songea, ou plutôt il reprit par instinct le chemin de la maison paternelle; puis il s'arrêta, rétrograda, revint, pointa ses yeux sur le lointain, espérant y découvrir quelque ambassadeur de sa famille, chargé de venir négocier la paix avec lui; puis, ne voyant personne, il se prit à verser de grosses larmes, non point de ces douces larmes du repentir, mais de ces larmes brûlantes que le dépit fait couler; puis tout à coup partit d'un grand éclat de rire, de ce rire effrayant comme on dit qu'en poussent les démons.

Or, quelle était la cause de cette joie si subite?

La vue d'un cerisier dont le vent balançait près de là les branches toutes rouges de fruits.

— « Non! s'écria Jean-Paul, dont cette vue ranimait l'entêtement, non, je n'ai besoin de personne, moi! Ah bah! je veux m'en aller pour toujours; je veux faire le tour du monde, moi! »

Et en parlant ainsi, il franchissait la haie qui le séparait de l'arbre.

Qu'allait-il faire encore? une méchante action, un crime, un vol. Il eût pu acheter des cerises, car la

maisonnette du propriétaire était voisine; mais, fi donc! les cerises lui parurent devoir être bien meilleures s'il les prenait : c'était d'ailleurs son habitude.

Il grimpa donc sans hésiter; mais la punition de



cette nouvelle faute ne se fit pas longtemps attendre. A peine il avait goûté de ce fruit défendu, que la branche sur laquelle il s'était posé au plus haut du cerisier, se rompit net : car, mes jeunes amis, une mauvaise action porte toujours son châtiment en soi.

Jean-Paul glissa, dégringola, roula de branche en branche, heureux de s'accrocher enfin par la basque

de son habit à l'un des bouts de la dernière. Il demeura suspendu, pieds en haut, tête en bas, meurtri, déchiré, aperçu! et, pour comble de peine, affamé comme auparavant.

C'était mal débuter dans un voyage autour du monde.

Nous verrons dans le chapitre suivant comment il fut tiré de cette situation difficile et ce qui lui advint ensuite de plus intéressant.





Comment Jean-Paul fut remis dans une attitude plus naturelle. — Portrait du père Roquille. — Son chien Pataud. — Arrestation de Jean-Paul. — Son différend avec Pataud. — Il est conduit à la mairie du village voisin.



ous avons vu Jean-Paul commencer son grand voyage autour du monde par grimper au haut d'un cerisier, d'où le pied lui ayant glissé, il dégringola de branche en branche jusqu'à la plus basse, à l'extrémité de laquelle il resta suspendu par la basque de son habit, tête en bas, pieds en l'air.

La situation n'était point agréable.

Une circonstance augmenta bientôt ses angoisses. Comme il faisait quelques vains efforts pour s'accrocher des mains à la branche voisine et reprendre, au

moyen de cet appui, une position moins dangereuse, il entendit craquer l'étoffe de son habit. Un mouvement de plus, et Jean-Paul fût tombé de cinq pieds de haut, la tête la première, sur un tas de petites pierres pointues qui se trouvaient amoncelées au bord de la grande route. Sa vie, c'est bien le cas de le dire, ne tenait plus qu'à un fil.

Ce fut dans cet état que, pour comble de punition, il fut aperçu par le garde-champêtre, qui, faisant sa ronde habituelle, remarqua en passant quelque chose d'informe qui pendait à une branche de cerisier. Cela lui parut fort extraordinaire, car un garde-champêtre connaît parfaitement la nature des fruits qu'un cerisier doit porter; il s'approcha donc et s'assura que c'était un enfant.

— « Ah! ah! cria-t-il à Jean-Paul, je te tiens donc, petit maraudeur!... Tu aimes les cerises, à ce qu'il paraît!... Ce n'est pas défendu d'aimer les cerises, mon garçon; ce n'est pas défendu; au contraire, c'est très-rafraîchissant; mais de les voler, c'est autre chose!... Allons, voyons, dépêche-toi de descendre; nous allons compter ensemble. »

L'invitation était peu engageante; avec cela que le garde-champêtre était armé de son sabre et suivi d'un gros chien, lequel tournait, sautait, hurlait au-dessous du malheureux Jean-Paul.

— « Mon brave monsieur, cria piteusement ce dernier, ne me faites pas de mal, je vous en prie. »



— « Nous verrons ça, répondit le garde-champêtre. Commence toujours par descendre. Nous serons mieux à terre pour nous expliquer tous les deux. »

— « Mais je ne peux pas, » répliqua Jean-Paul, qui en effet se trouvait, comme nous l'avons dit, dans l'impossibilité de faire aucun mouvement sans

risquer de déchirer tout à fait la basque de son habit et de faire une terrible chute.

— « Ah! tu ne peux pas! reprit le garde; attends, attends; je vas bien te faire pouvoir, moi! »



Et en disant cela, il monta sur le gros tas de pierres et leva le bras vers Jean-Paul.

Je dis le bras, car c'était un vieux militaire qui avait laissé deux de ses membres à la bataille de Wagram; mais de la seule main qui lui restait, il décrocha Jean-Paul aussi facilement qu'il eût fait une plume. Il l'agita un moment en l'air, en lui adressant quelques rudes paroles; après quoi il le déposa à terre, plus mort que vif, non sans avoir, par précaution, imposé silence à Pataud.

Jean-Paul s'était cru serré dans un étau; il avait pensé que c'était fini de lui; mais quand il se retrouva sur ses pieds, sain et sauf, et qu'il vit que le garde ne tirait pas son grand sabre pour lui couper la tête, ainsi qu'il l'avait craint d'abord, il reprit un peu d'assurance et répondit d'un ton mutin qu'il ignorait pourquoi on le traitait ainsi.

— « Pour t'apprendre à voler des cerises. »

— « Je ne volais pas des cerises. »

— « Ah! tu ne volais pas des cerises! Pourquoi donc étais-tu monté sur ce cerisier? »

— « Je ne sais pas..., pour me promener... Je suis bien libre de me promener, peut-être! ça ne vous regarde pas, vous! je ne vois pas pourquoi vous voulez m'empêcher de m'amuser, moi! Vous n'avez pas le droit de me faire du mal, vous! »

— « Je ne t'ai pas fait du mal, petit drôle! »

— « Si, vous m'en avez fait! »

— « Ah! tu prétends... Eh bien! pour t'empêcher de mentir, je vas te tirer les oreilles. Tiens, tiens, tiens! diras-tu encore que je t'en ai fait, du mal? »

— « Voulez-vous bien me lâcher, ou je vais crier! »



— « A ton aise, mon garçon; ou plutôt, suis-moi, petit drôle! Je voulais te lâcher après t'avoir

donné cette leçon; puisque tu mens, puisque tu le prends sur ce ton-là, puisque tu fais le tapageur et la mauvaise tête, pas accéléré, en avant, marche! chez M. le maire! »

— « Le plus souvent que j'irai! Je n'y veux pas aller, moi! voulez-vous bien me laisser aller, vous! Je le dirai à mon papa, moi! »

Le malheureux osait invoquer la protection de son père, dont, quelques heures auparavant, il avait méprisé la sainte autorité!

— « Allons, allons, continua le garde-champêtre, pas tant de façons, ou je recommence la correction. »

Cette menace, corroborée d'un geste peu équivoque, produisit un excellent effet sur les jambes de Jean-Paul. Le père Roquille (c'était le nom du garde) était sans doute un très bon homme, mais sa figure, noircie par le soleil, balafrée de deux grands coups de sabre, ornée de deux grosses moustaches grisonnantes, et surmontée d'un bonnet de coton blanc et d'un vaste chapeau à cornes mis un peu de travers; sa figure, ainsi faite, avait quelque chose de singulièrement rébarbatif.

Or, au détour de la première maison du village, le garde-champêtre s'étant arrêté pour offrir une prise de tabac au maréchal-ferrant du pays, Jean-Paul

jugea l'occasion favorable, et, crac! le voilà qui s'élance...



Mais il n'eut pas fait vingt-cinq pas, que Pataud l'arrêta tout court par le fond de son patalon; Jean-Paul se sentit même légèrement pincé et se garda bien dès-lors de faire la moindre résistance, car il lui parut évident que Pataud ne demandait qu'un prétexte pour le pouvoir pincer plus fort.

— « Tout beau, Pataud! tout beau! » cria le père Roquille, qui avait rejoint son prisonnier.

Après quoi, s'adressant à celui-ci, il lui dit, avec

ce ton goguenard qui lui était naturel et qui démontait complètement Jean-Paul : « Ah ! ah ! mon garçon, on dit donc que vous voulez nous quitter !... Mais c'est très mal, ça ! Est-ce que de vieux amis comme nous doivent se séparer sans rien dire ?... »

Jean-Paul était pâle de dépit.

Cependant sa présence avait mis tout le village en émoi : c'était effectivement un événement bien majeur pour un si petit endroit. Les hommes s'arrêtaient pour le voir passer et lui adressaient de gros quolibets ; les femmes se mettaient à la fenêtre ou accouraient sur le seuil de leurs portes ; chacun se livrait à mille conjectures.

— « C'est un voleur ! » disait l'un.

— « C'est un incendiaire ! » disait l'autre.

— « C'est peut-être lui qui a arrêté la diligence cette nuit ! » criait celle-ci.

— « Oh ! le petit monstre !... ajoutait celle-là, il en est bien capable !... Être si jeune, quoique ça, et s'être déjà rendu assez criminel pour qu'on le mène en prison ! »

— « Au surplus, disait tout le monde, on voit bien, rien qu'à sa figure, que ce doit être un scélérat ! »

C'est qu'en effet Jean-Paul, qui était naturellement fort laid, le paraissait bien davantage en ce moment.

Ses habits étaient en lambeaux, son col de chemise était noir et froissé, et son gilet tout grand ouvert, faute de boutons; il était obligé, en outre, de retenir d'une main son pantalon, qui menaçait de le laisser en chemise, les bretelles s'en étant rompues dans la secousse de sa chute; et puis il traînait les pieds en marchant, car ses souliers, sans cordons, lui tenaient à peine, et il avait enfoncé son chapeau sur ses yeux pour dérober le plus possible de sa figure à l'investigation des curieux. En un mot, il faisait peur à voir, et son extérieur seul justifiait suffisamment tout ce qu'on pouvait supposer de pis.

Mais ce n'est pas tout. Pour augmenter l'éclat de cette entrée triomphale, tous les chiens du village se mirent à aboyer à l'unisson de Pataud, qui gambadait, tout fier du prisonnier qu'il avait fait. Les petits enfants, de leur côté, suivirent Jean-Paul en lui riant au nez.

Oh! Jean-Paul eût voulu être à cent pieds sous terre, tant il avait de honte, de colère, et surtout d'impuissance!

Ce fut à travers ces huées, ces hurlements, ces taquineries, et au milieu de ce brillant cortége, qu'il arriva à la mairie.

IV

Comparution de Jean-Paul par-devant l'autorité municipale. — Son interrogatoire. — Sa condamnation solennelle.



A foule demeura en dehors ; mais Jean-Paul put l'entendre longtemps encore qui ricanait de lui.

Cependant M. le maire fit son entrée dans la salle du conseil, où l'on avait conduit Jean-Paul, et il s'assit gravement dans son grand fauteuil de cuir, le corps orné d'une large écharpe.

C'était un de ces hommes qui apportent jusque dans leurs moindres actions une parfaite solennité. Son aspect seul était fort imposant.

Ce digne magistrat posa sur le prisonnier un œil fixe et sévère, et se fit rendre compte, par le garde-



champêtre, de toutes les circonstances que vous connaissez.

Le secrétaire était là, écrivant tout sur un registre.

Voyez, mes jeunes lecteurs, quelles terribles con-

séquences peut avoir, pour l'avenir, la faute même la plus légère ! Voilà qu'il est écrit sur un grand registre, un registre de papier timbré, qui se conser-



vera toujours, que Jean-Paul a commis un vol. C'est en vain que Jean-Paul aura pu expier par la suite, au moyen d'une conduite régulière, les égarements de sa première enfance : les personnes indulgentes pourront oublier tout cela ; mais ses ennemis s'en souviendront. Qui sait si, pour l'affliger, ceux-là ne lui diront pas, même dans cinquante ans : — « Va donc ! va donc ! on sait bien ce que tu as fait autrefois ! Il est écrit

là-bas, sur le registre de la mairie, que tu as volé ! »

Que cet exemple vous serve de leçon et vous engage à éviter soigneusement jusqu'à l'apparence du plus léger tort, afin qu'un jour à venir vous n'ayez point à rougir du passé.

Mais revenons.

Quand le procès-verbal fut rédigé, M. le maire demanda à Jean-Paul s'il reconnaissait la vérité des faits qui s'y trouvaient consignés. Jean-Paul lui répondit effrontément, en se grattant la tête à tour de bras, en faisant la moue et en se dandinant de droite à gauche : — « C'est pas vrai ! c'est pas vrai ! » ce qui était ajouter un mensonge à sa première faute : tant il est vrai que le chemin du vice est comme un escalier à degrés sans fin. Quand on a fait un premier faux pas, on se voit comme entraîné à en faire un second, puis un troisième, puis un autre, puis un autre, et ainsi jusqu'au bas ; ce n'est qu'à bien grand'-peine qu'on parvient quelquefois à s'arrêter à temps sur cette pente si glissante et si rapide.

Or, l'audace de Jean-Paul n'aboutit qu'à augmenter la sévérité de son juge. Ce dernier lui demanda alors le nom et la demeure de ses parents. Jean-Paul hésita un moment ; après quoi, sans prévoir les conséquences de ce nouveau mensonge, il répondit bêtement : « Je ne sais pas ! »

M. le maire était un homme excessivement sévère en tout ce qui tenait aux devoirs de sa magistrature ; il fut indigné de l'impudence de Jean-Paul et lui dit : — « Prévenu, réfléchissez, je vous y engage, aux suites que peut avoir votre obstination. Vous vous êtes rendu coupable d'une méchante action, sans doute, en attentant à la propriété d'autrui : mais enfin, mon intention est moins encore de vous punir que de vous corriger ; et comme j'ai lieu de présumer la leçon assez forte, je ne veux point vous traiter avec toute la rigueur que mériterait votre conduite. Je ne veux point, d'ailleurs, affliger l'honnête famille à laquelle j'aime à croire que vous appartenez. Faites-moi donc l'aveu de votre faute ; dites-moi que vous vous en repentez, et enfin, nommez-moi vos parents. Satisfait de vous avoir rappelé à des sentiments meilleurs, je donnerai ordre aussitôt qu'on vous reconduise auprès d'eux. »

Cette allocution, pleine d'indulgence tout à la fois et de raison, eût touché le cœur de tout autre enfant ; le père Roquille en fut ému lui-même : on le vit qui se cachait derrière son chapeau à cornes pour essuyer une grosse larme qui venait de tomber sur sa moustache grise.

Eh bien ! Jean-Paul demeura insensible : l'idée même d'être rendu à ses parents, d'être obligé de

leur faire acte de soumission, ou d'être encore grondé par eux, cette idée, qui eût dû le combler de joie, le confirma au contraire dans sa funeste opiniâtreté.

— « Je ne sais pas! » répondit-il pour la seconde fois.

M. le maire, se levant alors, prononça d'une voix haute ces paroles solennelles :



RÉVENU, attendu qu'il résulte de vos réponses que vous ne connaissez ni le nom ni la demeure de vos parents, et que conséquemment vous êtes sans asile et sans moyens de subsistance, je me vois dans la nécessité de vous considérer comme vagabond et de vous condamner, pour ce, à huit jours de prison.

Le mot fatal de prison fit tressaillir Jean-Paul, et je crois que dans sa frayeur il eût fini par tout avouer; mais il n'était plus temps : M. le maire s'était déjà retiré, et il ne restait plus que le père Roquille, lequel se disposait à exécuter la sentence; car le père Roquille cumulait les fonctions de geôlier avec celles de garde-champêtre.

— « Allons, allons, dit-il au petit vagabond, qu'on eût cru frappé de paralysie et d'imbécillité,

quand nous resterions plantés là comme une bûche de bois, cela n'avancerait à rien. Le vin est tiré, mon garçon, il faut le boire; je ne connais que ça, tant pis pour vous s'il est un peu amer! c'est votre faute, vous l'avez voulu. Or donc, au violon! pas accéléré, en avant, marche! »

Le père Roquille prit le bras du condamné, qui se laissa emmener sans plus de façon qu'un automate; mais de nouvelles huées l'attendaient à la porte et le tirèrent de sa stupeur. Il essaya alors de se raidir contre la honte qui l'entourait; il se donna des airs d'insouciance; il rit, chanta, et répondit aux quolibets par d'autres quolibets; mais tout cela était gauche et forcé, et il y avait bien de l'amertume sous cette apparente gaieté.

— « Nous y voilà, mon jeune farceur! dit enfin le père Roquille, en introduisant son captif dans une espèce de cabane dépendante de sa maisonnette. Il y fait peut-être un peu sombre, continua le garde-champêtre; mais ça vous blanchira le teint, mon garçon; vous en avez besoin. Et puis, voyez-vous, vous serez fort tranquille ici; et peut-être qu'à force d'y songer, vous finirez par vous rappeler le nom de monsieur votre papa. »

Et ce disant, le père Roquille sortit, poussa la porte, qui cria lourdement sur ses gonds rouillés, et

fit résonner aux oreilles de Jean-Paul le quadruple cric-crac d'une grosse serrure.

V

La prison. — Nuit affreuse qu'y passe Jean-Paul. — Nouvelles de sa famille. — Une tête sans corps apparaît à Jean-Paul. — Qu'est-ce ?



UAND Jean-Paul se vit seul, il s'abandonna à tout l'emportement de sa colère : il pesta, cria ; il mit en poudre sa cruche ; il renversa son petit banc : c'étaient les deux seuls meubles qui ornassent sa prison. Il donna de grands coups de pied dans la muraille ; puis il grimpa jusqu'à l'œil de bœuf, son unique fenêtre , et passant péniblement sa tête entre les barreaux de fer qui la garnissaient, il fit de là ses plus laides grimaces à la troupe d'enfants qui étaient demeurés dans la rue et qui l'assaillirent d'un redoublement de hourras.

Ce qu'il y eut de plus cruel pour Jean-Paul, c'est que, l'instant d'après, il ne put qu'avec beaucoup de peine retirer sa tête d'entre les barreaux où il l'avait glissée, et qu'il resta pendant longtemps forcément exposé aux insultantes risées de la foule.

Aussi, quand il fut parvenu à se dégager, non sans écorchures aux oreilles, il se lança comme un furieux tout à travers la chambre, alla, vint, cou-



rut, cherchant de son œil égaré quelque chose de facile qu'il pût lancer à ses moqueurs. Or, n'ayant trouvé rien, il se jeta, en grinçant les dents, sur

la botte de paille qui devait lui servir de lit, frappa du poing, hurla, s'agita en tous sens.

Enfin, n'ayant réussi qu'à se donner à lui-même quelques mauvaises taloches, il se prit à pleurer de rage, mais à pleurer si abondamment, que cela le calma un peu.

Ce fut en ce moment que le père Roquille vint apporter au prisonnier sa première ration de vivres;



repas non savoureux, qui consistait en un gros morceau de pain bis.

— « Allons, allons, dit-il au prisonnier, sur la

face de qui l'extrême abattement avait remplacé déjà l'extrême exaltation, je vois avec plaisir, mon garçon, que vous êtes plus tranquille maintenant. Oh! je ne vous donne pas un mois pour que vous soyez très attaché à votre nouveau domicile. »

— « Un mois! » s'écria Jean-Paul, que ce mot tira de sa rêverie.

— « Hélas! oui, mon garçon, reprit le père Roquille; à moins toutefois qu'au bout de vos huit jours vous vous ressouveniez enfin du nom de monsieur votre papa. Vous le rappelez-vous déjà un peu le nom de monsieur votre papa?... Non!... Allons, allons, cherchez bien; ça viendra. En attendant, voici votre souper. Il n'est pas très friand, et je conçois que quelques cerises ne le gâteraient pas, surtout de celles que vous savez..., qui pendaient si gentiment à ce fameux cerisier, là-bas, hem?... »

Le père Roquille sortit en hochant la tête, selon son habitude.

A peine avait-il disparu, que Jean-Paul, n'y pouvant plus tenir, saisit le morceau de pain et le lança, par bravade, du côté de la porte. Nouvelle sottise! le dépit s'en va, mais il n'en est pas de même de la faim; bien au contraire.

Jean-Paul s'en aperçut trop tard. Et qu'arriva-t-il? qu'il fut obligé de manger son souper tel qu'il venait

de se l'accommoder lui-même, c'est-à-dire tout sali d'une noire poussière.

Et puis, quand il voulut arroser son pain bis, pas une seule goutte d'eau, car il avait brisé sa cruche; il lui fallut garder sa soif. Et c'est ainsi que, dans les petites choses, non moins que dans les grandes, on est puni toujours par les conséquences mêmes du mal qu'on a pu faire.

Eh bien! Jean-Paul n'était pas encore au terme de ses mécomptes.

La nuit vint, et avec elle, toutes les angoisses de la peur.

Naturellement poltron, ce qui est un bien laid défaut, jugez ce qu'il dut éprouver de sueurs froides, quand il se trouva seul, tout seul, dans l'obscurité. Le moindre bruit, soit du dedans, soit du dehors, le trot des rats qui couraient sur le plancher, l'enfantin miaulement des chats du voisinage, le bruissement de la paille qu'il froissait de son poids, le silence même qui succédait par intervalles et dans lequel son oreille bourdonnante entendait de vagues mugissements, d'étranges tintements, des sons lugubres et lointains : tout cela le faisait tressaillir, comme une feuille au vent d'orage. Et puis, il croyait voir sans cesse des fantômes, des revenants, des *loups-garous*;

car Jean-Paul avait la sottise de croire encore aux *loups-garous*, aux fantômes, aux revenants.

Mais le moment le plus terrible fut celui où quelque chose d'éblouissant et de rougeâtre se posa tout à coup sur sa pâle figure. Jean-Paul jeta un cri; il détourna la tête, et fermant les deux yeux, repoussa des deux mains ce quelque chose d'insaisissable.

Le peureux! c'était la lune qui, se levant toute grande, lui projetait ses premiers rayons. Mais que voulez-vous? la frayeur dénature ainsi les plus communes choses. Gardez-vous-en, mes jeunes lecteurs.

Jean-Paul en retira pourtant quelque profit. Oh! comme il regretta la maison paternelle et ses nuits sans fantômes! C'est qu'en effet il y avait une bien grande différence entre son isolement présent et cet excès peut-être de tendresse maternelle qui allait, d'habitude, jusqu'à laisser à ses côtés, la nuit, un flambeau allumé, pour, en cas de réveil, le préserver de toute sinistre image.

Le bon lit qu'il avait quitté pour quelques brins de paille, les friandises qu'il avait troquées contre un pain noir et sec, ses joyeuses soirées auprès de ses petites sœurs, et même, il faut le dire à sa louange, les caresses de sa bonne mère, tout ce qu'enfin il avait sacrifié se représenta à lui, alors qu'il n'en pouvait plus jouir.

Ailleurs, on se désolait aussi. L'honnête famille Choppart n'avait attaché d'abord qu'une très-faible importance à la fuite de Jean-Paul ; cet acte d'insubordination n'était qu'une faute de plus, la plus grande peut-être qu'il eût commise jusqu'ici, mais qu'à son retour on se proposait de punir convenablement. On n'avait donc remarqué son absence que pour se féliciter, pour ainsi dire, de la tranquillité qui en était résultée subitement pour toute la maison.

Mais, quand la cloche du dîner sonna et qu'on ne vit point accourir le fugitif, qui pourtant était très-gourmand ; et surtout quand, à la chute du jour, on ne le vit point rentrer, lui qui, la veille encore, n'osait pas même descendre seul et sans lumière jusqu'à la porte de la rue ; alors, dis-je, on commença à s'alarmer vivement.

« Que faisait-il ? qu'était-il devenu ? lui était-il arrivé quelque accident ? où était-il ? » Voilà les questions que sa mère répétait à chaque minute, et que M. Choppart lui-même s'adressait, malgré lui, tout bas, quoiqu'il feignît, tout haut, beaucoup d'indifférence pour rassurer sa femme.

Telle était cependant l'excellente famille que Jean-Paul n'avait pas craint d'affliger.

Sans doute, comme nous l'avons vu ci-dessus, il regrettait déjà son coupable abandon ; mais ce n'é-

tait encore qu'un repentir d'égoïste : il était fâché d'avoir quitté la maison paternelle, en raison des chagrins qu'il s'était attirés, et non de ceux qu'il pouvait faire aux autres ; ce n'était point encore ce louable repentir qui seul redonne des droits à l'indulgence.

En effet, dès qu'au lever du soleil Jean-Paul fut délivré des terreurs de la nuit, il oublia bien vite et son père et sa mère, et ses bonnes petites sœurs. Son unique pensée dès-lors fut d'aviser aux moyens possibles de sortir de prison. Il examina la serrure, il tâcha d'ébranler les barreaux de la fenêtre ; mais tout cela en vain. La colère déjà faisait place à l'espoir, quand, tout à coup, il aperçut une tête, une



tête sans corps, qui lui rendait visite par la chatière de la porte.

Les cheveux de Jean-Paul lui hérissèrent le front.

Cependant, comme, par une singularité de la nature humaine, on regarde malgré soi l'objet qui vous fait horreur, Jean-Paul, qui avait reculé d'effroi jusqu'au fond de la chambre, jeta de nouveau les yeux dans la direction de la porte.

Il y rencontra de nouveau ceux de la fatale tête, lesquels étaient fixés sur lui et le suivaient inévitablement, quelque part qu'il allât, comme le regard circulaire d'un portrait.

Jean-Paul eut encore peur; mais enfin, observant que la tête, toujours présente à la chatière, ne semblait pas vouloir s'avancer jusqu'à lui, il se remit assez pour l'examiner attentivement.

Qu'était-ce?

VI

Conversation de Jean-Paul avec la tête sans corps. — Son entrevue avec Petit-Jacques. — Jean-Paul fait jouer tous les ressorts d'une infernale politique pour séduire ce dernier. — Leur évasion. — Première apparition du mystérieux géant.



C'ÉTAIT une tête d'enfant, une tête de curieux, une de ces bonnes et larges figures, aux gras contours, au teint rosé.

Jean-Paul se rassura complètement ; et alors le dialogue suivant s'établit entre la tête et lui :

— « Que veux-tu ? » dit Jean-Paul.

— « Je ne veux rien, » lui répondit la tête.

— « Eh bien ! alors, pourquoi me regardes-tu ? »

— « Pour rien, tiens ! et puis aussi parce que mon père m'a dit comme ça, que je vienne voir ce que tu deviens. »

— « Ah bien! c'est joli ce que tu fais là! Va donc, espion! va donc, rapporteur!... Mais comment se nomme-t-il, ton père? »

— « Tiens, cette question! Le père Roquille, donc! »

— « Je ne le connais pas. Et qu'est-ce qu'il fait, ton père? »

— « Ce qu'il fait?... C'est lui qui est garde-champêtre, donc! »

— « Tiens! c'est lui qui... »

— « Oui, c'est lui qui... Pourquoi donc ne serait-ce pas lui qui?... »

— « Oh bien! alors, il peut se vanter que je lui en veux furieusement, ton père; et si jamais, va!... »

Jean-Paul s'arrêta tout court : une idée bien perverse venait de lui traverser l'esprit. Comme il était naturellement fourbe, il dissimula aussitôt, changea de ton et continua ainsi :

— « Mais c'est égal, je ne t'en veux pas, à toi; au contraire. Tu me fais l'effet d'être un bon enfant, toi. Entre donc! »

— « Oh! non; mon père me l'a bien défendu. »

— « Ah bah! qu'est-ce que ça fait? »

— « Ça fait qu'il me l'a défendu. »

— « Jolie raison, par exemple!... Mais où est-il donc, ton père? »

— « Il est chez nous, là-bas, vis-à-vis, de l'autre côté de la cour, avec un grand monsieur, oh! mais



bien grand, bien grand, que je ne connais pas et qui vient d'arriver tout à l'heure. »

— « Eh bien! justement, ton père n'en saura rien. Allons, bah! viens donc!... Tu ne resteras rien qu'un moment. Nous nous amuserons bien, va! tu verras. Je te montrerai tout plein de jolies choses

que tu ne sais pas ; je t'apprendrai à faire des grimaces et des cannes en papier. »

Petit-Jacques (ainsi se nommait le propriétaire de de la tête) était un bon petit garçon, qui avait d'excellentes qualités, mais, par malheur aussi, une curiosité excessive et beaucoup de crédulité. Ce sont là, mes amis, de dangereux défauts. Quand on est curieux et qu'on croit aux mauvais conseils, fût-on d'ailleurs un enfant accompli, il n'est sorte de fautes qu'on ne puisse commettre par faiblesse et par entraînement.

Or, Petit-Jacques ne sut pas résister aux séductions de Jean-Paul ; il ouvrit tout doucement la porte et se glissa dans la prison.

Vous verrez dans le courant de cette histoire quelles furent les tristes suites de cette première désobéissance.

— « A la bonne heure, donc ! tu es un bon enfant ! » lui dit alors Jean-Paul, dont je vous rapporte textuellement les paroles, pour vous apprendre à éviter ce langage trivial qui sied si mal aux enfants bien élevés.

Ensuite, comme il l'avait promis, il enseigna une foule de tours à Petit-Jacques et lui fit ses grimaces les plus drôles, si bien que ce dernier en rit de tout

son cœur et qu'au bout d'un quart d'heure ils étaient les meilleurs amis du monde.

C'était là ce qu'avait voulu l'astucieux Jean-Paul.



Quand il crut avoir gagné toute la confiance de son compagnon, il entama enfin le sujet qui l'intéressait :

— « Oh ! dis donc, une bonne farce ! si je me sauvais de prison, hem ?... ton père serait joliment attrapé !... »

— « Oh ! oui ; mais il m'a bien défendu de t'ouvrir. »

— « Ah bah ! tu dis toujours la même chose ! »

— « Je le dis, parce que c'est vrai. Mon père, vois-tu, m'aime bien ; mais quand il n'est pas content, ah ! dame ! il ne badine que tout juste. »

— « Parce que tu es un lâche. »

— « Est-ce que je peux l'en empêcher, moi ? »

— « Oui, tu peux l'en empêcher. On s'en va, donc ! C'est ce que j'ai fait, moi. On me grondait toujours ; je ne pouvais rien faire sans entendre crier après moi. Ça passait encore ; mais, hier, on m'a grondé beaucoup plus fort, et alors, va te promener ! j'ai pris la clef des champs. Si tu savais quel bonheur d'être son maître, de courir tant qu'on veut, sans que personne vous dise : Paul, vous vous échauffez trop ; asseyez-vous ici, et ne bougez pas ! Ou bien, lorsqu'on a envie de s'amuser : Allons, Paul, il faut étudier votre leçon ; rentrez à la maison, monsieur ! Au lieu que maintenant je suis libre, moi ; je suis fièrement heureux, va ! »

— « Heureux !... mais tu es en prison ! »

— « Oh ! j'y suis, j'y suis !... je n'y serai pas longtemps. Et d'abord tu peux bien rester si tu veux ; mais moi, je vais profiter de la porte... »

— « Oh ! non, je t'en prie, ne t'en va pas ; tu me ferais gronder. »

— « Tant pis pour toi ! pourquoi veux-tu rester ? Allons, une fois, deux fois, trois fois, veux-tu venir avec moi ? »

— « Mais qu'est-ce que nous ferons ? »

— « Nous nous amuserons, donc ! Sois tranquille, va ! Nous vivrons à notre fantaisie, nous irons dans les bois, nous courrons dans les champs, nous mangerons des petits gâteaux, nous ne manquerons de rien. J'ai de l'argent, moi ! je suis riche, moi ! Allons, viens ! Qu'est-ce que tu risques ? Et puis, d'ailleurs, si tu t'ennuies, tu en seras quitte pour revenir : ton père sera encore trop content de te recevoir. »

Bref, Jean-Paul employa tout, promesses et menaces, pour séduire ou effrayer Petit-Jacques, et malheureusement pour tous deux il n'y réussit que trop bien.

— « Allons, touche là ! » continua Jean-Paul, en lui tendant la main.

Petit-Jacques toucha-là. Le traité fut conclu.

L'évasion, toutefois, n'était pas une facile entreprise : il fallait traverser la cour pour arriver à la porte extérieure, et dans ce long trajet, on risquait fort d'être aperçu. Aussi nos deux fugitifs filèrent prudemment le long de la maison, retenant leur ha-

leine, marchant à pied léger, et se baissant bien bas, bien bas, au-dessous des fenêtres.



Malgré tant de précautions, Pataud, qui les entendit, s'élanca tout à coup de sa cabanne et se mit à aboyer contre Jean-Paul.

Jean-Paul se crut perdu, mangé, anéanti, ou, tout au moins, repris, comme la veille, par ce fidèle quadrupède, dont il s'était fait, pour ainsi dire, un ennemi personnel.

Ajoutez qu'en ce même instant la jambe de bois du père Roquille résonna brusquement sur l'escalier de la maison, et que sa grosse voix se fit entendre

avec celle de l'inconnu dont avait parlé Petit-Jacques.

Jean-Paul eut beaucoup de peine à se traîner plus loin, tant sa peur était grande.

Ce n'était cependant qu'une terreur panique : Pataud était enchaîné ; il ne put qu'aboyer, cette fois ; et quant au père Roquille et à son interlocuteur, ils n'arrivèrent dans la cour qu'après la disparition de Jean-Paul et de son trop docile compagnon.

Il était temps, en vérité, que nos deux fugitifs gagnassent du chemin. Le père Roquille et l'inconnu se rendirent droit à la prison.

Leur surprise fut grande de n'y trouver personne.

Le père Roquille appela Petit-Jacques pour lui demander compte.

Petit-Jacques ne répondit pas ; vous en savez la cause.

Or, que venait-il chercher là ? quel était ce mystérieux personnage ? quelle résolution prirent-ils à la suite de cette évasion ? et enfin, que devinrent nos coupables aventuriers ?

C'est ce que je ne sais pas encore, mes jeunes lecteurs ; mais je vous promets de m'en informer, et si j'obtiens là-dessus des renseignements certains, je vous en ferai part dans les chapitres à venir.

VII

Frayeur de nos héros. — Plan de voyage autour du monde. — Premiers incidents. — La foire du village.



ous voudriez savoir quel pouvait être le but de ce mystérieux étranger, qui se rendit avec le père Roquille au cachot, qu'ils trouvèrent vide. Nous verrons plus tard; en attendant, tout ce que je puis vous affirmer, c'est que ce n'était ni monsieur le maire, ni le père de Jean-Paul, ni tel autre de ses parents, ni aucun des serviteurs de sa famille. Il est vrai que, grâce aux taquineries de Jean-Paul, le personnel de ces derniers se renouvelait incessamment, et que, la veille encore, il avait fait faire maison nette.

Qu'il vous suffise de savoir pour le moment que c'était un homme d'une quarantaine d'années, ayant une taille de géant, de longues jambes, de longs bras, de longues mains, la voix retentissante, la parole brève, la démarche grave, l'air sévère, l'œil perçant.

— « Eh bien ! » dit-il laconiquement, en parcourant des yeux la prison sans prisonniers.

— « Décampé ! répondit le père Roquille. Mais comment diable a-t-il pu faire ?... Est-ce que Petit-Jacques aurait osé ?... Ohé ! Petit-Jacques ! ohé !... »

Petit-Jacques ne répondit pas, comme vous pensez bien.

— « Je gage qu'ils se seront envolés ensemble ! reprit le garde-champêtre. Oh ! le petit démon !... il me paiera celle-là...

» En tous cas, reprit-il ensuite, ils ne peuvent pas être bien loin encore. Voyons donc. »

En disant cela, le père Roquille conduisit l'inconnu à la petite lucarne de son pigeonnier, position fort élevée d'où l'on découvrait la campagne à plus de trois lieues à la ronde.

Arrivés là, ils cherchèrent des yeux dans toutes les directions, et finirent par apercevoir là-bas, là-bas, à une grande distance, au milieu d'un nuage de poussière, deux tout petits points noirs qui s'agi-

taient dans l'espace, qui disparaissaient, reparaissaient, s'éloignaient, diminuaient, et enfin s'effacèrent tout à fait.



Étaient-ce nos fugitifs? C'est ce que pensa le père Roquille.

— « Voyez, dit-il à l'inconnu, voyez comme les gaillards arpentent le terrain ! Pour peu qu'ils continuent de ce train-là, ils arriveront bientôt au bout du monde, c'est sûr. Quant à nous, nous ne risquons rien de nous dépêcher, si nous voulons les rattraper aujourd'hui. »

— « Ce n'est pas nécessaire, » répliqua brièvement son interlocuteur.

— « Mais cependant... »

— « A quoi bon ? »

— « Mais si, là-bas, on veut... »

— « Du tout ! »

— « Mais est-ce que vous ne veniez pas tout à l'heure pour... »

— « Tout à l'heure, oui ; mais maintenant, non. »

Cela dit, ils descendirent du pigeonnier et rentrèrent dans la maison, où ils s'entretinrent quelque temps encore.

Le père Roquille ne s'était pas trompé : c'étaient nos évadés.

Ils avaient si grand'peur d'être poursuivis, rattrapés et punis, qu'ils coururent tout d'une haleine à plus d'une lieue de là, sans oser une seule fois regarder derrière eux. Le moindre bruit qui leur venait aux oreilles, le roulement, par exemple, des pierres que leur pied heurtait, le bruissement des

branchages qu'ils accrochaient au passage, le frôlement des oiseaux qu'ils faisaient s'envoler, la chute même des grenouilles, que leur subite approche faisait se replonger dans l'eau de leurs fossés, tout, en un mot, leur causait des frayeurs extrêmes et des redoublements de vitesse. Et bref, ils coururent tant et tant, que le souffle à la fin leur manqua tout à fait, que leurs jambes s'alourdirent comme du plomb, et que, n'en pouvant plus, ils se jetèrent, haletants, sur le bord de la grande route, sans force, sans voix, sans haleine et au risque de tout.

Quand il se fut un peu remis, Jean-Paul regarda à l'entour, et, ne voyant personne, reprit bientôt toute son assurance et partit d'un grand éclat de rire :

— « Hi ! hi ! hi ! hi ! fit-il ; elle est bonne la farce que nous venons de jouer à ton père ! Il doit faire une vilaine moue maintenant. Oh ! je voudrais bien être dans un petit coin, pour le voir sans qu'il me vît. Hi ! hi ! hi ! hi ! »

— « Ah bah ! laisse donc ! répondit Petit-Jacques, qui paraissait avoir déjà assez de leur voyage autour du monde. Moi, d'abord, je ne vas pas plus loin. Je suis fatigué ; je n'en veux plus ; je vas retourner à la maison. »

— « Oui, c'est cela, pour que ton père te gronde, pour qu'il te batte de m'avoir fait sauver. »

— « C'est vrai!... Mais enfin, qu'est-ce que nous allons faire? »

— « Nous allons nous amuser, donc! Tu verras, tu verras! Eh! tiens, voyons, veux-tu jouer au cheval fondu? allons, tiens-toi bien : houpp! »

Jean-Paul sauta alors sur le dos de Petit-Jacques, qui, ne s'attendant pas au choc, plia sous le fardeau, tomba et fit tomber son cavalier. Tous deux



s'écorchèrent les mains sur le sable. Jean-Paul, qui ne pouvait endurer patiemment la plus faible douleur, s'en prit à Petit-Jacques de cette mésaventure et voulut s'en venger sur lui par un grand coup de poing; mais il s'adressa mal. Petit-Jacques, qui était fort patient de sa nature, mais que le regret et surtout la fatigue avaient mis de mauvaise humeur,

lui riposta si vigoureusement, que Jean-Paul perdit, cette fois pour toutes, l'envie de passer sur lui ses iniques boutades.

— « Mais tu vois bien, dit-il pour l'apaiser, que ce n'était que pour rire! Est-il sournois, donc!... Allons, voyons, touche là, et pas de rancune! »

Petit-Jacques dit alors : — « Mais enfin, où est-ce que nous irons? »

— « Où nous irons?... Eh bien! mais... nous irons... nous irons... toujours devant nous. »

— « Mais après? »

— « Après?... Oh! vois donc, regarde donc là-bas, à l'entrée de ce gros village!... Qu'est-ce que c'est donc que tout ce monde-là? »

— « Ce monde là-bas?... c'est une foire. »

— « Une foire!... vrai?... Oh! quel bonheur!... c'est gentil une foire!... Viens, viens!... allons à la foire!... Sois tranquille, nous allons joliment nous amuser! J'ai de l'argent, moi! j'ai de l'argent, va! »

Petit-Jacques ne pouvait résister à une invitation aussi séduisante. Le mot magique de foire dissipa ses derniers regrets. Ils prirent donc, bras-dessus bras-dessous, le chemin du village, où ils arrivèrent gambadant, sautillant, ricanant et s'émerveillant.

C'était sur la place du village, devant le porche de l'église, que se tenait cette foire. On y voyait une

foule de curiosités. Nos deux flaneurs s'en amusèrent beaucoup. Ils virent Paillasse ; ils virent Polichinelle ; ils virent des singes savants, des chiens



savants, des canaris savants, des hommes savants. Polichinelle battait le diable ; Paillasse avalait des couleuvres ; les singes dansaient sur la corde ; les canaris faisaient le mort, montaient la garde et tiraient le canon ; les chiens calculaient comme s'ils eussent été des hommes ; les hommes, au contraire, aboyaient comme s'ils eussent été des chiens, ou

bien encore ils marchaient sur les mains, sautaient, se contournaient, se disloquaient de mille et mille façons, pour obtenir de l'assistance quelques pièces de monnaie !...

Ils étaient forts, cependant, et sains de tous leurs membres; ils eussent pu travailler honnêtement, au lieu de ravaler ainsi leur qualité d'homme. Nous ne saurions donc les blâmer trop de leur indigne métier. Et voilà pourquoi, mes amis, vous ferez bien de ne pas vous livrer, en amateurs, à l'imitation burlesque de ce genre de baladins ; de ne pas essayer leurs grimaces, leurs sauts, leurs contorsions, comme faisait Jean-Paul, qui ne pouvait rien voir de tel sans qu'à l'instant, et pour des mois entiers, il s'ingéniât à en essayer l'exacte reproduction ; et comme font aussi une foule d'autres personnes, au risque, si elles sont enfants, de s'entendre appeler *gilotins;* ou bien, si elles sont grandes, de s'attirer le sobriquet de *mauvais farceurs de société*. C'est, croyez-moi, une bien triste renommée !

Mais revenons.

VIII

Jean-Paul se prend de dispute avec le singe d'une ménagerie. — Le géant apparaît de nouveau. — Jean-Paul se livre à la funeste passion du jeu. — Le malheureux se ruine de fond en comble. — Désespoir. — Grande bataille — Fuite de nos héros.



USQUE-LA, nos deux étourdis se trouvaient assez bien des suites de leur équipée : ils allaient, venaient, regardaient, imitaient, riaient, en un mot, se donnaient beaucoup d'aise. Mais, grâce au caractère de Jean-Paul, ce bien-etre fut de courte durée. Celui-ci, qui ne se plaisait à rien tant qu'à taquiner les animaux, se prit à agacer le singe d'une baraque et à le tapoter du bout de sa baguette, tandis que l'attention du maître était fixée ailleurs. Le singe se borna d'abord à lui faire ses plus laides grimaces et à lui crier, dans son rauque et perçant langage, ses plus grosses

injures; mais à la fin, poussé à bout, il s'élança sur lui et le saisit par les cheveux. Jean-Paul poussa des cris lamentables, et ce ne fut qu'à bien grand'peine qu'on parvint à le dégager.

Il avait eu toutefois plus de peur que de mal : il en fut quitte pour une petite morsure à l'oreille et quelques légers coups de griffes dans la figure.

Ce que voyant, un inconnu de taille gigantesque, qui se trouvait dans la foule, et qui depuis longtemps examinait attentivement Jean-Paul, prit de sa grande main la main de ce dernier, le conduisit dans une maison voisine, lui fit laver l'oreille et le visage, puis le ramena sur la place et disparut sans avoir dit un mot.

Quel était-il? Je n'en sais rien.

Quoi qu'il en soit, Jean-Paul ne tarda pas à se consoler de sa mésaventure, car c'était un de ses pires défauts que cette malheureuse facilité à oublier les désagréments que lui attirait sa conduite : tout passait avec la douleur.

Une autre préoccupation l'absorba d'ailleurs tout entier : il commençait à avoir faim, et Petit-Jacques aussi. Rien ne leur eût été plus facile que de se satisfaire, car Jean-Paul était riche de huit sous, et pour huit sous, à une foire de village, on a bien des gâteaux, bien des fruits, bien des friandises.

Par malheur, une loterie se trouvait là, où pour rien, si l'on était heureux, on gagnait un excellent dîner, un dîner de dragées, de brioches, de pain-d'épices, de macarons.

Tout cela pour rien !

La séduction était grande. Jean-Paul s'y laissa prendre.

Jean-Paul joua !!!

Ah ! mes jeunes amis, gardez-vous du funeste attrait qu'ont les jeux de hasard ! Jouez, enfants, jouez à des jeux honnêtes, qui exercent le corps, qui délassent l'esprit ; mais à d'autres, jamais. Gardez-vous de bonne heure de l'affreuse passion que peuvent inspirer ceux-là. C'est la pire de toutes, car elle les engendre toutes : elle dénature le cœur, elle abrutit l'intelligence, elle rend sot et méchant, elle conduit à tout, même au vice, même au crime. Il suffira, pour vous en préserver, de vous montrer les terribles angoisses par quoi elle torture ses victimes.

Jean-Paul a donc posé son premier sou sur une espèce de table circulaire, rouge à gauche, noire à droite, au milieu de laquelle s'élève un pivot surmonté d'une aiguille horizontale qu'on lance violemment, qui tourne, tourne ; puis se ralentit, puis s'arrête, çà ou là, et vous fait perdre ou gagner, se-

lon qu'elle désigne, ou non, la couleur pour laquelle vous avez parié.

Eh bien! voyez comme Jean-Paul semble hébété à force d'attention; voyez comme il pâlit, comme il rougit, comme il verdit, comme les veines de son front se gonflent, comme ses narines s'élargissent, comme ses sourcils se disloquent, comme ses dents



claquent, comme ses doigts se crispent dans ses cheveux ébouriffés, comme il tremble de chaud, de

froid, d'espoir et de dépit; comme enfin il paraît souffrir, insensible qu'il est à tout ce qu'il entend et voit, hormis au mouvement et au bruit décroissant de la fatale aiguille ; voyez comme son mal augmente à chaque nouveau sou qu'il perd.

Enfin, il ne lui en reste plus qu'un, un seul.

Petit-Jacques, qui n'a cessé de l'engager à la retraite, le tire en ce moment de sa plus grande force ; mais c'est en vain; il semble que Jean-Paul ait pris racine à cette funeste place.

Il hésite toutefois à exposer son dernier sou ; il le tourne et retourne, d'une main convulsive, dans le fond de sa poche.

Mais ce sou peut tout réparer... La chance aura changé, sans doute...

Jean-Paul le jette enfin sur la table, puis tend vivement la main comme pour le ressaisir...

Il n'est plus temps : l'aiguille a fait ses mille tours; elle s'est arrêtée...

Tout est perdu!

Jean-Paul en doute d'abord... Une seconde partie est déjà commencée, que son regard aveugle attend encore le résultat de la première. Enfin, il baisse tristement la tête: ses yeux se fixent à terre, ses bras tombent et pendent, et sa bouche est sans voix.

On dirait d'une statue de marbre blanc, si grande est sa pâleur et son immobilité.

Ce fut seulement alors que Petit-Jacques parvint à entraîner Jean-Paul, qui se laissait aller sans résistance. Mais quand il fut un peu remis de sa stupeur, Jean-Paul se mit à pousser subitement un de ces grands éclats de rire qui font mal à entendre, tant ils sont tristes et forcés; puis il pleura, puis il rit de nouveau, puis il pleura encore : c'était un moment de folie. Cela se termina par un violent accès de colère. Jean-Paul, selon son habitude, s'en prit à tout le monde des sottises qu'il venait de faire.

— « C'est toi qui en es cause ! dit-il à Petit-Jacques. Pourquoi m'as-tu fait jouer? »

— « Ah ! par exemple ! répliqua celui-ci : au lieu de te faire jouer, j'ai fait mon possible, au contraire, pour t'en empêcher. »

— « Ce n'est pas vrai ! »

— « Si, c'est vrai ! »

— « Je te dis que non ! »

— « Je te dis que si ! »

Et bref, je ne sais trop comment eût fini cette querelle, sans une querelle autrement grave qui attira bientôt toute leur attention.

Vous saurez, mes jeunes lecteurs, que, de village à village, il existe quelquefois de malheureuses riva-

lités qu'on ne saurait trop déplorer. Ces rivalités donnent lieu à des disputes individuelles, et même à des rixes générales, dont les foires et les fêtes sont l'occasion déterminante, et dont le prétexte est un rien le plus souvent. C'est surtout parmi les enfants que ces haines sont vivaces et produisent de nombreux différends.

Or, en ce moment même, une querelle s'engageait entre deux petits garçons, l'un de l'endroit, l'autre de la commune la plus proche. Peut-être se fussent-ils bornés à échanger quelques vilains mots : mais Jean-Paul les entendit, et l'on sent bien que leur affaire ne put dès lors se réduire à si peu. Poltron comme un lièvre, il se plaisait au danger des autres; et, d'ailleurs, il avait à se soulager, sur n'importe qui, de tout le poids de sa mauvaise humeur. Il s'approcha donc des querelleurs, se moqua d'eux, les excita si perfidement, que des paroles bientôt ils en vinrent aux coups.

Ce fut alors un spectacle horrible! Les enfants du pays prirent parti pour leur camarade, et les petits compatriotes de l'autre, pour leur compatriote à eux. La mêlée devint générale; les pierres sifflaient de tous côtés; les femmes se sauvaient à l'écart, en poussant des cris d'effroi; les hommes cherchaient à séparer les combattants, soit en s'interposant entre eux, soit

en les menaçant, soit même en cinglant les plus acharnés de quelques coups de fouet ou de mince baguette. Ce fut ainsi que Jean-Paul se sentit tomber sur le dos plusieurs coups de noisetier qui le pincèrent fort. D'où lui venaient-ils? Il s'en inquiéta peu, appela Petit-Jacques, se sauva du champ de bataille, d'autant plus prestement, qu'au gros du bruit et de la bagarre ils avaient cru entendre l'aboiement de Pataud et reconnaître l'austère figure du père Roquille, que sa qualité de garde appelait naturellement à mettre le holà parmi les tapageurs.



IX

Découragement de Petit-Jacques. — Nouveaux sophismes de Jean-Paul. — Maigre festin. — Réapparition du géant. — Nos deux héros s'embarquent. — Tempête. — Affreuse incertitude sur leur sort.



EAN-PAUL et Petit-Jacques coururent ainsi jusqu'à ne plus rien entendre, et quand ils furent loin du village, Petit-Jacques dit à Jean-Paul :

— « Ah ! par exemple ! si ce sont là les plaisirs que tu me promettais, tu pouvais bien les garder pour toi et me laisser à la maison ! »

— « Mon Dieu ! que tu es donc bête !... Est-ce qu'il faut se décourager pour si peu !... Est-ce que nous ne nous sommes pas bien amusés ? »

— « Ah ! si tu appelles cela s'amuser !... Recevoir

des coups à droite et à gauche!... perdre tout son argent!... ne rien manger du tout!... »

— « Ne rien manger! ne rien manger!... Peut-on être gourmand comme ça!... Eh! tiens, mange donc, puisque tu as si faim! mange donc, goulu! »

Jean-Paul dit et prêcha l'exemple. Ils étaient, en effet, près d'un buisson chargé de mûres et de toutes sortes de petits fruits sauvages. Ils l'en dépouillèrent entièrement. C'était un bien maigre repas; mais leur faim était grande.

Quand ils l'eurent apaisée, ils se remirent en route, errant à l'aventure et se grondant l'un l'autre.

— « Eh bien! disait Petit-Jacques, où vas-tu me mener maintenant? »

— « Sois tranquille, répondait Jean-Paul, et suis-moi toujours. »

— « Mais où? »

— « Tu le verras bien. »

— « Ah bah! tu m'attrappes encore! Tu m'avais dit que nous nous amuserions bien, et cependant...»

— « Eh bien! oui, nous nous amuserons! Sois tranquille, va! »

Comme vous le voyez, Petit-Jacques se repentait fort d'avoir suivi Jean-Paul; mais il ne savait comment rompre avec lui, ni comment retourner chez

son père. Il continuait donc de se laisser aller partout où Jean-Paul lui promettait bon asile, bonne chère et plaisir.

Tant il est vrai, mes jeunes amis, que les conseils du méchant ressemblent à la toile dont l'arraignée se sert pour envelopper ses prises! Sitôt qu'une pauvre petite mouche a frôlé ce gluant tissu, c'est fait d'elle. L'imprudente a beau se débattre : le fil l'enlace, la presse, la roule, l'enchaîne, de plus en plus inextricable. Il est rare, bien rare, qu'elle parvienne à s'en tirer.

Ainsi de l'enfant trop crédule qui, même une seule fois, s'est laissé prendre aux piéges d'un mauvais conseiller.

Ce fut en gromelant de la sorte que nos deux fuyards arrivèrent sur le bord d'une grande rivière. Jean-Paul dit alors :

— «Eh! tiens, voilà où je voulais te mener. C'est là que nous allons joliment nous amuser!... Tiens!... vois-tu déjà?... Regarde comme c'est joli!... »

Il lançait, disant cela, de petites pierres, plates, légères, qui sautillaient sur l'eau, bien loin.

Petit-Jacques, qui se consolait d'un rien, se mit à en lancer aussi. C'était à qui ferait les plus longs ricochets.

Quand ils se furent disloqué le bras à ce violent

exercice, Jean-Paul s'avisa tout à coup d'un plaisir bien plus rare, mais bien plus dangereux.

— « Oh ! vois donc, dit-il à Petit-Jacques, vois donc ce petit bateau qui est attaché au rivage ! Aimes-tu être en bateau, toi ?

« Je ne sais pas : je n'y ai jamais été. »

— « C'est bien drôle, va ! Allons, viens ! Entrons dans celui-ci. Tu vas voir. »

Ils entrèrent dans le petit bateau, qu'ils firent se balancer tant et tant, les imprudents ! que le câble qui le retenait se dénoua peu à peu. Ils ne s'aperçurent de l'accident qu'en voyant le rivage s'éloigner d'eux de plus en plus.

Ils eurent peur ; mais c'était trop tard. Chaque mouvement qu'ils faisaient, chaque secousse que leur main inhabile imprimait à la rame, lançait leur frêle embarcation plus loin dans le courant.

Le courant, à la fin, les saisit tout à fait, les promena, les entraîna je ne sais où.

Ce qui augmentait leur danger, c'étaient les bourrasques d'un vent chaud et humide, qui, à peine sensible à l'instant où ils s'étaient embarqués, était grand maintenant, et grandissait, grandissait toujours.

Ils eurent beau appeler : personne !

Si fait, pourtant.

Un homme, d'une taille gigantesque, apparut tout

à coup, en face d'eux, sur la rive. Cet inconnu, peut-être, se disposait à les secourir; mais en ce mo-



ment, l'orage, qui s'annonçait depuis longtemps, éclata tout à fait. La nuit vint, nuit profonde, nuit terrible! Il se fit des torrents de pluie, de grands éclairs, de grands tonnerres. C'était à glacer d'épouvante le cœur du plus hardi.

Et cependant, les flots de la rivière battaient leur petit bateau et menaçaient de l'engloutir. De temps en temps, au reflet rougeâtre des éclairs, on les voyait dans le lointain qui semblaient à genoux, tendant les bras, implorant assistance.

Et puis, dans l'intervalle des coups de tonnerre, on entendait leurs cris, leurs inutiles appels.

Impossible, en effet, de leur porter secours.

Enfin, on cessa de rien voir, on n'entendit plus rien.

L'homme à la taille de géant avait disparu lui-même.

X

Naufrage.



ous avons vu Jean-Paul, qu'un génie malfaisant semblait inspirer en toutes choses, s'embarquer avec son compagnon dans un petit bateau qui se trouvait amarré au bord de la rivière; nous avons vu qu'à force de le faire se balancer, ils avaient dénoué peu à peu le câble qui le retenait; que, par suite de cet accident, ils s'étaient vus bientôt à la merci d'un fort courant; que la nuit était

venue alors; qu'un ouragan terrible s'était élevé, avec torrents de pluie, grands éclairs, grands tonnerres; et qu'enfin ils avaient disparu tout à coup, au milieu des vagues, sans que l'obscurité nous laissât entrevoir les suites de cette épouvantable catastrophe.

Vous vous rappelez également qu'un personnage mystérieux, une espèce de géant, que déjà nous avions vu apparaître dans la prison, un moment après l'évasion de Jean-Paul, qu'ensuite nous avons retrouvé à la foire, épiant et suivant tous les mouvements de celui-ci, et qui enfin, au plus fort de l'orage, s'était dressé tout à coup sur le point le plus haut de la rive, seul être humain qui se trouvât par-là et entendît les cris de nos deux fugitifs; vous vous rappelez, ai-je dit, que ce véritable fantôme, dont je ne sais encore ni le nom ni la mission, avait disparu dans ce même moment, sans que je pusse vous expliquer ni comment ni pourquoi.

Hélas! mes craintes n'étaient que trop bien fondées. Leur frêle embarcation ne put résister longtemps à la violence des vagues, qui en disloquaient bruyamment les parois, et parfois même bondissaient par-dessus et l'engloutissaient peu à peu.

Si vous ajoutez à l'imminence du danger tout ce qui, dans cette grande crise de la nature, eût été

capable d'ébranler même les plus hardis courages ; si vous ajoutez le sifflement des vents, l'obscurité d'autant plus profonde, que de longs éclairs la sillonnaient de moment en moment ; et puis, les roulements de mille tonnerres qui se succédaient, se croisaient, se confondaient sans cesse, et dont le retentissement ôtait à nos deux naufragés tout espoir d'être entendus, d'être secourus, et même (chose affreuse !) les empêchaient d'entendre leurs propres cris ; et puis, cette pluie qui les glaçait ; et puis, cette grêle d'orage qui les frappait au visage, les meurtrissait, les déchirait ; vous concevrez alors, mes jeunes amis, toute l'horreur de leur situation.

Je me hâte de le dire à leur louange : ils éprouvèrent en ce moment des regrets bien sincères de tout le mal qu'ils avaient fait, surtout Jean-Paul, dont la conscience avait à se repentir bien plus encore que celle de Petit-Jacques.

C'est qu'en effet, il y a des moments dans la vie où toutes les mauvaises passions se taisent, où les seules bonnes reprennent leur empire. Ces moments solennels, ce sont les grands dangers inévitables, ceux-là contre lesquels la science, ni les talents, ni le courage, rien ne peut rien, et qui placent l'homme, dans toute sa faiblesse, face à face avec la toute-puissance de Dieu. La crainte s'évanouit alors pour faire

place à la résignation ; il se fait dans l'âme une sorte d'illumination, une revue infiniment rapide et pourtant complète de la vie, même la plus longue, dans ses moindres détails : c'est comme un vaste point de vue que l'on embrasse d'un coup d'œil. Cet instant, d'ordinaire, est le dernier qu'accorde la Providence au repentir possible du méchant. Après cela, souvent, l'éternité..., l'éternité telle qu'on vient de se la choisir irrévocablement.



Eh bien! Jean-Paul et Petit-Jacques avaient su profiter de ce moment suprême, de cette dernière

halte entre la vie qui va finir et celle qui va commencer : ce qui fait croire que leur cœur n'était point perverti sans remède.

Cependant un coup de vent frappa leur bateau et le fit s'engloutir. Jean-Paul et Petit-Jacques poussèrent un dernier cri et disparurent au milieu de l'eau, qui se referma sur eux en tournoyant !

. . . .

. . . .

XI

Ce que devinrent nos deux héros à la suite de leur naufrage. — Réapparition du géant. — Le moulin du père François. — Proposition avantageuse.



ASSUREZ-VOUS, mes amis : la Providence, qui avait soufflé l'orage, ne voulait point la mort de nos jeunes coupables ; elle ne voulait que leur châtiment. Leur repentir l'avait apaisée sans doute, et ce fut à leurs larmes, je pense, qu'ils durent leur salut.

Par une permission de la bonté divine quelqu'un se trouva là, près du rocher contre lequel ils avaient échoué, qui entendit leur cri de détresse, les vit s'abîmer, se précipita, et, profitant d'un de ces rapides instants où l'eau les repoussait à sa surface, les saisit d'un bras vigoureux et les déposa l'un après l'autre sur le bord du rivage, presque à moitié noyés.

Lorsqu'ils reprirent entièrement connaissance, ils se virent dans une grande chambre de village, sur de bons matelats, enveloppés de chaudes couvertures, devant une immense cheminée où pétillait un feu de fagots secs.

— « Soyez tranquille, disait le maître du logis à une personne qu'il reconduisait, et dont le témoin de cette scène ne put apercevoir que la grande ombre, parce que la porte était déjà presque entièrement refermée sur elle; soyez tranquille, ce sera absolument comme s'ils étaient à nous. »

J'imagine que ces derniers mots avaient rapport à nos deux naufragés. Et, en effet, le meunier et sa femme, car la scène se passait dans un moulin des environs, eurent pour eux tous les soins imaginables; à ce point que, dès le lendemain même, les noyés de la veille étaient debout, frais et gaillards, couverts de leurs habits parfaitement secs, et jouissant d'un appétit que l'eau de la rivière avait pu en-

dormir, mais qui ne s'en réveillait que plus exigeant. Une soupe copieuse et un énorme plat de pommes de terre, sur lesquelles tremblottait un gros morceau de porc frais succulent et arrosé d'excellent cidre, complétèrent admirablement le régime sanitaire auquel on les avait soumis.

— « Eh bien! disait à Petit-Jacques Jean-Paul, qui, dès après dîner, avait oublié les malheurs de la nuit dernière; eh bien! eh bien! quand je te disais de me suivre, et qu'à la fin nous serions très-heureux! Avais-je tort? Est-ce que nous ne sommes pas très-bien ici? »

— « A la bonne heure! répondait Petit-Jacques, pour qui les doutes de l'avenir gâtaient un peu les douceurs du présent; mais qui nous répond que cela durera longtemps? »

Petit-Jacques disait vrai. Le père François, le meunier de céans, était un homme fort serviable dans l'occasion, mais qui, l'occasion passée, n'était point d'humeur à s'imposer des charges inutiles. Quand il vit ses petits hôtes bien repus et fort capables de continuer leur tour du monde, il leur dit sans façon :

— « Ah ça! mes jeunes amis, j'ai fait pour vous tout ce qu'il m'était possible; il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un excellent voyage... Si fait, pourtant..., je puis encore vous rendre un petit ser-

vice..., celui de vous faire reconduire à vos parents quand vous me les aurez fait connaître. »



La figure des deux échappés se rembrunit tout à coup.

— « Je vois ce que c'est, reprit le père François; vous craignez d'être grondés, d'être corrigés..., et, au fait, je crois bien qu'à la place de vos parents, je voudrais vous ôter l'envie de vous noyer une seconde fois..., car ce serait une mauvaise habitude que vous prendriez là, mes jeunes farceurs...; mais enfin une

correction est sitôt reçue..., il faut bien s'y résigner quand c'est pour notre bien et qu'on ne peut pas faire autrement. »

Ce mot de correction rembrunit davantage encore le visage de nos héros. Jean-Paul surtout fit une de ses plus longues moues.

— « Il paraît que vous n'êtes pas de cet avis, continua le père François ; libre à vous, mes amis, libre à vous !... Eh bien ! mais, ajouta-t-il d'un ton moitié goguenard, moitié sérieux, il y a peut-être moyen d'arranger tout cela... Vous aimez, à ce qu'il me semble, la soupe aux choux et le porc frais aux pommes de terre... ; et vraiment vous n'êtes pas dégoûtés... Or, vous en trouverez toujours ici à discrétion..., bon feu aussi et bon coucher..., mais à une seule condition... »

Ici nos voyageurs devinrent extrêmement attentifs.

— « Cette condition, c'est que vous me donnerez un petit coup de main... Le moulin va bien, Dieu merci ! vous avez bien entendu ses tic-tacs... ; j'ai même besoin d'un garçon de plus... Vous n'êtes pas forts encore..., mais à vous deux, vous en vaudrez bien un... Au moyen de cela, la soupe aux choux, le lard aux pommes de terre, bon lit, bon feu, et des étrennes pour le dimanche. Dites oui, et c'est une affaire arrangée. »

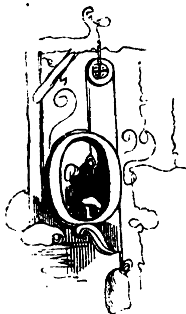
Jean-Paul et Petit-Jacques se regardèrent, incertains de ce qu'ils devaient faire.

— « Allons, allons, ajouta le meunier, je ne voudrais point vous prendre par surprise. Je vous laisse une heure de réflexion ; après quoi, de deux choses l'une : ou le moulin, ou bon voyage ! Il n'y a pas de milieu. »

Et ce disant, il les quitta.

XII

Jean-Paul et Petit-Jacques embrassent une profession.



QUAND ils furent seuls, Jean-Paul dit à Petit-Jacques, qui paraissait plongé dans de profondes réflexions :

— « Eh bien ! elle est fameuse la trouvaille ! qu'en dis-tu? Est-ce que tu serais assez bête pour refuser? »

— « Mais, répondit Petit-Jacques, je ne sais trop... Je crois que nous ferions mieux de retourner chez nos parents. »

— « Oui, le plus souvent! pour nous faire gronder encore!... tandis qu'ici nous serons bien!... C'est ça un homme, le père François!... et la mère François, c'est ça une femme!... c'est ça de braves gens! et qui ont du fameux lard! »

Il paraît que la soupe aux choux et le porc frais aux pommes de terre entraient pour beaucoup dans la détermination de Jean-Paul. Petit-Jacques n'était pas insensible non plus à ces hautes considérations gastronomiques.

— « Et puis, continua Jean-Paul, des étrennes le dimanche pour s'amuser, pour acheter des pommes et des châtaignes; avec ça que l'état de garçon meunier ne doit pas être bien difficile; il ne faut pas beaucoup d'esprit dans un état pareil. Les moulins, ça va tout seul; il n'y a qu'à se croiser les bras et à les regarder aller. »

Tous ces avantages réunis décidèrent enfin Petit-Jacques.

Quand le meunier revint, Jean-Paul dit oui pour tous les deux, et ce fut un marché conclu. Cinq minutes après, ils étaient en fonctions, montant des sacs de blé et les redescendant farine, au moyen

d'un gros câble et d'une poulie tournante; ou bien garnissant le moulin, ouvrant ou fermant l'écluse, balayant les greniers, suant, soufflant, se fatiguant de toutes les façons.

Or, quelque pénible et rebutant que fût un tel office, ils s'en accommodèrent fort bien le premier jour : c'était du nouveau pour eux, c'était du mouvement, c'était donc du plaisir. Ils riaient à la besogne; ils se faisaient un amusement de tout. Le maître ordonnait-il, nos apprentis meuniers s'empressaient et luttaient de vitesse : ils ne marchaient pas, ils couraient. Ce fut une journée d'enchantement, que couronnèrent dignement, et la grosse soupe aux choux, et le porc frais aux pommes de terre.

Le second jour, le ravissement commença à décroître. Ils étaient fatigués de la veille et trouvèrent moins de charme à manœuvrer d'énormes sacs de farine, à monter, à descendre, à balayer, à faire, en un mot, toute la besogne que vous savez.

Le troisième jour ce fut bien pis, et pis encore le quatrième, et le cinquième, et le sixième.

Le fait est qu'ils n'en pouvaient plus.

La soupe aux choux et le porc frais aux pommes de terre les avaient consolés d'abord de beaucoup de désagréments; mais ils finirent par prendre en dégoût, en horreur, ces deux inévitables plats; sur-

tout Jean-Paul, qui soupira bien des fois en songeant, par comparaison, à l'excellente table de la maison paternelle.

— « C'est bon, se disaient-ils entre eux, c'est même très-bon ; mais toujours de la soupe aux choux, toujours du lard aux pommes de terre! c'est ennuyeux comme tout! »

Le père François, de son côté, ne cherchait pas à leur rendre la vie plus douce. Le père François était un fort bon homme, il le leur avait bien prouvé à la suite de leur naufrage ; et cependant, je ne sais pourquoi, il semblait prendre à tâche d'augmenter chaque jour la rudesse de leurs travaux. On eût dit qu'il avait de secrets motifs pour en agir ainsi ; c'était bien possible. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il riait tout bas à les voir succomber sous des fardeaux sans proportion avec leurs forces épuisées, et que tout haut, il les grondait d'un ton sévère.

Jean-Paul avait de plus à essuyer incessamment les vifs reproches de Petit-Jacques.

— « Ah bien! par exemple, lui disait celui-ci du matin jusqu'au soir, et même durant la nuit, attendu qu'ils étaient camarades de lit; si c'est là ce que tu appelais être bien nourri et se bien amuser, tu pouvais bien me laisser chez mon père! »

Petit-Jacques était pour Jean-Paul un cauchemar

perpétuel. C'est l'ordinaire en pareil cas : le complice est toujours un remords vivant pour celui qui l'a corrompu.

Enfin, pour comble de déboire, le père François se mit en tête, le sixième jour, de leur donner le soin de l'écurie.

Les voici donc qui mènent les ânes au pré, qui en ramènent les ânes, qui font boire les ânes, qui donnent à manger aux ânes, qui lavent, qui épongent, qui étrillent les ânes.

Ce fut pour l'amour-propre de Jean-Paul le coup



le plus sensible, que de se voir, lui fils de bonne famille, lui, si vaniteux de la fortune de son père, lui qu'en effet son commencement d'éducation avait

mis au-dessus de si basses fonctions, lui, ravalé ainsi !

Et que fut-ce donc, lorsqu'un soir, comme il était à la porte du moulin, tout blanc de farine, visage et vêtements, il fut surpris, étrillant un âne des plus rétifs, par ce même mystérieux personnage qu'une singulière fatalité lui faisait rencontrer toujours dans les moments les plus critiques de sa vie ! Cet inconnu, que, faute de mieux, nous appelons le géant, se planta devant lui, immobile, sérieux, croisant les bras ; et, après l'avoir examiné un moment dans ces fonctions pénibles, que rendaient passablement dangereuses les continuelles ruades de l'âne, il se prit tout à coup à pousser un de ces rires sardoniques qui font tant de mal à entendre quand on en est l'objet, et il dit à Jean-Paul :

— « Allons, allons ! courage, mon jeune palefrenier ! Vous avez là un maître bien difficile, à ce qu'il paraît ; mais en définitive, il vaut peut-être mieux encore être le domestique d'un âne, mais d'un âne véritable, d'un âne à quatre jambes, que le serviteur de certain petit monsieur de ma connaissance, qui, lui aussi, n'est qu'un petit âne, un âne rétif, et qui ne fait usage de ses deux jambes que pour courir les champs. »

Le géant dit et disparut.

Cette plaisanterie, dont le hasard faisait une sorte de reproche poignant, de sarcasme direct, fut pour Jean-Paul comme un coup de massue. Les géants, selon toute apparence, ne plaisantent jamais d'autre façon : — lourdement :

Jean-Paul en devint rouge de honte, malgré son masque de farine. Il jeta, de colère, l'étrille à vingt pas de lui; puis il pleura à chaudes larmes; si bien que, l'amour-propre aidant, il reconnut intérieurement tous ses torts, et que peu s'en fallut qu'il ne prît à toutes jambes, malgré l'éloignement et la tombée de la nuit, le chemin de la maison paternelle, au risque de tout ce qui pouvait l'y attendre.

Par malheur, en ce moment de repentir, une trompette, une clarinette et une grosse caisse se firent entendre non loin de là, sur la place du village. Il n'en fallait pas tant pour distraire notre pauvre converti de ses bonnes pensées naissantes.

Il courut aussitôt où l'appelait cette sauvage harmonie.



XIII

Le Marquis de la Galoche et la Reine des îles Salmigondis apparaissent sur la scène. — Jean-Paul et Petit-Jacques s'engagent dans leur troupe.



'ÉTAIT la troupe de saltimbanques et de montreurs d'animaux que Jean-Paul avait déjà rencontrée à la foire voisine, qui commettait cette effroyable musique.

Elle arrivait et s'annonçait dans le village comme devant y donner plusieurs représentations, *avec la permission des autorités constituées de cette ville et à la demande générale du public,* qui ne savait pas seulement ce qui en était.

Par une singulière fatalité, cette troupe d'*artistes*,

comme ils s'intitulaient eux-mêmes, choisit pour son théâtre la grange du meunier. Jean-Paul et Petit-



Jacques y jouirent donc naturellement de leurs grandes entrées. Ce fut un mal pour eux : cela les mit en grande familiarité avec la troupe entière,

hommes et animaux. Une heure s'était écoulée à peine, qu'ils étaient les meilleurs amis, et des uns et des autres. Jean-Paul connaissait leur histoire à tous, et tous possédaient parfaitement la sienne; il en était de même en ce qui concernait Petit-Jacques.

Cette troupe était moins florissante alors qu'elle ne l'avait été à l'époque de la foire : le meilleur s'en était séparé. Une mésintelligence déplorable qui s'était élevée, à propos d'un morceau de pain, entre le dromadaire du chef actuel et le chameau de son ex-associé, avait occasionné une violente querelle entre les deux maîtres, et, par suite, une scission générale de la troupe. Le *Paillasse* avait suivi l'un, et le *Jocrisse* * l'autre. Et bref, par suite de cette séparation, la troupe actuelle ne se composait plus, entre autres curiosités, que du chef, qui se nommait lui-même, par une triste ironie, le *Marquis de la Galoche;* — de sa femme, qui se faisait passer pour *la reine des îles Salmigondis;* — de leurs enfants au nombre de sept, garçons et filles, qui dansaient sur la corde, et dont l'aîné se disait *Hercule du Nord*, et le cadet *Laponien;* — de plus, d'un grimacier nommé *Panouille*, qui faisait le Jocrisse à la porte

* Personnage niais.

et l'*anthropophage* * dans la baraque ; — d'un gros mouton, d'un cop-d'Inde, d'un serpent empaillé, de deux peaux d'ours, de deux ou trois poules savantes, d'un chat, d'un singe, etc., lesquels animaux, ornés, équipés, bariolés de mille couleurs, étaient présentés à l'admiration villageoise comme des bêtes rares et curieuses.

Nous vous initierons plus en détail, dans les chapitres suivants, à l'histoire de ces divers personnages, ainsi qu'à leurs mœurs intérieures et à leur vie de charlatans nomades.

Qu'il vous suffise de savoir cette fois que la troupe ainsi composée n'obtint qu'un médiocre succès à son début dans le village. Le Marquis de la Galoche sentit donc le besoin de compléter sa bande ou sa ménagerie, comme vous voudrez l'entendre, par l'adjonction de quelques phénomènes vraiment rares et curieux. Il jeta les yeux sur Jean-Paul, dont les avantures lui étaient déjà connues, et de qui la laideur et la grande aptitude à faire des grimaces lui parurent une mine fort riche à exploiter.

Il l'invita après le spectacle, à souper en famille, c'est-à-dire avec sa femme, ses chiens, son chat,

* Anthropophage, homme sauvage qui mange de la chair humaine.

son mouton, son coq-d'Inde, etc., etc.; après quoi il lui dit :

« Mon jeune ami, je déplore profondément l'état d'abjection que vous avez embrassé là. Garçon meunier! garçon meunier! ça peut être fort honorable, je ne dis pas; mais vous êtes appelé à mieux que ça. Quand on possède une physionomie comme la vôtre, qu'on a les plus heureuses dispositions naturelles, qu'on jouit d'une voix glapissante et qu'on en peut faire tout ce qu'on veut, ainsi que de sa figure, et, généralement parlant, de tout son individu, certainement on peut prétendre à tout. Or donc, plantez-moi là vos ânes, vos sacs, votre soupe aux choux et votre père François, qui me fait l'effet d'être un sournois, et venez avec nous, mon jeune ami. Vous serez nourri à bouche que veux-tu; vous serez vêtu magnifiquement, rien qu'en satin, en escarpins; enfin, comme vous pouvez nous voir, avec de l'or sur toutes les coutures. J'ose vous prédire un véritable succès dans les Paillasses et dans les monstres vivants. Venez donc : c'est un coup de fortune pour vous. Voici l'instant! voilà le moment! Et puis, sans nous vanter, c'est une position sociale. »

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel empressement Jean-Paul accepta la proposition.

Il fit plus : ne voulant pas se séparer de Petit-Jac-

ques, il stipula pour celui-ci des conditions pareilles. Le Marquis de la Galoche jugea qu'avec un peu d'art on pouvait tirer parti de lui, et notamment dans les Jocrisses et dans les Iroquois *.

Ainsi donc, dès le lendemain, à la pointe du jour, et sans prendre congé du père François, nos deux aventuriers partirent; ils s'emballèrent pêle-mêle avec toute la troupe, hommes et bêtes, dans une grande caisse de sapin montée sur quatre roues, et furent dirigés vers le village voisin.

Jean-Paul profita de l'occasion pour se lier plus intimement avec le singe, dont il avait fait connaissance à la foire sous de si fâcheux auspices, comme vous vous le rappelez.

Mais nous les laisserons là, roulant sur la grande route avec leur étrange société. Nous verrons, dans les chapitres suivants, ce qui leur advint de fâcheux de cette nouvelle équipée, la plus grave de toutes.

* Sauvages grossiers.



XIV

L'intérieur de la troupe. — Portrait du Marquis de la Galoche.



ous avons vu que l'occasion, tant désirée par Jean-Paul, d'abdiquer l'étrille et le sac de farine s'était enfin présentée : c'était l'arrivée dans le village d'une troupe de saltimbanques et d'animaux vivants ou empaillés. Le chef de cette bande d'histrions, le soi-disant Marquis de la Galoche, avait cru faire une excellente acquisition en engageant parmi les siens Jean-Paul et Petit-Jacques; Jean-Paul surtout, de qui la physionomie mobile et laide lui parut appelée à un succès de vogue.

C'est à ce point de leur destinée que nous avons laissés, roulant sur la grande route, dans une grande voiture de sapin, non suspendue, carrée, fermée,

percée de petites fenêtres; espèce de grande maison à quatre roues, traînée par deux maigres chevaux, et dans laquelle, hommes et bêtes, tout était entassé pêle-mêle.

La distribution intérieure de cette maison ambulante était vraiment trop singulière pour que je puisse me dispenser de vous en faire la description.

La plupart des baraques de saltimbanques sont construites d'ailleurs sur le même patron.

Ce sont de grandes caisses qui se démontent en plusieurs morceaux, quand on veut en extraire les cages d'animaux et donner, en certains endroits, ce que les saltimbanques appellent des représentations en ville. Lorsqu'au contraire la localité est trop peu digne de cet honneur, la voiture s'arrête sur la place et sert elle-même de salle de spectacle, au moyen d'une courte échelle par quoi le public est introduit.

Enfin, quand la troupe voyage, elle est casée ainsi :

Sur l'arrière de la voiture, on exile dans leurs cages, les loups, les renards, les ours; en un mot, tous les animaux dangereux. Viennent ensuite les caisses renfermant les boas endormis et les bêtes empaillées; puis les poulets bariolés, les poules peintes à l'huile, les canaris savants, les lièvres aguerris, les lapins qui font le mort, etc., etc.; puis un grand

coffre contenant les provisions , savoir : du pain, du fromage de Gruyère, de l'eau-de-vie et du cervelas pour les hommes; du grain et de la pâtée pour les volatiles; et quelques livres de mauvaise viande crue pour les quadrupèdes.

Le tout pêle-mêle.

Enfin, à l'avant, sur de sales matelas, ou même sur de la paille immonde, sont amalgamés les chiens, les chats, les singes et les hommes, bâillant, buvant, criant, sifflant, gambadant, hurlant, chantant, fumant.

C'est un triste tableau!

De tout cela résulte, comme vous vous en doutez, une atmosphère méphitique, au milieu de laquelle vous, mes amis, ne vivriez pas cinq minutes. Jean-Paul et Petit-Jacques en furent suffoqués d'abord.

Mais avant de nous occuper d'eux, je crois utile de vous donner une courte notice sur le marquis de la Galoche, sur sa femme, ses enfants et même, s'il y a lieu, sur le reste de cet étrange personnel.

Le marquis de la Galoche, que nous continuerons d'appeler de ce nom, était un homme de vingt-huit à trente ans : on lui en eût donné quarante, tant sa figure était pâle, ses joues tombantes, ses traits dénaturés, son œil profond, son front ridé, sa voix cassée et sa taille arrondie.

Son costume habituel était peu fait pour déguiser ce qu'il y avait de misérable et de déjà caduc dans toute sa personne. Il se composait d'une paire de



bottes à revers jaunes, dont les semelles étaient recousues au moyen de ficelles; une paire de bas chi-

nés ; d'un large pantalon de basin blanc, bouffant vers la ceinture et retroussé jusqu'aux genoux, qui lui servait ainsi, selon la circonstance, de pantalon ou de culotte ; et enfin, d'une espèce de gilet rougeâtre, parsemé de paillettes de cuivre à moitié rongées de vert-de-gris.

Sa coiffure consistait en une perruque blanche à longue queue et une toque de velours noir tachée de graisse et de poussière, et surmontée de longues plumes de coq, de coq-d'Inde et de paon, dégarnies, ternes, et la plupart brisées.

Ajoutez à cela, qu'aux heures où il ne fumait pas, le marquis de la Galoche s'emplissait incessamment la bouche de grosses pincées de tabac qu'il roulait entre ses dents, qui lui bosselaient alternativement l'une et l'autre de ses joues et lui faisaient les lèvres toutes noires.

C'est ce qu'on appelle *chiquer*.

Ce sont là de mauvaises habitudes quand elles ne sont point nécessaires, surtout la dernière, qui ne peut l'être jamais.

Je vous ai dit qu'en apparence le Marquis de la Galoche était plus vieux que son âge. Or, mes amis, si rien n'est si vénérable, si majestueux, ni si saint ici-bas, qu'une vieillesse véritable, que la pâleur qu'a faite une misère honnête, les rides qu'a creu-

sées la souffrance, les cheveux qu'a blanchis le chagrin; rien, au contraire, n'est plus hideux à voir que ces vieillesses prématurées, ces têtes qu'a dépouillées le vice, ces traits qu'ont fanés les excès.

La physionomie du Marquis de la Galoche offrait malheureusement les livides caractères de cette triste précocité. Sa figure était un mauvais livre sur les pages duquel on pouvait lire en lettres ineffaçables, comme sur la blanche muraille de Balthasar, la condamnation de sa coupable vie.

Je vais vous la conter le plus brièvement possible. Elle contient pour vous de grands enseignements.



XV

Histoire du Marquis de la Galoche.



E *Marquis de la Galoche*, dont le vrai nom était Jules Bernard, appartenait à une famille honnête et riche, qui ne négligea rien pour lui donner la plus parfaite éducation; mais ce fut argent perdu. Sa paresse, sa légèreté, son insubordination, le firent successivement exclure d'une foule de colléges, qu'il ne fit, pour ainsi dire, que traverser, en n'apprenant dans chacun que cela seulement dont il eût dû bien se garder: méchants tours, mauvaises farces, laides grimaces et contorsions.

Il était d'autant plus coupable en cela, qu'on le

savait doué des plus heureuses dispositions, que sa mémoire était fidèle, et son intelligence rare et grande.

Il eût donc pu, le voulant bien, tirer de plus sérieuses applications un excellent profit; mais non; et ses objets d'étude, même les moins arides, il les tournait en dérision.

Il n'apprit du dessin, qu'à faire de mauvaises charges; de la musique, qu'à jouer du violon d'une façon baroque : de l'équitation, qu'à chevaucher à rebours et la tête tournée du côté de la croupe; de tout, enfin, que la parodie de tout.

Mais ce qui, plus que tout cela, lui méritait le blâme, c'était sa turbulence, son esprit comploteur qui le portait à fomenter sans cesse de petites révoltes de dortoir, de réfectoire ou d'étude, et en faisait le chef inévitable, le grand Catilina de toute insurrection scolastique.

Vous pensez bien qu'après dix ans passés de cette sorte, il devait être non moins ignorant qu'au premier jour.

Et en effet, ses parents l'envoyèrent ensuite étudier le droit, qu'il étudia comme il avait fait le latin, le grec, l'histoire, etc.

Ses journées et ses nuits, il les passait dans les cafés, dans les estaminets, dans les maisons de jeu;

si bien qu'après trois ans de cours, il s'entendait à faire un carambolage beaucoup mieux qu'une thèse. Ce fut le plus sot avocat qu'il y eût de par tous les barreaux de France : ce qui ne fait pas son éloge. Mais en revanche, disait-il en riant, il était le plus fort joueur de cartes, le plus grand perdeur de temps, le plus inutile viveur que possédât Paris : ce qui, non plus, n'est pas louer Paris.

Jusque-là cependant, la bourse de son père, qu'il abusait, le malheureux, sur la perversité de ses penchants, avait suffi à défrayer ces premiers débordements. L'argent qui lui parvenait pour ses achats de livres, il le mangeait à rester ignare ; les sommes destinées à son nécessaire, il les mangeait en superflu. Il dissipait tout, même le prix de ses hardes, qu'il vendait ; même ses bijoux, qu'il mettait en gage ; même son avenir, qu'il dissipait follement en emprunts usuraires.

Car, mes amis, il existe à Paris, dans cet univers de sept lieues de tour, dans ce monde des extrêmes, où le bien, le mal, la vertu, le crime, l'innocence, tout cela vit pêle-mêle, marche côte à côte, pressé, empilé, superposé, il existe des espèces de vampires qui s'attachent comme des sangsues à l'avenir des étourdis, des sots, des crédules, des dissipateurs surtout, leur aplanissent, par de funestes

avances, le chemin du vice, et consomment leur ruine avant même qu'ils possèdent rien.

Ces banquiers du vice, ces voleurs patentés, plus dangereux cent fois que les voleurs de grandes routes, donnent peu aujourd'hui pour recevoir beaucoup demain.

Et comment donnent-ils ?

Un seul exemple vous fera connaître toute leur voracité, en même temps que la stupide dépravation des jeunes gens qui se laissent aller à puiser dans leur bourse.

Jules Bernard emprunta trois mille francs à l'un de ces infâmes grugeurs. Or, vous croyez peut-être qu'il reçut en effet les trois mille francs promis ?

Point. L'usurier lui compta deux cents francs en espèces ; puis lui remit, en valeur du surplus, pour trois cents francs de bonnets de coton, deux cent cinquante de tire-bouchons, cent soixante-quinze de fil d'archal, cent quatre-vingt-sept de flageolets, cent vingt-cinq de sirop de guimauve, cent quarante-sept de bas de filoselle, cent cinquante-trois de manches à balai, cinquante-sept de petits serins savants, cent quarante-deux de pelles et pincettes, cent trente-trois de béquilles, quatre cent trente-cinq de toiles pour paillasses, deux cent cinquante de divers objets de quincaillerie, tels que couteaux, ciseaux, porte-

mouchettes, aiguilles, fers à repasser, etc.; et enfin, pour six cent quatre-vingt-dix de souricières en bois,



tous objets de hasard, qu'il lui racheta le lendemain à trois quarts de perte, pour les prêter, sans doute, à d'autres dissipateurs.

Ces divers objets, y compris les deux cents francs en espèces qu'il lui avait comptés, produisirent un total d'à peu près neuf cents francs, sur lesquels il retint, en outre, pour les intérêts à échoir, trois cent cinquante-cinq francs soixante-quinze centimes.

Resta donc, pour Jules Bernard, autrement dit

pour le futur Marquis de la Galoche, la faible somme de cinq cent quarante-quatre francs vingt-cinq centimes, en échange de laquelle il remit au vieux fripon, qui le voulut ainsi, sous prétexte des éventualités de non-remboursement qu'il avait à courir, un billet de vingt mille francs.

Oui, un billet de vingt mille francs, contre cinq cent quarante-quatre francs vingt-cinq centimes, seules valeurs qu'il eût vraiment reçues !

Et ne croyez point que ce soit un vain conte. Tous les jours, à Paris, il se passe dans l'ombre, pour la désolation des familles, d'aussi infâmes transactions; infâmes des deux parts : de celle de l'emprunteur, comme de celle du prêteur.

Car, mes amis, deux vices bien opposés affligent la société, l'avarice et la dissipation : l'avarice aux formes plus hideuses peut-être; la dissipation aux suites plus funestes; l'avarice, qui du moins ne compromet que le présent; la dissipation, qui compromet présent, avenir, passé, tout, et qui n'enfante, pour soi comme pour les autres, que honte, que misère, que désespoir, trop souvent même que déshonneur.

Mais revenons.

Ce ne fut pas la seule fois que Jules Bernard eut recours à ces détestables ressources, à cet achat d'un peu de cuivre au prix de beaucoup d'or.

Ce ne fut pas la seule fois qu'il jeta de la sorte au vent son futur patrimoine; qu'il engagea d'avance, pour satisfaire d'odieuses fantaisies, ce qu'il y a de plus auguste au monde après la religion, après l'infortune, après la vertu, après la probité pauvre : une fortune honorablement acquise; ce ne fut pas la seule fois qu'il convertit, pour ainsi dire, en mauvaises actions, en folies de toutes sortes, les sueurs, les veilles, les sages économies de son père.

Mais vinrent enfin les fatales échéances des engagements qu'il avait souscrits; vinrent les poursuites judiciaires; et vint alors, pour son vieux père, l'entière révélation des désordres de son fils.

La colère du vieillard fut vive, d'autant plus que son indulgence avait été plus longue. Il refusa obstinément de vouloir réparer tant d'irréparables folies. C'eût été mal que l'essayer : il est des fautes que le châtiment seul peut effacer, et non plus le pardon.



XVI

Fin de l'histoire du Marquis de la Galoche. — Petite biographie de la Reine des îles Salmigondis.



E futur Marquis de la Galoche fut donc mis en prison pour dettes. Il y demeura les cinq ans de rigueur, au bout desquels il se trouva, sans ressource, sur ce pavé de Paris, d'où, au temps de sa fausse opulence, la roue de ses tilburys d'emprunt avait tiré de si fugitives étincelles.

La faim alors le força de prendre quelque état. Il en essaya vingt; son ignorance, son humeur revêche et sa fainéantise le rendirent impropre à tous.

Enfin, ne sachant plus de quoi tenter, honni de partout, misérable, affamé, vagabond, méprisé même, pour comble de mépris, de tous ceux-là qu'il

méprisait lui-même, il fit rencontre de la reine soi-disant des îles Salmigondis; reine aux yeux louches, à la voix rauque, aux cheveux roux, l'être le plus disgracieux de toute la création.

Celle-là, mes enfants, était encore une vivante et triste preuve de tout ce qu'ici-bas l'on sacrifie d'estime, de repos, de bonheur véritable, à quitter le sentier de la vie ordinaire pour se jeter à l'aventure dans les mille chemins d'une existence désordonnée.

Issue d'une pauvre mais honnête famille, Mariette (c'était son nom avant qu'elle se fût, de ses mains, couronnée du burlesque diadème des îles Salmigondis), Mariette eût pu vivre décemment, en se fiant, pour vivre, aux labeurs habituels des femmes de son état; mais point : elle était impatiente de ses travaux modestes; elle rêvait quelque chose de moins obscur que le toit domestique, quelque chose de moins arrêté, de moins symétrique, de plus tumultueux que l'existence commune. La vie nomade, la vie indécise, la misérable vie des saltimbanques, ces bohémiens de notre âge, séduisit sa folle imagination.

Elle partit; pour où? pour le hasard!...

Cependant, le montreur de curiosités qu'elle avait épousé, le surnommé *Galimafré*, fut dévoré, bientôt après son mariage, par un jeune ours qu'il s'était

donné beaucoup de peine à apprivoiser. C'était l'un de ceux dont la peau fait maintenant encore l'ornement de la ménagerie.

Ce fut peu de temps après que sa veuve et Bernard se rencontrèrent par les grands chemins.

Jules Bernard, qui se nomma dès lors Marquis de la Galoche, épousa tout, veuve et animaux.

Voici bientôt dix ans qu'il vit avec la soi-disant reine des îles Salmigondis, en une douce communauté de tours de force : — lui, expliquant ses bêtes aux badauds, faisant mille tours de gibecière, et, pour comble d'adresse, mangeant des verres à boire sans être incommodé; — elle, dansant sur la corde, soulevant des rocs avec ses dents et avalant des sabres; — lui, ayant apporté en ménage, pour sa quote-part, un verbiage inépuisable et un estomac à toute épreuve; — elle, ayant apporté pour dot, sa ménagerie, une mâchoire infatigable et un gosier d'une étonnante complaisance; — tous deux enfin, se querellant, s'injuriant, se détestant de tout leur cœur, et battant leurs bêtes, et battant leurs enfants, et se battant l'un l'autre.

Triste existence, mais juste châtiment!

Tels sont, mes jeunes lecteurs, les deux principaux chefs de cette misérable troupe, de ce dangereux guêpier où Jean-Paul Choppart et son crédule ami

Petit-Jacques ne craignirent pas de se fourrer. J'ai cru indispensable de vous communiquer aujourd'hui ces renseignements préliminaires, afin de vous rendre plus intelligibles et plus intéressantes les incroyables



aventures qu'entraîna pour nos deux héros leur coupable imprudence.

XVII

Premier voyage de la troupe de saltimbanques — Tableau d'intérieur. — Accidents.



E vous ai dit l'histoire du Marquis de la Galoche et celle de sa femme, la reine des îles Salmigondis, ces deux burlesques souverains de la ménagerie à laquelle Jean-Paul et son trop facile compagnon avaient commis la faute de s'attacher, au lieu de retourner, le cœur contrit, dans la maison paternelle. Je vous initierai plus tard, et s'il y a lieu, à la vie de quelque autre des personnages, hommes ou bêtes, habitant cette longue et puante cabane à quatre roues où nous avons

laissé nos deux héros en compagnie de loups, de renards, de chats, de singes, de poules, de serpents empaillés, etc.; et roulant pêle-mêle vers un village voisin, pour y donner des représentations.

Mais, cette fois, le plus pressé sans doute, c'est de vous parler de Jean-Paul, qu'il nous a bien fallu, pour la parfaite intelligence de la suite de ses aventures, négliger quelque peu dans les derniers chapitres, et dont la destinée vous inquiète sans doute. Je vous en remercie pour lui, et je vais satisfaire votre impatience.

Lorsqu'après leur mystérieuse évasion de chez le père François, leur hôte, nos deux aventuriers se virent dans la grande caisse que vous savez, au milieu du hideux personnel que je vous ai décrit, et quand, faute d'habitude, ils furent d'abord comme asphyxiés par l'odeur méphitique qui résultait de cet entassement d'hommes, d'animaux et de grossiers comestibles, ils regrettèrent au fond de l'âme de s'être laissé prendre aux belles promesses du Marquis de la Galoche.

Toutefois, ce premier dégoût surmonté, ils trouvèrent un certain plaisir de niais à cette manière de continuer leur grand voyage autour du monde, ainsi que Jean-Paul appelait leur coupable escapade.

Et d'abord, ce fut pour ce dernier, si paresseux, une sensation fort agréable, que d'être couché là,

tout de son long, à sa guise, sur une litière de paille, sans avoir rien à faire, oh! mais rien, rien, et d'être comme bercé par de nombreux cahots, et de se sentir rouler sans savoir où... Jean-Paul fermait les yeux, se laissait aller comme un mort à chaque secousse de la voiture, et se complaisait étrangement à ce bien-être de fainéantise, à ce mélange de repos absolu et de mouvements sans cesse.

Et puis, de temps en temps, pour varier ses plaisirs, il rouvrait à demi les yeux, se soulevait à moitié, et, la tête appuyée sur sa main, regardait machinalement par l'espèce de petite lucarne qui se trouvait précisément à son niveau. Et alors, grâce à la marche de la charrette, et sans qu'il eût même la peine de promener son œil sur la campagne, la campagne se déroulait peu à peu, et les champs passaient, et les maisons passaient, et les arbres passaient, et les plus rapprochés surtout, ceux qui bordaient la route, passaient vite et semblaient courir : c'était comme une lanterne magique.

Ce fut dans un de ces moments qu'au milieu de cette fantasmagorie d'objets qui traversaient, rapides, cette petite lucarne, il lui sembla distinguer l'immense squelette que vous savez, cet inconnu, cet être mystérieux, ce géant, que le hasard, ou toute autre cause que j'ignore, lui faisait rencontrer tou-

jours. Il crut d'abord que c'était un des grands peupliers du chemin; mais une seconde apparition du fantôme ne lui laissa plus aucun doute.

C'était lui ! c'était le géant !

Jean-Paul eut peur : il baissa vivement la tête et n'osa plus regarder en dehors.

D'autres préoccupations vinrent alors le distraire. L'intérieur de la voiture présentait un spectacle qu'il est impossible de peindre.

Le Marquis de la Galoche, à demi couché sur un matelas, les jambes croisées, l'air grave comme un pacha qui préside son conseil, fumait une longue pipe dont l'élastique tuyau faisait dix fois le tour de son corps avant d'arriver à sa bouche. Sa pipe était placée dans son gousset. Il appelait cela un poêle portatif. De temps en temps il avalait de longues gorgées d'eau-de-vie.

Sa femme, la reine des îles Salmigondis, assise en face de lui, buvait de l'eau-de-vie aussi.

Quant aux sept enfants, ils étaient accumulés pêle-mêle et tellement enchevêtrés les uns avec les autres, qu'on n'aurait pu distinguer au premier coup d'œil, si telle jambe appartenait bien à tel corps, si tel corps se terminait bien par telle tête, si telle tête faisait bien partie de tel individu, et même si tel bras aboutissait bien à telle main.

Or, qu'arrivait-il ? c'est que c'étaient entre eux de continuelles réclamations et des batteries continuelles.

— « Oh ! aye ! la jambe !... »

— « Oh ! aye ! le bras !... »

— « Laisse-moi donc retirer ma jambe !... »

— « Hé ! non, c'est la mienne !... »

— « Laisse-moi donc retirer mon bras !... »

— « Tiens ! je croyais que c'était le bras de Coco !... »

— « Fifi, veux-tu rester tranquille ? tu es toujours à remuer et à m'enfoncer ton coude dans les côtes !... »

— « Oh ! là, là !... oh ! là, là !... Fifi qui vient de me mettre son doigt dans l'œil ! »

Et alors les tapes commençaient ; puis venaient les coups de poing, puis les coups de pied, puis les tire-cheveux, puis les bousculements.

Le Marquis de la Galoche était toujours obligé de se servir du fouet pour rétablir la tranquillité. Mais c'était à recommencer toutes les cinq minutes ; et il arriva plus d'une fois que, sans faire partie des combattants, Jean-Paul et Petit-Jacques attrapèrent quelques pinçantes éclaboussures.

Car le Marquis de la Galoche n'était pas très-impartial dans ses justices distributives ; il frappait tou-

jours au hasard, s'en remettant à lui du soin de diriger équitablement sa lanière.

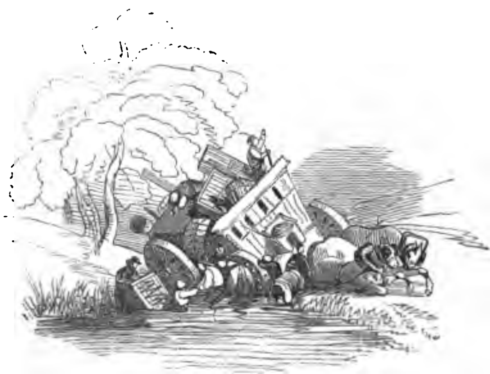
Enfin, le grand Panouille, qui cumulait les fonctions de cocher, de palefrenier et de paillasse de la troupe, était assis sur le devant et conduisait. Soit insouciance, soit confiance en ses chevaux, soit ivresse même, car il était le seul qu'en raison de son âge le Marquis de la Galoche admît de temps en temps à la participation de sa bouteille d'eau-de-vie, toujours est-il qu'il s'en remettait trop complétement aussi à la bonne fortune du soin d'éviter les ornières.

La Sagesse dit : Aide-toi, le ciel t'aidera ! Or, Panouille ne s'aidant pas, le ciel ne l'aidait pas, et il arriva qu'après avoir accroché, je ne sais combien de fois, les charrettes qui passaient, et manqué de verser dans je ne sais combien de fossés, la voiture grimpa mal à propos sur un de ces gros tas de pierres qui bordent les grandes routes, ce qui la fit s'arrêter, pencher, hésiter et tomber sur le flanc.

Heureusement que la boue, qui était épaisse en cet endroit, amortit la culbute. On en fut quitte pour quelques contusions. Mais je vous laisse à penser, du reste, quel étrange remue-ménage cet accident dut produire dans la ménagerie ! Ce furent des cris, des hurlements, des aboiements, des vociférations

d'hommes et d'animaux, à faire dresser les cheveux sur la tête.

Celui de tous qui cria le plus fort, ce fut Jean-Paul,



qui, tombé sur le singe, se sentait vigoureusement pincer par cet animal, peu patient de sa nature, qui d'ailleurs lui gardait, comme il vous en souvient, une vieille rancune.

Il est juste de signaler aussi un vieux loup-cervier, qui, se voyant couché sur le dos dans sa cage, goûtait mal cette position, peu naturelle, j'en conviens

Enfin, après un grand quart d'heure de cette

bruyante confusion, il se trouva beaucoup de passants sur la route, parmi lesquels un homme d'une taille gigantesque et d'une force prodigieuse, qui à lui seul contribua plus que tous les autres à remettre la voiture sur ses quatre roues.

Quel était cet homme ?

On n'en sait rien, car aussitôt que la besogne fut faite il disparut.

La troupe présenta alors un étrange coup d'œil : habits, mains et visage, tout était couvert de boue.

On se lava au ruisseau voisin, ensuite de quoi, chacun reprit sa place et l'on se remit en route.



XVIII

Atroces comestibles par lesquels Jean-Paul et Petit-Jacques sont forcés d'assouvir leur faim. — Arrivée de la troupe au village voisin. — Improvisation de leur salle de spectacle. — Étranges métamorphoses de Jean-Paul et de Petit-Jacques. — Jean-Paul se voit réduit à jouer de la clarinette.



CEPENDANT il commençait à se faire tard, et nos deux apprentis saltimbanques n'avaient encore rien mangé. Plusieurs petites distributions de comestibles avaient été faites aux animaux d'abord (car, dans une ménagerie, les animaux passent toujours avant les hommes), et ensuite aux enfants du Marquis, sans que Jean-Paul et son camarade, à qui tant de belles promesses culinaires avaient été faites avant leur départ, s'en fussent vu

tendre encore la plus légère parcelle. Ils tombaient d'inanition et regrettaient sincèrement la grosse soupe aux choux et le succulent porc frais du moulin qu'ils venaient de quitter, lorsqu'enfin Sa Majesté la reine des îles Salmigondis daigna prendre la parole dans la langue particulière aux personnes de sa qualité, et d'une voix dont l'enrouement témoignait la longue influence de l'eau-de-vie, elle adressa ces mots à son peuple affamé :

— « Enfants, il n'y a pas gras aujourd'hui ; il ne faut pas vous attendre à faire bombance avant la représentation de ce soir ; encore même, si ça ne donne pas, bernicle ! Or donc, pour le quart d'heure, il n'y a plus qu'une livre de pain : il n'y en aurait pas pour tout le monde, et voilà pourquoi, pour ne pas faire de jaloux, je la garde tout entière pour moi ; mais pour ce qui est du saucisson, c'est différent : en voilà plus de huit livres. Bourrez-vous-en ! en veux-tu ? en voilà ! »

Jean-Paul et Petit-Jacques ne se le firent pas répéter. Ils en mangèrent tant et tant, que, par l'effet inévitable du sel, du poivre et du piment que contenait cette détestable nourriture, prise immodérément, et que d'ailleurs le Marquis de la Galoche les força plaisamment d'arroser d'eau-de-vie, leur gosier fut comme râpé, leur palais devint brûlant et sec, et

leurs yeux flamboyèrent. Ils en eurent un fort accès de fièvre.

Mais tout cela n'était rien encore.

On arriva enfin dans le village vers lequel on s'était dirigé. L'écurie du Cheval-Blanc fut le lieu qu'on choisit pour salle de spectacle. On y déposa carrément quelques vieilles tapisseries ; on plaça sur deux rangs, au fond, les cages d'animaux ; on dressa sur les premières places l'appareil de la corde à danser, la table aux tours de gibecière et le tapis aux cabrioles ; et enfin, à l'extérieur, au-dessus de l'entrée de ce théâtre, qu'on ferma d'un rideau mobile de couleur rouge, on éleva des tréteaux pour ce qui s'appelle la *bagatelle de la porte*.

Cela fait, il fallut songer à donner de la publicité à l'arrivée de la troupe. Le marquis de la Galoche fit habiller Jean-Paul en Jocrisse, et Petit-Jacques en Cassandre *.

Ce travestissement les réjouit beaucoup.

Par malheur, le costume avait été fait pour de grandes personnes ; si bien, qu'ils avaient l'air d'être vêtus de sacs.

La queue rouge de Jocrisse tombait jusque sur les talons de Jean-Paul, et la culotte de Cassandre des-

* Personnage de parade qui figure un vieillard ridicule.

cendait à Petit-Jacques jusque sur ses souliers, comme eût pu faire un pantalon.

Ils étaient vraiment très-plaisants à voir !



Quand cette toilette fut terminée, qu'on eut saupoudré leurs perruques de farine et barbouillé leur figure de fards de différentes couleurs, le Marquis de la Galoche s'avisa de la plus étrange fantaisie qui puisse passer par la tête d'un homme; mais ses nombreuses libations d'eau-de-vie l'avaient mis, comme toujours, dans un état d'ivresse à vouloir les choses

les plus déraisonnables et à n'entendre à aucune remontrance.

Il dit donc à ses deux apprentis, dans son langage de saltimbanque :

« — Or donc, mes jeunes farceurs, nous allons annoncer à tout l'univers la brillante représentation de ce soir. Il ne s'agit pas d'avoir ses mains dans ses poches; au contraire! En avant la musique! en avant la grosse caisse et tout le tremblement! Toi, Panouille, tu vas prendre ton violon. Toi, Jacquot (c'est ainsi qu'il nommait Petit-Jacques), tu vas te mettre cette grosse caisse sur le dos et ce pompon au coude droit. Bien! Et maintenant ce chapeau chinois sur la tête. Bien! Et maintenant... »

— « Comment! ce n'est pas tout? » s'écria Petit-Jacques.

— « Voyez-vous le gaillard! reprit le Marquis de la Galoche. Maintenant qu'il s'est bien repu de saucisson, ce fainéant-là voudrait se croiser les bras! Une minute, mon garçon, une minute! Il faut que chacun se rende utile à la société, suivant sa capacité individuelle. Je ne connais que ça! Or donc, continuons. Et maintenant, tu vas te mettre ce chalumeau sur l'estomac, ces grelots aux pieds, ces cymbales entre les genoux, ce triangle au coude gauche et cette guitare à la main. Bien! Et main-

tenant, remue la tête, les coudes, les genoux, les doigts, les pieds, et souffle, souffle! Bien, bien! Démène-toi comme un possédé! Bien, bien! Te voilà maintenant un des premiers virtuoses de la terre, et même de l'Europe. »

Je vous laisse à penser l'étrange charivari que cela devait faire. Petit-Jacques fut lui-même effrayé de s'entendre.

Le Marquis de la Galoche se tourna ensuite vers Jean-Paul, qu'il appelait Jeannot, au grand déplaisir de celui-ci.

— « A ton tour, mon garçon, lui dit-il, et ne sois pas jaloux de ton camarade : tout cela te reviendra une autre fois, car j'aime qu'on soit propre à tout et qu'on se rende utile à la société dans toutes les carrières. Je ne connais que ça! En attendant, tu vas prendre cette clarinette. »

— « Et que voulez-vous que j'en fasse? »

— « Ce que je veux que tu en fasses! Eh! mais, ce n'est pas une perche à araignée, j'imagine! Tu vas en faire ce que l'on fait d'une clarinette. »

— « Mais je ne sais pas en jouer, moi! »

— « Si fait, mon garçon, tu dois savoir en jouer. La clarinette est un instrument mélodieux et facile, dont tout le monde sait jouer naturellement. J'ai vu

des enfants qui venaient de naître, et qui vous manœuvraient cela comme père et mère. »

— « Mais, je vous dis... »

— « Silence, et pas de réflexion! je ne les aime pas. Tu vas jouer de la clarinette ! »

— « Mais... »

— « Il n'y a pas de mais qui tienne! Je te dis que tu vas jouer de la clarinette! »

— « Mais encore... »

— « Ah ! tu t'obstines!... Eh bien ! attends, attends ! je vais te donner une leçon, moi!... »

Et ce disant, le Marquis de la Galoche distribua à Jean-Paul quelques bonnes taloches en guise de leçon.

— « Tiens, tiens, tiens!... Voilà comme je forme les virtuoses, moi!... Et maintenant diras-tu encore que tu ne sais pas jouer de la clarinette? »

Hélas! force fut bien de consentir. Jean-Paul souffla de toutes ses forces dans l'instrument et en tira ce qu'on appelle des *canards*, c'est-à-dire des sons criards et faux, qui eussent fait grincer des dents le loup-cervier lui-même.

C'est tout ce que demandait le Marquis de la Galoche, qui s'écria en riant :

— « Bien, bien! voilà un gaillard qui fera du bruit dans le monde!... Et maintenant, en avant, marche! »

Le Marquis prit sa trompette ; et la troupe des virtuoses s'étant huchée sur la voiture, se mit à parcourir le village en exécutant les belles symphonies que vous pouvez penser. Tous les chiens du pays ne tardèrent pas d'y prendre part.

Ce fut vraiment un tapage horrible, dont les habitants conservent encore le souvenir.

Nous verrons, sans doute, dans le chapitre suivant, ce qui leur advint de cette burlesque promenade.

XIX

Grand programme du spectacle.



Nous avons vu la troupe de saltimbanques dont Jean-Paul et Petit-Jacques avaient commis la grave faute d'augmenter le personnel, parcourant bruyamment le village pour annoncer aux habitants la grande représentation que le Marquis

de la Galoche se proposait d'y donner le soir même.

De distance en distance, la voiture faisait halte; et là, après un redoublement de tapage, le Marquis prenait la parole en ces termes :

— « Avec la permission des autorités constituées de cette ville, et à la demande générale des amateurs, l'incomparable troupe du Marquis de la Galoche donnera ce soir une première séance de voltige, de prestidigitation * et d'animaux féroces, au grand théâtre du *Cheval-Blanc*.



* Escamotage.

» Je craindrais de fatiguer l'attention de l'honorable société en vous donnant le détail minutieux du spectacle ; il me faudrait d'aujourd'hui jusqu'à demain, seulement pour vous dérouler la liste de toutes les choses curieuses que vous pourrez y voir. Je n'entreprendrai donc point une pareille tâche. Et, par exemple :

» Vous y verrez le Marquis de la Galoche lui-même escamoter n'importe quoi, l'or, l'argent, les bijoux, les mouchoirs de poche de toutes les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance.

» Vous le verrez escamoter une personne de grandeur naturelle et la faire trouver n'importe où, à la demande du public.

» Vous y verrez, messieurs et mesdames, le petit Colibri, jeune enfant de trois ans, danser sur la corde sans balancier, comme père et mère, et y faire le grand écart avec autant de facilité que vous en pourriez mettre à boire un verre de vin.

» Vous y verrez la jeune Mia-Miahou lever, à la force du poignet, une barre de fer du poids de deux cent cinquante livres, et se plier à la renverse, comme celui qui l'a inventé, de manière à pouvoir se nouer comme si c'était une corde.

» Vous y verrez Sa Majesté la reine des îles Sal-

migondis se nourrir de cailloux et avaler des sabres, sans en être nullement incommodée. C'est, à ce qu'il paraît, la seule nourriture des naturels de son pays.

» Vous y verrez l'intéressant César, jeune chien rempli d'intelligence, qui calcule comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie.

» Vous y verrez le grand homme des bois, qui a été rapporté de Tombouctou par le savant capitaine Deville, et qui désignera à première vue la personne la plus spirituelle de la société.

» Vous y verrez, messieurs et mesdames, le grand hippopotame, animal fort curieux, qui ressemble comme deux gouttes d'eau aux loups-cerviers d'Europe : ce qui le rend très-curieux à voir.

» Vous y verrez le petit canari savant qui tire le canon comme si c'était son état. Cet intéressant volatile a fait ses études à l'école d'artillerie royale de Metz, en Lorraine.

» Vous y verrez Coco, jeune lièvre qui bat de la caisse comme le premier fantassin venu, et qui a remporté le grand prix de son art, à la dernière revue du Champ-de-Mars, à Paris.

» Vous y verrez le grand boa constrictor, le même qui se battit au siége d'Alger, pour la défense de son légitime souverain, contre un tambour-major

de l'armée française, et fut fait prisonnier par ce héros, qui lui plongea sa canne dans la gueule jusqu'au fond des entrailles. La preuve, messieurs et dames, que je ne vous en impose point, c'est que j'aurai l'honneur de mettre la canne sous vos yeux, avec un certificat signé de plus de deux cents maires des principales communes de France, et attestant comme quoi c'est bien un véritable boa et une véritable canne. Il n'y manque que le tambour-major, qui est en congé pour le quart d'heure; mais si notre séjour se prolonge dans cette ville et que vous y teniez, je pourrai vous en procurer la vue.

» Et ce n'est pas tout, messieurs et mesdames.

» Vous y verrez deux jeunes sauvages dont je viens de faire l'acquisition et que j'ai fait venir tout exprès, pour captiver vos suffrages, du fond du Mississipi, en même temps que le singe que vous pouvez voir ici. — Allons, allons, sautez, Muscade! Faites le beau et saluez l'honorable société! »

En disant cela, le Marquis de la Galoche frappa de sa baguette un petit singe qui gambadait sur le dos du cheval, et qui alors se mit à faire quelques-unes de ses grimaces, ce qui réjouit fort toute l'assistance.

Le Marquis continua ainsi :

— « En outre de tout cela, messieurs et dames,

vous y verrez un animal extrêmement rare, et même peu commun. Il n'y en a que trois de son espèce : — celui-ci, qui vient d'être acheté par Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies ; — un second, qui est visible à la ménagerie de Sa Majesté Tschinn-Tschinn-Tschinn, grand empereur de tous les Mogols, dont il fait les délices et l'ornement ; — et un troisième, messieurs et dames, qui se voit dans M. Buffon, ce prince des naturalistes : je me plais à lui rendre cet hommage.

» Vous y verrez, messieurs et mesdames, une foule d'autres animaux féroces, tous plus agréables les uns que les autres.

» Enfin, dans le but de varier vos plaisirs et de joindre l'utile à l'agréable, nous vous donnerons, pour la bonne bouche, la représentation d'un combat à outrance entre deux ours de la mer Glaciale et quatre superbes bouledogues, tel qu'il se pratique, les jours de grande fête, à la cour de Sa Majesté le roi d'Espagne, dont Sa Majesté la reine est très-sensible à ce genre de récréation.

» Or, messieurs et mesdames, la troupe que j'ai l'honneur de vous offrir est la seule et unique de son espèce qui voyage en Europe. Après avoir fait les délices de toutes les capitales des quatre parties du monde, elle se rendait à Paris, où elle est vivement

attendue pour y donner des représentations devant Sa Majesté le roi et la reine des Français, lorsqu'en passant par votre estimable ville, le site nous en a plu. Nous avons bien voulu nous y arrêter pour nous y reposer quelques instants des fatigues de notre long voyage. Profitez donc de l'occasion, messieurs et mesdames ; voici l'instant ! voilà le moment !

» Mais, me direz-vous, toi qui nous parles ici, combien prends-tu pour nous montrer tes curiosités?

» Combien, messieurs et mesdames? Je n'ose vous le dire !

» Partout, messieurs et mesdames, partout, à Londres, à Berlin, à Madrid, à Vienne, à Moscou, à Pékin, à Bordeaux, en un mot, dans toutes les grandes villes du monde, j'ai toujours pris trois francs, cinq francs, dix francs et même vingt francs par personne. Toutefois, messieurs et mesdames, pour mettre ma ménagerie à la portée de toutes les intelligences et reconnaître l'accueil flatteur qui nous a été fait dans votre ville, ce ne sera ni vingt francs, ni dix francs, ni cinq francs, ni même trois francs ; ce sera..., combien?... la simple bagatelle de deux sous !

» Oui, messieurs et mesdames, de deux sous par personne!... Encore même, ceux qui ne voudront pas changer leurs pièces pourront payer leur place

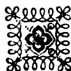
en nature, en produits du pays, en pain, en vin, en jardinage, en pommes de terre, en fromage blanc, en n'importe quelle denrée. Il faudrait ne pas avoir deux sous dans sa poche, ni le moindre petit morceau de fromage, pour s'en refuser la fantaisie.

» Entrez donc, messieurs et mesdames! entrez! voici l'instant! voilà le moment!...

» En avant, la musique! »

Ainsi parlait le Marquis de la Galoche, — et à ces mots, le charivari recommençait de plus belle.

Je vous ai rapporté, mes jeunes amis, les paroles textuelles du Marquis de la Galoche, afin de vous bien montrer tout ce qu'il y a de faux, de hâbleur, de menteur, d'ignoble même dans les discours des gens de cette espèce; et afin de vous ôter pour l'avenir l'envie de vous arrêter, comme des badauds, à écouter les jongleurs qui peuplent malheureusement nos rues et nos places publiques.



XX

Jean-Paul en Jocrisse. — Jean-Paul débute sur les tréteaux. — Réapparition du géant. — Chute de Jean-Paul dans la recette de la troupe.



QUAND la troupe eut ainsi parcouru le village et que le Marquis de la Galoche eut débité à chaque coin de rue son ampoulé verbiage, on rentra, bruyamment toujours, à l'écurie du Cheval-Blanc, et l'on s'y disposa à la représentation promise.

L'affluence des badauds fut vive, en raison des grandes facilités qui leur avaient été données quant au genre de paiement. Peu d'entre eux, en effet, payèrent en argent. Deux tonneaux avaient été placés à la porte, dans l'un desquels furent déposées les

carottes, les pommes de terre, les laitues, que sais-je? et dans l'autre, les œufs et fromages frais qu'apportèrent les paysans pour prix de leur entrée.

Pour décider les amateurs qui s'étaient amassés à la porte, incertains de ce qu'ils devaient faire, le Marquis de la Galoche fit monter sa musique sur les tréteaux extérieurs et leur fit donner une sérénade à grands tours de bras.

C'est ainsi qu'à force de tapage, on appelle en une ruche les abeilles vagabondes.

Le Marquis de la Galoche fit plus, et l'idée qui lui vint, fut pour Jean-Paul la cause d'un nouvel accident.

Le Marquis imagina de faire jouer une parade, pour mieux séduire la foule. Malheureusement, Panouille, le Jocrisse ordinaire, était en train de s'habiller en singe pour figurer l'*homme des bois* qui avait été annoncé. Le Marquis, que son état d'ivresse continuelle empêchait de jamais douter de rien, pensa donc à charger Jean-Paul de remplacer Panouille.

— « Comment voulez-vous que je le remplace? lui objecta Jean-Paul; je ne sais pas un mot de ce qu'il faut dire. »

— « Qu'est-ce que ça fait? répliqua son impitoyable maître. Il n'est pas nécessaire que tu saches rien dire. Pourvu que tu répondes oui ou non, que tu

fasses des grimaces et que tu saches te laisser battre, ça marchera toujours très-bien. »

— « Comment, comment, me laisser battre ! »

— « Eh ! sans doute ! il n'y a absolument que cela à faire dans le rôle de Jocrisse. Il me semble que ce n'est pas difficile. »

— « Mais du tout, je ne veux pas, moi ! »

— « Ah ! tu ne veux pas !... Attends, attends !... »

Et là-dessus, Jean-Paul reçut encore deux ou trois taloches. Il en pleura de rage; mais, en définitive, ce diable de Marquis avait des arguments si pressants, qu'il n'y avait pas moyen de lui résister.

Jean-Paul monta donc sur les tréteaux, tout en comparant intérieurement, hélas ! la brutalité des maîtres qu'il s'était donnés lui-même à l'extrême douceur de ceux qu'il avait reçus de la nature et que l'ingrat avait osé abandonner.

La parade commença entre la reine des îles Salmigondis, qui remplissait le rôle de Colombine *, et Jean-Paul, qui remplissait celui de Jocrisse. Le sujet de cette bouffonnerie était ceci :

« Colombine était censée avoir chargé Jocrisse de porter à l'adresse de M. Cassandre une bouteille de vin, et Jocrisse était censé avoir bu la commission. »

* Personnage de niaise rusée dans les parades.

L'intrigue n'était pas forte, comme vous voyez; elle avait besoin d'être ornée de beaucoup de lazzi. Jean-Paul n'en savait pas le premier mot. Aussi, quand Colombine lui dit :

— « Or çà, viens ici, maraud, que je te parle. Qu'es-tu devenu depuis ce matin? et qu'as-tu fait de la bouteille de vin que je t'avais remise pour M. Cassandre? »

Jean-Paul répondit tout simplement :

— « Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire! »

— « Ah! tu ne sais pas! reprit Colombine. Allons, réponds, maraud, qu'as-tu fait de la bouteille de vin? »

Ici Jean-Paul regarda Colombine, et, ne sachant pas davantage que répondre, se borna à lui faire une grimace, selon la recommandation du Marquis de la Galoche.

— « Ah! tu me fais des grimaces, au lieu de me répondre! s'écria Colombine. Tiens, tiens, maraud! voilà qui t'apprendra à me faire des grimaces! »

Et ce disant, elle lança à Jean-Paul un vigoureux soufflet, que celui-ci, ignorant l'art d'éviter les gestes de ce genre et de frapper à propos dans sa main pour en imiter le bruit, reçut consciencieusement sur la joue.

Il pleura alors, ce qui fit beaucoup rire les spec-

tateurs, qui trouvèrent qu'il feignait très-naturellement de pleurer.

Pour comble de malheur, Jean-Paul entendit, en



ce moment même, une grosse voix qui criait : « Bis! bis ! »

Il regarda...

C'était son fantôme, son géant, cet être mystérieux dont je vous ai parlé maintes fois, et qui, les

bras croisés, le chapeau rabattu sur les sourcils et d'un air gravement moqueur, fixait sur lui les yeux, du milieu de la foule, qu'il dominait de la moitié de sa hauteur.

Cette subite et si étrange apparition fit presque s'évanouir Jean-Paul, dont les jambes fléchirent, et qui, bousculé de plus fort par l'entêtée Colombine, qui s'obstinait à lui demander des nouvelles de son vin, perdit enfin tout équilibre et dégringola du haut de la planche de deux pieds de large qui leur servait de théâtre.

Où tomba-t-il ?

Hélas! dois-je vous le dire?

Jean-Paul tomba dans le grand tonneau rempli d'œufs et de fromages frais, qui se trouvait précisément à la porte, sous ces maudits tréteaux.

Or, mes amis, j'avais le projet, en commençant ce long chapitre, de vous conduire bien plus avant encore dans les tristes aventures de Jean-Paul; mais l'émotion pénible que me fait éprouver à moi-même la pensée de ce déplorable accident, me force de les suspendre ici et d'en renvoyer la suite au chapitre prochain.

XXI

Jean-Paul est retiré du tonneau. — Son piteux état.



Il y a dans la vie ordinaire des circonstances fort déplaisantes, quoique peu dangereuses au fond. S'asseoir, par exemple, sur une chaise absente et s'étendre tout de son long, à la risée des assistants ; — se coucher sur l'herbe des champs, dormir et s'éveiller tout couvert de fourmis ; — avoir soif, se tromper de vase et boire avidement une bonne gorgée de vinaigre ; — entrer chez un marchand, faire des emplettes considérables, et quand le moment est venu de solder le mémoire, n'avoir pas un sou dans sa poche ; — s'égarer nuitamment au milieu d'un pays parfaitement inconnu ; — laisser prendre une de ses basques dans la fermeture d'une

porte en la tirant sur soi, et déchirer son habit jusqu'au milieu du dos, dès le premier mouvement qu'on fait pour s'éloigner; — avoir donné les plus grands soins à sa toilette, sortir, faire à peine deux pas dans la rue et se voir éclaboussé des pieds jusqu'à la tête; — avoir une visite très-importante à rendre, et être fermé chez soi à double tour de clef; etc., etc., voilà, certes, de bien maussades mésaventures!

J'en pourrais citer beaucoup d'autres encore qui ne le sont pas moins; mais, à coup sûr, il n'en est pas de comparable à celle où nous avons laissé notre héros à la fin du chapitre précédent; alors que, forcé par le Marquis de la Galoche de jouer ce que les gens de cette espèce appellent la bagatelle de la porte, autrement dit, une mauvaise parade lardée de détestables calembours, notre comédien improvisé avait dégringolé du haut de ses tréteaux dans le grand tonneau placé à l'intérieur, lequel contenait la recette en nature, c'est-à-dire les œufs et les fromages blancs qu'avaient fournis, au lieu du prix d'entrée, la grande majorité des spectateurs.

Concevez-vous, en effet, plus déplorable situation? Se sentir enfoncer dans cet océan de fromage et d'œufs, ne pouvoir respirer, n'avoir pas ses mains libres, ne rien voir, ne rien entendre, et, qui pis est, ne pouvoir crier, ne pouvoir même appeler

à son secours par gestes, à défaut de la voix : ce doit être quelque chose d'horrible!



Vous me croirez sans peine, si je vous dis qu'une pareille existence serait intolérable, pour peu qu'elle se prolongeât.

Heureusement, le Marquis avait été témoin de

l'accident. Ce facétieux personnage commença par en rire de grand cœur, tandis que Jean-Paul étouffait ; après quoi seulement, il songea à le retirer de ce gluant précipice.

Il était temps !... quelques minutes encore, et Jean-Paul se noyait dans le fromage.

Le Marquis le saisit donc, l'enleva brusquement, le fit sauter comme une muscade, le reprit à la volée et le remit sur ses jambes, tout étourdi de sa chute, et dans quel état !

— « Ah ! ah ! fit-il dans son trivial langage ; ah ! ah ! mon garçon, il paraît que tu avais faim !... Voyez-vous le gaillard !... Mais, que diable ! on s'y prend plus délicatement !... Ce n'est point ainsi qu'un enfant bien élevé doit se mettre à table... »

Jean-Paul eût pleuré de rage, si le gluant des jaunes d'œufs qui lui vernissaient la figure lui eût permis d'ouvrir les yeux, et surtout s'il eût été moins occupé en ce moment du soin de se débarbouiller.

Quand je dis débarbouiller, c'est uniquement pour lui tenir compte de l'intention. Le fait est que, faute de linge et d'eau, plus il se frottait du plat de ses deux mains, plus il délayait ce maudit amalgame, et plus il le rendait tenace.

Vraiment, il avait l'air d'une immense tartine !

Et alors, il passa par la tête du Marquis de la Galoche une de ces idées diaboliques, comme le vin et l'eau-de-vie lui en inspiraient souvent, pour le malheur de ceux qui l'entouraient.

— « Parbleu! s'écria-t-il, j'ai promis à tous ces imbéciles de là-bas une foule de bêtes curieuses que j'étais fort embarrassé de leur montrer; mais enfin, voilà mon affaire! Ne te dérange pas mon garçon..., ne fais pas attention..., tu es très-bien comme ça. Tu n'avais pas de goût pour la clarinette; eh bien! tu en auras peut-être davantage pour les rôles de *Sauvages* : ce sont des rôles fort agréables, où il n'y a rien qu'à se montrer et à pousser des grognements comme les naturels de l'endroit. Fameux! fameux! Viens, viens, mon garçon! Personne ne t'a vu; je vais perfectionner ton éducation en un tour de main, et j'ose te promettre, pour le moins, ce que, dans notre état, nous appelons un succès d'estime. »



XXII

Transformation de Jean-Paul en Sauvage.



ces mots, le Marquis de la Galoche entraîna Jean-Paul au fond de l'écurie qui leur servait de théâtre. Il attrapa quelques pauvres petites poules qui butinaient par là; il les tua, les dépouilla et appliqua leurs plumes sur toute la personne de Jean-Paul : visage, habits et mains. Elles y restèrent solidement attachées, grâce à la sorte de glu dont ce dernier était couvert. Le Marquis lui fabriqua en outre une espèce de diadème, au moyen des ailerons et des queues; et quand cette étrange toilette fut ainsi complétée, il dit, dans ce baroque langage que je continue de vous

rapporter fidèlement, pour vous en montrer tout le vice et vous en dégoûter; il dit :

— « Or donc, attention! Te voilà maintenant le



plus beau Sauvage qui soit sur la machine ronde. Ce

n'est pas pour te flatter, mon garçon, mais tu es hideux comme cela : c'est une justice que je me plais à te rendre. J'aime toujours à rendre justice au vrai mérite, dans quelque rang de la société que la nature l'ait placé. Mais ce n'est pas tout que d'être épouvantable, quoique ce soit déjà beaucoup : il faut encore y joindre les qualités morales ; il faut encore être stupide comme un Sauvage que tu dois être. Je vais donc t'apprendre à te présenter proprement en compagnie. Tu partiras du pied droit : vivement !... tu t'avanceras d'un air farouche : vivement !... tu t'arrêteras immobile : vivement !... la main gauche sur la hanche, et la droite sur la massue de tes pères. Tiens, mon garçon, voici justement un manche à balai qui sera censé être la massue de tes pères. Allons, voyons, essaie. Attention au commandement ! En avant, marche !... halte ! — Bien !. . — Et maintenant, roule les yeux et remue la tête d'une manière féroce, comme si tu avais envie de dévorer le public ; car il ne faut pas oublier que tu es en ce moment un Sauvage de l'espèce des carnassiers. Et ce n'est pas tout encore : il s'agit maintenant de t'apprendre la langue de ton pays, si toutefois on peut dire que les Sauvages aient un pays. Enfin, n'importe, cela ne me regarde pas. Or donc, la langue de ton pays, c'est : *Ha-hin! Ha-hin!* ou du moins,

quelque chose d'approchant, à ce que j'ai entendu dire. Allons, voyons, imite-moi : — *Ha-hin! Ha-hin!* »

Jean-Paul essaya et fit : — « *Hin-hin!* »

— « Prends donc garde! continua le Marquis, ce n'est pas *Hin-hin!* que je te demande : c'est *Ha-hin!... Ha-hin!...* ce qui est bien plus naturel ; car, enfin, tu es presque un ours maintenant, puisque tu es un Sauvage, et il est généralement reconnu par tous les voyageurs que les ours font : *Ha-hin!... Ha-hin!...* Autrement, mon garçon, personne ne pourrait te comprendre. Or maintenant, il ne s'agit plus, pour perfectionner ton éducation d'anthropophage, que de t'enseigner la manière de prendre ta nourriture ; et ceci, j'ose le croire, est un véritable dédommagement pour toi : c'est la partie la plus agréable de l'état de Sauvage. Tu vois bien ces poulets que je viens de plumer, eh bien! dès que je te les montrerai, il faudra danser sur toi-même d'une manière convulsive, t'agiter comme un possédé, les regarder avec avidité et faire craquer tes dents avec une joie féroce ; et puis, quand je te les jetterai, tu devras les attraper à la volée, les prendre à deux mains, mordre dessus comme un affamé, les dévorer en une bouchée, sans les mâcher ni sans faire grâce aux pattes ; et puis, tendre aussitôt les griffes comme

pour en demander d'autres. Après quoi, tu reprendras ton immobilité et la première position de tambour-major au repos. »

— « Mais comment voulez-vous que je mange ces poulets tout crus? » répondit Jean-Paul, dont le cœur se soulevait à cette seule pensée.

— « Parbleu! te voilà bien à plaindre, quand on te nourrit avec du poulet! »

— « Du poulet, du poulet!... S'il était cuit, je ne dis pas non. »

— « S'il était cuit, il n'y aurait plus de mérite. Ah! vraiment, je crois bien!... du poulet cuit!... Il n'est pas nécessaire d'être anthropophage pour en manger... Le premier venu s'en acquitterait aussi bien que toi!... Mais cru, c'est différent!... c'est là qu'est le beau!... c'est là qu'est le difficile!... »

— « C'est égal, je n'en mangerai pas! » reprit Jean-Paul, qui commençait à se révolter.

— « Ah! tu n'en mangeras pas!... Voyez-vous la mauvaise tête!... Eh bien! si fait tu en mangeras, et beaucoup; ou tu diras pourquoi! »

— « Je vous l'ai déjà dit : je ne veux pas manger de la viande crue! »

— « Tu en mangeras, te dis-je, ou parbleu!... tu vois bien cette baguette!... ne me force pas d'en caresser ton plumage, vilain oiseau que tu es! »

En disant cela, l'impitoyable Marquis secoua vivement autour de Jean-Paul la baguette de noisetier dont il se servait pour montrer ses animaux, et qui fit entendre des sifflements aigus, plus convaincants pour notre pauvre anthropophage que tous les autres raisonnements de son maître.

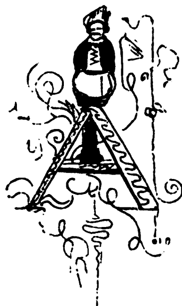
— « Règle générale, continua ce dernier, mets-toi bien dans la tête qu'un anthropophage doit manger de tout. Or donc, quoi qu'on te jette, fût-ce du bois ou des cailloux, tu dois tout dévorer : c'est une des nécessités de l'état, et ce n'est pas ma faute si tu t'es bourré de fromage à être dégoûté même de poulet cru et autres friandises. Mais n'importe, songe à ma baguette. Et maintenant que ton éducation de Sauvage est achevée, tu peux entrer dans cette cage, jusqu'au moment où j'aurai l'honneur de te présenter à l'honorable société dont tu es appelé à faire les délices et l'ornement : c'est convenu. Allons, marche ! »

Jean-Paul entra dans une grande cage de bois, qui fut soigneusement refermée sur lui.



XXIII

Métamorphose de Petit-Jacques en Enfant-Monstre.



PRÈS avoir ainsi dompté Jean-Paul, le Marquis de la Galoche se tourna vers Petit-Jacques et lui dit :

— « Or donc, à ton tour. Il ne faut pas t'imaginer que je vais te laisser les bras croisés, sans rien faire, pendant que ton camarade se rendra utile à la société. Du tout ! L'oisiveté est la mère de tous les vices. Mais voyons, qu'est-ce que je vais faire de toi ?... Un Cyclope, n'est-ce pas ?... Le Cyclope, en effet, est assez agréable à voir..., à cause de l'œil unique qu'il possède au milieu du front... ; mais cela demande de grands préparatifs..., ce sera pour une

autre fois. J'aime encore mieux un Homme-sans-tête!... Ah! oui! c'est cela!... un Homme-sans-tête!... Voyons, avance ici, que je t'ôte la tête!... »

A ces mots, comme vous pensez bien, Petit-Jacques recula d'effroi, bien convaincu que le Marquis de la Galoche allait le décapiter : opération qu'il était peu jaloux d'endurer, même avec la perspective de n'en paraître que plus gracieux ensuite.

— « Allons donc! continua son maître, ne fais donc pas l'enfant..., et avance ici..., ou plutôt..., non!... Réflexion faite, l'Homme-sans-tête est devenu bien banal dans ces derniers temps..., généralement parlant, on a beaucoup trop abusé de l'Homme-sans-tête, et le public est un peu blasé là-dessus. Décidément, je vais te faire débuter dans les Enfants-Monstres. L'Enfant-Monstre aura toujours son petit mérite, et c'est là, comme on dit, le privilége du vrai beau : le beau est toujours beau. Viens donc ici que je t'ôte bras et jambes : cela t'est désormais inutile. »

— « Ah! mon Dieu! pensa Petit-Jacques, je suis perdu! »

Petit-Jacques voulait reculer; mais le Marquis de la Galoche le saisit, lui tira les oreilles pour le punir de sa désobéissance; après quoi, il lui fixa les bras au corps; puis, le faisant mettre à genoux, lui re-

leva les jambes le long du dos, le rembourra d'étoupes pour déguiser ses formes, lia le tout au moyen d'une forte ficelle, comme il eût pu faire d'un ballot de marchandises; et enfin, le revêtit d'une petite jaquette de soie rouge, composée d'une foule de morceaux disparates, et ornée de paillettes de cuivre. Enfin, il le ceignit d'une écharpe en lambeaux, le coiffa d'une sale toque de velours noir, surmontée de plumes de coq à moitié cassées, et le planta ainsi fagoté sur la pointe d'une espèce de piédestal, à cette fin qu'il pût se tenir en équilibre, quoique sans jambes, et qu'il ne tombât pas sur le nez, quoique sans bras. C'est ainsi que cela se pratique pour les bustes que les perruquiers mettent en montre.

Cela fait, il lui dessina une étoile sur le front, le farda, lui plaqua des moustaches et le plaça dans une cage voisine de celle de Jean-Paul.

— « Voilà qui va bien! dit-il enfin. Je n'ai jamais vu d'aussi belles horreurs, et j'ose derechef vous promettre un succès de vogue. Mais, j'entends les autres qui s'impatientent là-bas. Tenez-vous tranquilles, enfants; méditez bien votre rôle, en attendant votre tour de paraître; et songez à ma baguette pour vous donner du cœur à l'ouvrage! Sans adieu! »

Le Marquis de la Galoche les quitta alors et s'en

fut procéder à la représentation, car le public commençait à s'impatienter et criait de tous côtés : — « On commencera !... — On ne commencera pas !... — On commencera !.. — On ne commencera pas !.. » C'est ainsi que les choses se passent dans tous les théâtres, où il y a toujours des sots qui se plaisent à élever la voix, à se mettre en évidence, à dire tout haut des niaiseries, quelquefois même des grossièretés, et cela pour se donner des airs de bel esprit.

Or, vous trouvez sans doute bien cruel ce Marquis de la Galoche ; et je suis de votre avis. Cela tenait chez lui à la brutalité naturelle aux gens de cette sorte ; mais peut-être y avait-il aussi un peu d'affectation dans la rudesse de ses formes. Si ce soupçon est fondé, quels étaient ses secrets motifs ? Je les ignore. Tout ce que j'ai appris à ce sujet, c'est que de temps en temps il passait la main sur ses lèvres sardoniques, comme pour y cacher quelque mystérieux sourire, même alors qu'il semblait le plus irrité contre ses deux apprentis saltimbanques.

La suite jettera peut-être quelque lumière sur ce point.

Quoi qu'il en soit, il faut convenir que c'étaient de bien étranges et bien burlesques personnages, que nos deux héros ainsi faits et emprisonnés dans leur cage.

Quand ils se virent seuls et loin du sceptre de noisetier de leur terrible maître, ils éclatèrent en mutuels reproches ; Petit-Jacques surtout, qui devait tous ses maux aux séductions de Jean-Paul et qui les lui faisait chèrement expier par ses continuelles récriminations.

— « Ah bien ! par exemple ! s'écria Petit-Jacques, selon son habitude en pareil cas ! si c'est là ce que tu appelais être bien soigné, bien nourri, bien vêtu et se bien amuser..., tu pouvais bien me laisser chez mon père, et même chez le père François, le meunier de là-bas, où au moins nous n'étions pas battus toute la journée, où nous avions de la bonne soupe aux choux, avec du lard dessus, et du pain tout autant qu'on en voulait, et du cidre qui était fameux !... et, avec ça, des sous pour nous amuser le dimanche !... au lieu qu'ici, on ne mange rien du tout, ou bien on n'a que du saucisson, sans pain, qui vous râpe le gosier, et de l'eau-de-vie, qui est forte comme tout, et qui vous brûle l'estomac ! »

— « Ah bah ! répondit Jean-Paul, que son amour-propre empêchait de convenir de la justesse de ces observations. Que tu es donc bête !... Est-ce qu'il faut être si douillet !... Tout cela, d'ailleurs, c'est drôle !... »

— « Ah ! tu trouves cela drôle !... Excusez !... »

— « Tu es trop difficile, toi! »

— « Trop difficile !... Elle est encore bien bonne celle-là !... »

— « Au surplus, si tu n'es pas content, va-t'en !... je ne t'empêche pas de t'en aller, moi! »

— « Oui, c'est cela !... m'en aller !... comme si c'était possible!... surtout maintenant que je suis planté là comme un pieu en terre, sans pouvoir remuer ni bras ni jambes!... Oh! si c'était à refaire, je sais bien ce que je ferais!... »

— « Eh bien! quoi? qu'est-ce que tu ferais?... »

— « Eh bien ! je ne t'ouvrirais pas la porte, donc, comme j'ai eu la bêtise de le faire; car, au fait, puisqu'on t'avait mis en prison chez mon père, il faut bien croire que tu avais fait quelque chose de vilain. »

— « Ah ça ! voyons, Petit-Jacques, tu commences à m'ennuyer! »

— « Qu'est-ce que ça me fait, à moi? »

— « Ça fait, ça fait que ça tournera mal pour toi ! »

— « Je ne te crains pas, va ! »

— « C'est ce que nous verrons! »

— « Va donc, va donc, mauvais sujet ! »

— « Mauvais sujet!... dis-le voir encore! »

— « Si, je le dirai ! »

— « Je t'en défie! »

— « Je le dirai, si ça me fait plaisir, donc! »

— « Oui, mais tu ne l'oseras pas : tu es trop capon! »

— « Je suis trop capon! »

— « Oui, tu l'es, et je t'en défie! »

— « Tu m'en défies!... Eh bien! tiens..., mauvais sujet! »

— « Dis-le voir encore! »

— « Mauvais sujet! »

— « Dis-le voir trois fois de suite! »

— « Mauvais sujet! mauvais sujet! mauvais su...! »

Ici Jean-Paul, n'y pouvant plus tenir, brandit la massue de ses pères, ou, si vous aimez mieux, son gros manche à balai; il le leva sur Petit-Jacques à travers les barreaux de leurs cages, comme pour l'en frapper...; mais il ne le fit point. C'est une justice à lui rendre qu'il sentit tout à coup d'instinct ce qu'il y eût eu de lâche à frapper Petit-Jacques, qui non-seulement n'était point armé, mais dont les bras n'étaient pas libres, vous savez par quel empêchement.

C'est qu'en effet, mes amis, s'il est déjà si mal de se porter à des actes de violence envers qui que ce soit, même à égalité de dangers, combien la bruta-

lité qui s'exerce sur un adversaire plus faible, sur un être sans défense, n'est-elle pas plus blâmable encore! C'est alors de la cruauté lâche; c'est alors



ce qu'il y a de plus infâme au monde! et cela, je vous le dis, non pas seulement pour les cas où c'est un homme qui en est la victime, mais pour ceux même où c'est quelque animal, gros ou petit, n'importe. Il n'est pas rare de voir des enfants, et trop souvent de grandes personnes, maltraiter cruellement, par colère, méchanceté, insouciance, folie, curiosité, que sais-je! des animaux qui ne peuvent se

défendre : des chevaux, des chiens, des chats, des oiseaux, des insectes. Eh bien, les bourreaux ne se doutent probablement pas, je me plais à le croire pour l'honneur de l'humanité, qu'ils commettent dans ces moments-là, quoiqu'il ne s'agisse que de simples bêtes, le plus grand *forfait possible*, et non-seulement le plus grand, mais le plus vil, mais le plus hideux.

Jean-Paul avait compris cela, car il n'avait jamais été foncièrement méchant et les brutalités du Marquis de la Galoche lui avaient appris, un peu chèrement déjà, à être moins brutal envers les autres.

C'est ainsi que, sur les âmes qui ne sont point irrévocablement dénaturées, l'adversité a cet excellent effet, qu'elle les dispose et les ramène par l'égoïsme à tous les sentiments doux, et, ce qui vaut mieux encore, à la pratique de tous les devoirs de l'humanité.



XXIV

Triste début de Petit-Jacques dans les rôles d'Enfant-Monstre. — Murmures naissants du public.



EAN-PAUL et Petit-Jacques en étaient là de leur centième altercation, lorsqu'un grand bruit qui se fit à l'avant du théâtre vint absorber toute leur attention.

Tandis qu'ils s'étaient querellés, le spectacle avait été son train. Après les danses de corde, après les tours de gibecière et les escamotages du Marquis, après les cabrioles sur le tapis des bambins de la troupe, après les niaiseries de Paillasse, toutes choses dont je crois inutile de vous donner la description, car il n'est

aucun de vous qui ne puisse consulter ses souvenirs sur ce point ; après tout cela, l'explication des animaux avait commencé.

Or, ces diverses curiosités avaient amusé plus ou moins les badauds ; mais, dans le programme de la représentation, le Marquis de la Galoche leur avait annoncé quelque chose dont l'attente nuisait singulièrement à tout le reste. Cette chose merveilleuse et si impatiemment désirée, c'était, comme vous vous le rappelez, « le combat à outrance entre deux superbes ours de la mer Glaciale et quatre superbes bouledogues, tel qu'il se pratique, les jours de grande fête, à la cour de Sa Majesté le roi d'Espagne, dont Sa Majesté la reine est très-sensible à ce genre de plaisir, etc. »

Or, le public de ce pays-ci paraissait être du sentiment de Sa Majesté la reine d'Espagne et tenir singulièrement à ce que le Marquis exécutât sa pompeuse annonce.

Ce dernier, par malheur, qui n'avait pas craint de jeter cette promesse en l'air, comme tant d'autres également mensongères, sans avoir les moyens de la remplir et dans l'unique but de piquer la curiosité ; ce dernier avait beau détourner l'attention chaque fois qu'on la lui rappelait : c'était en vain, et à tout moment quelques voix opiniâtres s'élevaient de la

foule, qui demandaient : — « Les ours, les ours, les ours ! le combat des ours ! »

Tout faisait donc prévoir l'extrême embarras où se trouverait plus tard l'imprudent saltimbanque.

Le fait est qu'il commença bientôt à en perdre la tête.

Cependant, le public avait défilé successivement devant toutes les cages d'animaux, à propos de quoi le Marquis de la Galoche leur avait donné des explications fort saugrenues ; et l'on était enfin arrivé devant les deux dernières, lesquelles renfermaient nos deux monstres improvisés.

Le Marquis souleva du bout de sa baguette le rideau de toile verte qui les cachait ; il ouvrit la porte de Petit-Jacques, et, le saisissant par son piédestal, l'attira en dehors, sur le large rebord de la planche qui supportait la ménagerie. Et alors, agitant sa baguette et reprenant sa voix prétentieusement accentuée, il débita impudemment les balivernes suivantes :

— « De plus fort en plus fort ! c'est ici, messieurs et dames, comme chez feu Nicolet *, avec lequel j'ai eu l'honneur de faire mes études. Or donc, ceci vous

* Directeur à Paris, au dernier siècle, d'un spectacle de parades et de tours de force.

représente l'Enfant-Monstre, surnommé le *Gobe-Mouches*. Admirez, messieurs et dames, l'étonnante structure dont la nature l'a doué ! Cet animal n'a pas de langue, et il ne se nourrit que de mouches. Vous pouvez en faire l'expérience par vous-mêmes. »

Ici, une foule de curieux s'empressèrent d'attraper des mouches et de les présenter au malheureux Petit-Jacques, qui recula la tête d'horreur.

— « Eh bien ! eh bien ! il n'en veut donc pas, votre monstre ! » crièrent une foule de voix.

— « Ce n'est pas étonnant, reprit le Marquis de



la Galoche avec son imperturbable assurance : l'animal en est parfaitement repu ; je m'étonne même

qu'il en reste quelques-unes dans l'*appartement*, quand je songe au grand carnage qu'il en a fait depuis notre séjour en ces lieux. Au surplus, il a l'habitude de ne vouloir rien prendre que de ma main. Veuillez, messieurs, me confier ces aimables insectes; vous allez voir avec quel plaisir il va les gober, à la satisfaction générale! »

Le Marquis prit les mouches et les approcha de la bouche de Petit-Jacques en lui disant tout bas: — « Mange, morbleu! mange, ou songe à ma baguette! »

Le dégoût l'emporta de nouveau sur la crainte; et Petit-Jacques se mit à dire, à la grande stupéfaction de l'auditoire:

— « Voulez-vous bien me laisser tranquille, avec vos mouches! »

— « Eh bien! eh bien! reprirent les mêmes voix; il parle donc, votre Enfant-Monstre!... il a donc une langue!... »

— « Hélas! oui, messieurs et dames, » reprit, sans se déconcerter, le Marquis de la Galoche: mais il ne parle que dans les grandes circonstances et lorsqu'il ne peut plus faire autrement. Du reste, cet animal, messieurs et dames, tient de l'homme et du végétal. On ne le trouve que dans les rochers de l'Amérique-Septentrionale, où il pousse de la même

manière que les champignons chez nous. Vous pouvez voir, messieurs et dames, la tige de bois sur laquelle il croît; et cela vous explique comme quoi la nature, toujours ingénieuse, lui a refusé des bras et des jambes, dont il n'a pas besoin, et qui même l'embarrasseraient, étant destiné à vivre sur place et à se nourrir de mouches qu'il gobe à la volée. »

Ici, Petit-Jacques, qui venait d'être pris d'une forte crampe, se mit encore à crier tout à coup : — « Oh! là, là, la jambe! oh! là, là, le bras! Vous m'avez lié trop fort! Déliez-moi donc! »

— « Eh bien! eh bien! reprirent les mêmes voix; il a donc des jambes! il a donc des bras! Qu'est-ce que vous nous disiez donc? »

De nombreux sifflets accueillirent cette nouvelle découverte.

Le Marquis de la Galoche ne s'en émut pourtant pas, à cause de sa grande habitude.

— « En voilà assez pour celui-là, dit-il froidement; passons au suivant. »

Alors, il repoussa Petit-Jacques dans sa cage d'une façon si violente, que celui-ci fut renversé avec son piédestal, qu'il tomba sur le nez et demeura étendu tout de son long, sans pouvoir se relever.

XXV

Début de Jean-Paul dans l'emploi de Cannibale. — Jean-Paul se voit dans la cruelle alternative de manger du poulet cru ou des cailloux. — Le public s'insurge et réclame l'accomplissement du programme et toutes les conséquences des promesses du Marquis de la Galoche. — Cruel embarras de ce dernier. — L'intervention de l'autorité constituée devient indispensable. — Transaction à l'amiable par voie administrative.



C'ÉTAIT donc le tour de Jean-Paul. Jean-Paul se souvenait assez bien, et de la leçon de son maître, et surtout de sa baguette; aussi se présenta-t-il en véritable anthropophage et poussa des *Ha-hin!... Ha-hin!...* à faire frémir toute l'assistance. Il n'y eut qu'un cri de terreur.

Toutefois, ce premier sentiment passé, les ba-

dauds trouvèrent merveilleux ce plumage dont le Marquis de la Galoche assura que les sauvages étaient naturellement couverts, comme les poules de nos contrées.

— « Du reste, ajouta-t-il, ce qu'il y a de plus étonnant chez les anthropophages de cette espèce, c'est la prodigieuse voracité dont la nature, toujours



indulgente, s'est plu à les orner. Et, par exemple, celui-ci, que je viens de recevoir tout récemment

d'un de mes amis qui habite les déserts du Groënland, trois lieues plus loin que le bout du monde; celui-ci se nourrit indifféremment de plantes, de racines, de légumes, de viande, de fer, d'acier, de cuivre, et même de cailloux, *ad libitum*. Mais ce qui, après les cailloux, flatte le plus sa gourmandise, c'est la viande crue. Je vais avoir l'honneur de vous en montrer l'expérience. Allons, attrape, sauvage ! »

Et il jeta à Jean-Paul l'un des poulets plumés que vous savez. C'était le moment critique pour Jean-Paul, qui poussa bien quelques nouveaux *Ha-hin!* en preuve de férocité, mais qui se contenta de regarder alternativement, et la baguette de son maître, et le poulet à dévorer, ne pouvant se décider à y mordre.

Un bras immense s'éleva alors au-dessus de la foule, s'étendant vers Jean-Paul; et une grosse voix dit :

— « Peut-être votre sauvage aimera-t-il mieux un caillou : c'est meilleur ! »

— « Oui, oui, c'est cela ! répétèrent les mêmes voix; il faut qu'il dévore un caillou : ce sera plus drôle ! »

Vous conviendrez, mes amis, que la situation finissait par devenir insoutenable.

Ajoutez qu'en recevant le caillou de la main de ce subit interlocuteur, Jean-Paul reconnut...

C'était encore lui !

Lui, son géant ! lui, lui, ce personnage mystérieux, que la fatalité ramenait incessamment sous ses yeux dans les moments les plus critiques de sa vie !

A cet aspect, les cheveux de Jean-Paul se dressèrent subitement et firent dresser les plumes dont il était coiffé. Il frissonna, laissa choir caillou et poulet, et se sauva dans sa cage, dont il tira violemment la porte sur lui, pour se mettre à l'abri de la baguette de son maître.

Le public fut peu satisfait, comme vous pensez bien, de la tournure de ce dénouement. Il y eut des huées, des cris, un redoublement de sifflets ; et les mêmes voix demandèrent plus fort que jamais : — « Les ours ! les ours ! le combat d'ours ! »

Le Marquis de la Galoche tenta bién d'opérer une nouvelle diversion ; mais il était à bout de ressources. C'est en vain qu'il feignit d'abord de ne point se souvenir de sa promesse : on la lui rappela d'une manière si précise, qu'il n'y eut plus moyen de l'éluder, et si bruyante, que monsieur le maire, accompagné du garde-champêtre, coiffé de son cha-

peau à cornes et ceint de son écharpe, fut obligé d'intervenir pour rétablir la tranquillité.

Cet ingénieux magistrat se fit expliquer la question, et rendit, séance tenante, une espèce de jugement qui fait le plus grand honneur à son bon sens:

— « Puisque vous avez promis un combat d'ours blancs contre deux bouledogues, dit-il au Marquis de la Galoche, vous devez livrer un combat de deux bouledogues contre deux ours blancs. »

— « Mais je n'ai pas de chiens; je n'ai que des ours, » répondit celui-ci.

— « Mauvaise raison ! cria la foule. »

— « Nous lui offrons à choisir tous les chiens du village; » ajoutèrent en même temps plusieurs voix.

— « Ah ! par exemple, reprit le magistrat, voilà une proposition qui lève toutes les difficultés. Ainsi donc, je vous condamne à fournir tout au moins les ours, ou à rendre incontinent la recette. »

Tel fut le remarquable jugement prononcé par monsieur le maire.

— « C'est bien facile à dire, pensa en lui-même le Marquis de la Galoche. Livrez vos ours ! livrez vos ours !... D'abord, je n'en ai point; et ensuite, quand bien même j'en aurais, ce ne serait pas pour aller les mettre aux prises avec un tas de chiens qui ne sont guère dressés à se battre sans faire de mal,

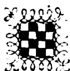
et qui me les étrangleraient!... Mais j'y pense!... oui, c'est cela!... je ferai en sorte qu'il n'y ait point de danger... »

Une nouvelle pensée diabolique venait de lui traverser l'esprit.

— « Eh bien! soit! dit-il tout haut à monsieur le maire, le combat aura lieu, dans la grande cour du Cheval-Blanc. Seulement je vous demande jusqu'à demain matin pour les préparatifs indispensables. »

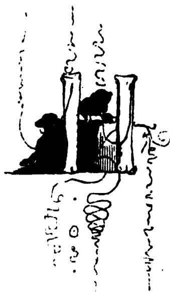
— « Accordé! » répondit solennellement le magistrat.

Il se retira alors, suivi de toute l'assistance qui applaudit.



XXVI

Jean-Paul et Petit-Jacques sont transformés en ours. — Ils vont se battre en cette qualité contre les bouledogues du village. — Leur évasion. — Terreur panique dont ils frappent la contrée. — Chasse qu'on leur donne.



ÉLAS! Jean-Paul et Petit-Jacques devaient, cette fois encore, être victimes de l'infernale imagination de leur maître.

Le Marquis de la Galoche avait conservé soigneusement les peaux de deux ours blancs, dont l'un avait péri à son service, dans un grand combat contre un rhinocéros ; et dont l'autre, comme je crois vous l'avoir dit, avait été mis à mort pour avoir dévoré le précédent proprié-

taire de la ménagerie, le sieur Galimafré, qui avait passé trois ans à l'apprivoiser, et qui se flattait d'y avoir parfaitement réussi.

La reine des îles Salmigondis daigna passer toute la nuit à préparer ces deux peaux elle-même. L'une d'elles, qui avait servi de tombeau à son premier époux, devait causer de bien pénibles émotions à son auguste sensibilité.

Quoi qu'il en soit, dès le matin suivant, quand le moment fut venu, et que tous les curieux furent rangés en cercle dans la cour du Cheval-Blanc, autour d'un grand câble disposé circulairement et servant de barrière, le Marquis de la Galoche fit endosser les deux peaux d'ours à Jean-Paul et à son camarade, malgré leur juste résistance; il les musela ensuite, leur attacha une grande chaîne au cou, les laissa un moment dans l'écurie et s'en fut, précédé de son orchestre, haranguer le public et faire son choix parmi les deux ou trois cents mâtins qu'on s'était fait un plaisir d'amener avec soi.

Quand ces préliminaires furent terminés, il revint à l'écurie pour y reprendre les deux prétendus ours et les conduire vaillamment à la bataille...; mais il eut beau chercher..., rien!... ni ours! ni peaux! ni Jean-Paul! ni Petit-Jacques!...

Vous concevez, du reste, quel fut son déplaisir.

Au même instant, il se fit une grande rumeur au dehors :

— « Au secours ! au secours ! au secours ! criaient une foule de voix... Au monstre !... à la bête féroce !... etc. »

Quelle était la cause de ce nouveau tumulte ?

C'étaient encore nos deux héros.

Ils avaient jugé peu prudent de tenter un combat à outrance contre des bouledogues dont les aboiements seuls les faisaient frémir d'avance. Aussi, se voyant seuls, ils avaient profité de l'occasion ; ils avaient ouvert tout doucement la porte de l'écurie et pris leur course à tout hasard

Ils faisaient sagement.

Par malheur, le tintamarre des longues chaînes qu'ils traînaient après eux attira des curieux aux fenêtres. On vit deux animaux féroces qui couraient à travers les rues du village ; on cria au secours, et bientôt ce fut, dans tout l'endroit, un tapage effrayant. Les portes se fermèrent, les femmes crièrent, les enfants pleurèrent, les cloches sonnèrent, les chiens aboyèrent, les hommes s'armèrent ; ils s'armèrent de bâtons, de fourches, de fusils, et se mirent à la poursuite des deux fugitifs dans la direction probable que ces derniers avaient dû suivre.

Ce fut donc avec cette effroyable escorte de chas-

seurs, de chiens, de tocsins, de cris, d'aboiements, et même de coups de fusils, que nos héros épouvantés coururent à travers les champs, pendant plus



de deux heures, faisant tout fuir sur leur bruyant passage : laboureurs, bergers, troupeaux ; et répandant la terreur de hameau en hameau.

Enfin, exténués de fatigue, paralysés de peur, et sur le point d'être attrapés, ils se jetèrent, à la grâce de Dieu, dans un large buisson, dont la discrète verdure se referma sur eux.

A peine y étaient-ils, plus morts que vifs, qu'heureusement inaperçus, ils virent passer devant leur cachette la foule des chasseurs et des chiens, cou-

rant çà et là, s'appelant, se questionnant, se répondant :

— « Ohé !... as-tu vu les deux bêtes féroces ? »

— « Oui ; elles étaient là il n'y a qu'un instant. »

— « Où sont-elles maintenant ? »

— « Je ne sais pas ; mais elles ne peuvent être bien loin. »

— « Attention !... les voilà ! »

— « Non !... ce ne sont pas elles !... »

— « Ohé ! prenez bien garde, vous autres ! et dès que vous apercevrez seulement le museau d'une..., pan ! lâchez chacun votre coup de fusil, et surtout ne les manquez pas ! »

Ah ! mes amis, quelle épouvantable situation !

Nos pauvres réfugiés s'en tirèrent-ils sains et saufs ? Hélas ! je n'ose vous le garantir encore ; mais c'est ce que nous pourrons voir dans le chapitre suivant.



XXVII

Nouvelles de la famille Choppart. — Continuation de la battue générale dont Jean-Paul et Petit-Jacques sont l'objet. — Affreux danger qu'ils courent dans leur buisson. — Dénouement imprévu de cette horrible crise. — La troupe quitte le village. — Mystérieux colloque entre le géant et le Marquis de la Galoche.



Il est un point des mémoires de Jean-Paul sur lequel, mes amis, j'ai toujours gardé le silence, faute de renseignements précis; mais enfin, voici ce qu'à force de laborieuses informations, sur les lieux mêmes, je suis parvenu à recueillir.

Que se passa-t-il dans la maison paternelle, après que Jean-Paul l'eut désertée? sa famille, comme je vous l'ai appris dans le temps, attacha d'abord assez

peu d'importance à son équipée : on la regarda comme l'effet d'un simple mouvement d'humeur, qui durerait, selon l'habitude, jusqu'à l'heure du souper, mais pas davantage. La gourmandise de Jean-Paul semblait à tous le plus sûr garant de sa prompte rentrée au logis. Cependant, quand la cloche de l'office eut sonné, et sonné vainement plus fort et plus longtemps qu'à l'ordinaire, quand surtout il fit sombre et qu'on ne vit point accourir le fugitif, lui si poltron la nuit, on commença à s'inquiéter sérieusement. « Qu'était devenu Jean-Paul? Où était-il? Que faisait-il? Pourquoi ne rentrait-il pas? Lui était-il arrivé quelque mal? » Telles étaient les questions qu'on ne cessait de s'adresser, et que déjà je vous ai fait connaître.

On voulut alors envoyer à sa recherche, mais qui? Le matin même, Jean-Paul avait été cause du renvoi de tous les domestiques de la maison. Il n'y restait qu'une vieille gouvernante, trop peu ingambe pour ce genre de besogne.

Aussi la nuit fut-elle sans sommeil pour toute la famille. La mère de Jean-Paul pleura ; ses bonnes petites sœurs pleurèrent non moins ; ses sœurs, qui, malgré les vexations continuelles dont Jean-Paul les rendait victimes, ne purent s'empêcher de sangloter bien fort de son absence.

Ah ! mes amis, c'est le plus admirable de toute la création que le cœur d'une mère, le cœur d'une sœur.

Le cœur d'un père aussi !

Toutefois, M. Choppart crut devoir faire tous ses efforts pour déguiser son inquiétude réelle sous une apparente sécurité. « Soyez tranquilles, disait-il à sa femme et à ses filles ; le mauvais sujet ne reviendra que trop tôt pour vous faire enrager ; et, au surplus, c'est peut-être pour son bien. Qu'il coure, qu'il aille, qu'il fasse un peu le vagabond ! Quand il aura été maté par le sort, il connaîtra son monde : cela le corrigera. Rapportons-nous-en à la Providence ; elle arrange tout pour le mieux. »

Cet optimisme ne réussissait que très-imparfaitement à consoler la bonne mère et les petites sœurs.

Cependant, dès le matin du lendemain, M. Choppart songea à recomposer le personnel de sa maison. Quand cela fut fait, il y eut, sous sa présidence, un petit conseil de famille, auquel fut admis, seul, l'un des nouveaux serviteurs.

Je ne sais trop encore ce qui s'y décida ; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à la suite de cet intéressant conciliabule, madame Choppart sembla moins inquiète, que les petites sœurs se mirent à sauter de joie, et que le père disposa tout pour un départ.

En effet, le soir même, toute la famille quitta le bourg où elle demeurait habituellement et alla s'installer dans une maison de campagne, située à quelque distance de là, dont M. Choppart venait de faire l'acquisition.

J'ignore, mes jeunes amis, si ces détails vous auront intéressés; mais je les ai crus nécessaires pour la parfaite intelligence de ce qui doit suivre, sinon dans ce chapitre, du moins dans les prochains.

Quoi qu'il en soit, nous quitterons là ces braves gens, pour revenir à l'étourdi qui leur causait tant de soucis.

Il vous souvient, sans doute, que, profitant d'un instant de solitude, nos deux oursins improvisés s'étaient heureusement évadés de l'écurie du Cheval-Blanc, au moment même d'entrer en lice avec les bouledogues du village. Il vous souvient aussi qu'en leur nouvelle qualité d'animaux sauvages, signalés, poursuivis, traqués par les habitants de l'endroit, ils avaient couru pendant longtemps à travers la campagne, jetant l'effroi sur leur passage et traînant à leur suite une longue troupe de chiens et de chasseurs armés de fusils, de fourches et de gaules. Enfin, il vous souvient que, tout à coup, pour échapper au plus imminent danger, ils s'étaient jetés à corps perdu dans un épais buisson, dont la

verdure s'était heureusement refermée sur eux.

Nos deux héros étaient donc là, plus morts que vifs, au fond de leurs broussailles; ils entendaient les cloches des villages voisins, qui s'ébranlaient successivement de clocher en clocher et sonnaient le tocsin avec émulation.

Avant une heure, ce fut un effroi général dans toute la contrée.

Les tambours de village ne tardèrent pas de se joindre à cet épouvantable vacarme; et bientôt la garde nationale de chaque localité, à six lieues à la ronde, se trouva sous les armes, sans savoir, il est vrai, de quoi il s'agissait, mais n'en veillant pas moins à chaque entrée de la commune et faisant à tout hasard des patrouilles de prudence, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelles sinistres appréhensions devaient agiter Jean-Paul et Petit-Jacques, au retentissement d'un pareil bruit, surtout quand, à travers le feuillage du buisson, ils voyaient passer tout près d'eux les chasseurs et les chiens, ceux-ci hurlant, ceux-là criant, et qu'ils entendaient mille voix confuses s'appeler dans toutes les directions :

— « Ohé !... par ici, vous autres ! »

— « Avez-vous vu les bêtes féroces? »

— « Non. »

— « On dit qu'on les a vues là-bas se diriger vers le taillis.



— « Mais non, on les a vues se jeter dans ce champ d'avoine. »

— « Garde à vous ! »

— « Quoi donc ? »

— « Je viens de voir remuer quelque chose dans ce buisson. »

— « Où ça ? »

— « Ici. »

— « Ohé ! ohé !... attention je viens d'entendre leurs chaînes !... »

— « Ce sont elles ! »

— « Je vois la tête de la blanche ! »

— « Et moi celle de la noire ! »

— « Attention !... Joue !... et ne les manquons pas ! »

En effet, le bruit de leurs longues chaînes de fer les avait enfin trahis : ils étaient découverts ! Ce fut en vain qu'ils voulurent crier, parler, se faire connaître pour ce qu'ils étaient réellement : la muselière dont leurs têtes d'ours étaient garnies empêcha de les entendre. Vingt fusils à la fois furent braqués sur leur retraite. C'en était fait d'eux... lorsque soudain :

— « Arrêtez ! arrêtez ! » crie une voix retentissante.

En même temps, une espèce de géant se précipite, couvert de sueur, haletant, poudreux, entre le buisson et les chasseurs, et relève d'un bras vigoureux les fusils qui menacent ses deux protégés.

La haute stature et le geste impérieux de cet homme imposèrent à la foule.

— « A quoi bon, leur dit-il alors, à quoi bon tuer ces deux pauvres bêtes ! elles ne sont pas malfaisantes ; et, d'ailleurs, elles sont muselées. Pourquoi ruiner ce pauvre diable ? continua-t-il en montrant le Marquis de la Galoche, qui, en effet, accourait tout essoufflé. Ne leur faisons pas de mal. Je

me charge de les ressaisir et de les rendre à leur légitime propriétaire, à condition qu'il délivrera le village de leur présence et de la sienne. »

Cela dit, le géant écarta vivement les branches du buisson, et saisissant les chaînes qui pendaient au cou des deux bêtes féroces, les en tira bon gré, mal gré.

Leur vue excita un hourra général que comprima une seconde fois le geste imposant de cet homme. Les chiens les plus hargneux se jetèrent bien sur Jean-Paul et Petit-Jacques ; mais l'épaisseur de la peau qui les couvrait les garantit heureusement de toute morsure.

Or, mes amis, vous êtes curieux, sans doute, de savoir quel était leur libérateur. Je n'en sais rien encore moi-même. C'était toujours cet inconnu, cet être merveilleux qu'un impénétrable mystère attachait à la suite de Jean-Paul.

Quoi qu'il en soit, il faut convenir que jamais son intervention n'était venue si à propos.

Le géant remit la chaîne des deux ours aux mains du Marquis.

Celui-ci, pour mieux jouer son rôle, crut devoir leur administrer quelques coups de sa houssine.

Le géant les accompagna ensuite, avec la foule des chasseurs et des chiens, jusqu'à l'auberge du

Cheval-Blanc, afin de protéger leur retour au village. Il fit plus : il protégea également leur départ.

Quand la caravane fut loin, bien loin, sur la grande route, le géant, qui pendant tout le chemin s'était entretenu à l'écart avec le Marquis de la Galoche, prit la main de ce dernier, la lui serra et disparut. Tout ce qu'on a pu recueillir de leur conversation à voix basse consiste en quelques phrases, quelques lambeaux sans suite, que je vais vous rapporter textuellement, quoique je n'y comprenne rien..

— « Ainsi donc, à demain ! » disait l'un.

— « Soyez tranquille ! répondait l'autre.

— « Sans adieu !... »

— « Au revoir !... »

Et ils se séparèrent.



XXVIII

Mystérieux projet du Marquis de la Galoche. — Arrivée des saltimbanques au village voisin. — Nouvelle salle de spectacle.



UAND le Marquis de la Galoche fut remonté en voiture :

— « Fameux ! fameux ! s'écria-t-il : nous avons pour demain une excellente aubaine ; nous avons à aller donner une représentation dans une maison bourgeoise, à six lieues d'ici, pour le compte d'un particulier dont c'est le jour de fête. Fameux ! fameux ! il y aura à gagner bien mieux que du fromage frais : il y aura des pièces de cent sous, en veux-tu? en voilà ! Parlez-moi d'un casuel comme ça ! Aussi, à ce brave bourgeois, on lui en donnera pour son argent. Il faudra se distinguer dans l'exercice de ses fonctions. En avant les plus belles cabrioles ! en

avant les plus beaux escamotages! en avant les plus beaux animaux! en avant toute la boutique! Et quant à vous, mes jeunes oursins manqués, j'ai pensé à une farce, à une transformation en phénomène défunt, embaumé avec de l'esprit de vin, dans laquelle, j'ose le croire, vous ne pouvez manquer d'obtenir un suffrage unanime. Vous verrez, vous verrez! je ne vous dis que ça! »

— « Ah! mon Dieu! pensèrent en eux-mêmes nos deux héros, qui avaient encore sur le dos les fatales peaux d'ours; ce diable d'homme nous tuera avec ses inventions! »

— « Mais ce n'est pas encore de cela qu'il s'agit, reprit le Marquis de la Galoche: il s'agit, pour le quart d'heure, de gagner notre dîner. Voici un nouveau village; nous allons y entrer. Attention, et tâchons de mieux nous y comporter que dans celui d'hier! »

Une grange d'aubérge, dont on rangea les bottes de paille, fut cette fois le théâtre que le Marquis de la Galoche choisit pour y donner ses représentations. Ce fut une grande imprudence, comme vous verrez plus tard.

Quand les préparatifs d'intérieur furent terminés, on se mit à parcourir le village, comme d'ordinaire, pour annoncer le spectacle du soir. Je crois inutile

de vous reproduire les détails de cette annonce invariable : je vous les ai donnés complètement dans un de mes précédents chapitres. La seule variante qu'y introduisit le facétieux Marquis, ce fut de contraindre Petit-Jacques à jouer cette fois de la clarinette, et de donner à Jean-Paul la grosse caisse, le triangle, le chapeau chinois, le chalumeau sur l'estomac, la guitare sur le ventre et le flageolet dans les narines.

Le Marquis de la Galoche opéra ce changement dans leurs fonctions respectives, pour varier, disait-il, les plaisirs de ses jeunes élèves.

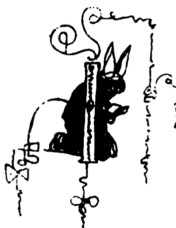
Quand cette première formalité eut été accomplie, on revint à la grange, où l'on se mit à table. Le repas fut frugal. Jean-Paul et Petit-Jacques s'abstinrent d'en prendre leur part.

Ils s'abstinrent également de faire la sieste, comme faisaient tous leurs collègues, hommes et bêtes, après s'être copieusement repus. C'est l'une des plus chères habitudes des gens de cette sorte.

Or, mes chers lecteurs, je profiterai de cette courte interruption dans les travaux de la troupe, pour vous conter, selon ma promesse, les curieuses aventures de Panouille, l'un de ses principaux personnages.

XXIX

Histoire de Panouille.



IL y a pis que de simples défauts dans la vie de cet homme : il y a des vices, et des plus blâmables qui soient. Si donc, mes jeunes amis, je me décide à vous l'écrire, c'est dans le but de vous montrer combien peu de distance sépare ces deux degrés de perversité, et combien facilement, lorsqu'on se laisse aller sur la pente de l'un, on risque de franchir la limite de l'autre.

Panouille était bien l'être le plus pervers qu'on pût imaginer. Disons toutefois, à sa décharge, qu'il était assez profondément stupide pour ne pas comprendre, la plupart du temps, toute la portée de ses malfaisances.

C'est qu'en vérité sa bêtise était peu ordinaire ; et

s'il suffit, comme on le dit, d'exceller dans un genre quelconque pour mériter le titre d'homme distingué, Panouille y avait des droits incontestables, sous le rapport de la stupidité. C'était à ce point, que fort souvent il ne comprenait pas même les questions les plus simples, et qu'il vous regardait béant, quand vous lui adressiez la parole, sans pouvoir vous répondre un mot.

Son extérieur annonçait dignement ce parfait idiotisme. Panouille avait le nez camus, d'épaisses lèvres toujours pendantes, de gros yeux ternes qui sortaient presque de leur orbite, un teint blafard, une peau couverte de taches rousses, des oreilles démesurément longues, un front étroit et bas, des sourcils mal alignés et des cheveux rougeâtres; enfin, ses épaules étaient si hautes, qu'on ne pouvait distinguer si la nature l'avait pourvu d'un cou. Sa voix rauque et inarticulée tenait moins de la parole humaine que du grognement du porc, et sa démarche, pesante et lente, se rapprochait beaucoup de celle des canards.

C'était, en résumé, un être fort disgracieux, qui, du reste, se mettait assez peu en peine, comme vous le pensez bien, de suppléer aux agréments de nature à force de toilette, ou, tout au moins, de propreté. Or, qu'il fût hideux, rien de mieux : ce n'était pas

sa faute; mais qu'il fût immonde, voilà ce qui ne peut s'excuser jamais.

Les parents de Panouille étaient de pauvres ouvriers qui n'avaient pu lui donner une éducation bien distinguée : ils s'étaient bornés à l'envoyer à l'école, comme on dit en pareil cas, pour y apprendre à lire, à écrire et à calculer. Mais, soit inaptitude au travail, soit paresse et insouciance, Panouille, au bout de quatre ans de classe, ne savait pas même distinguer un A d'un Z.

Ce qui vous donne même une juste idée de sa bêtise, tout à la fois, et de sa profonde ignarité, c'est qu'à l'époque de sa vie où nous l'avons trouvé parmi les animaux du Marquis de la Galoche, je suis bien sûr qu'il ne savait ni le jour, ni la semaine, ni le mois, ni l'année qu'il vivait.

A bien plus forte raison n'eut-il pas fallu lui demander son âge! Ah! oui vraiment, son âge! En fait de chronologie, son érudition n'allait certainement pas jusque-là.

Quand Panouille eut ainsi passé quatre années à apprendre à lire, à écrire et à calculer, c'est-à-dire à mettre en loques ses pantalons, à faire des grimaces à son maître et à se laisser tirer les oreilles, ses pauvres parents pensèrent à le mettre en apprentissage chez un cloutier.; mais Panouille n'eût pas

même été bon à remplacer l'intelligent caniche qui, chez beaucoup de gens de ce métier, est employé à faire tourner la roue qui meut le soufflet de la forge. Panouille courait les rues, au lieu d'aller chez son maître forgeron, et restait à jouer avec les premiers



galopins de sa façon, que le hasard lui faisait rencontrer en route. Le malheureux ne tenait aucun

compte à son père, à sa mère, des sacrifices de toute sorte, des privations de toute nature qu'ils continuaient de s'imposer pour subvenir aux frais de son apprentissage.

La Providence le punit bientôt de cette odieuse ingratitude.

Dans un de ses coupables vagabondages auxquels il se livrait, au lieu d'aller à la besogne, il fut accosté, à la tombée de la nuit, dans un carrefour désert, par un individu de fort mauvaise mine, armé d'un long bâton, portant une besace, des vêtements en lambeaux et une longue et sale barbe. Cet homme lui prit le bras et dit : — « Suis-moi ! »

Panouille eut si grand'peur, et si grand mal, surtout de la pression que cet homme lui faisait subir au bras, qu'il le suivit sans oser dire un mot.



XXX

Continuation de l'horrible histoire de Panouille.



C'ÉTAIT un mendiant.

Il y a, dans toutes les grandes villes, et surtout à Paris, des êtres complètement dépravés qui, par fainéantise, se font une profession de la misère, de la honte, de l'abjection, de la mendicité, et qui se réunissent en bandes, comme certains animaux de proie, pour exercer d'une manière plus lucrative leur dégradante industrie.

Beaucoup de ces piteux demandeurs, dont sont infestés nos villes, nos villages, nos grandes routes, font partie de ces hideuses associations. Ce sont de

faux aveugles, de faux manchots, de faux boiteux, de faux éclopés.

Cela soit dit sans préjudice pour les vrais pauvres, pour ces malheureux de tout sexe et de tout âge, que des infirmités réelles, que de longues maladies, que des accidents de mille espèces, que même, en certains cas, un manque absolu de travail, peuvent réduire à la cruelle nécessité de s'en remettre, pour vivre, à la générosité des passants. Comme il est impossible de les discerner des autres, donnez, donnez, mes jeunes amis, donnez à tous, selon vos facultés et sans distinction, donnez, n'en rebutez aucun : mieux vaut cent fois jeter mal à propos quelques secours, que d'en refuser, bien plus mal à propos, à ceux qui vraiment en sont dignes. Dieu vous saura gré du bien que vous aurez fait. Or, ces bandes de faux nécessiteux, triste fléau dont naguère encore, malgré leurs efforts louables, les autorités locales n'avaient pu délivrer entièrement nos villes et nos campagnes; ces bandes sont, pour ainsi dire, autant de petites sociétés au sein de la société même.

Celles qui existent maintenant ne se composent plus guère que d'un petit nombre d'individus et sont restreintes à une même famille où la besace est héréditaire, où l'on exploite ainsi, de temps immémorial, la commisération publique.

Mais, autrefois, quelques-unes s'élevaient jusqu'à dix, vingt, trente, et souvent même à davantage; elles avaient leur organisation intérieure, et c'était dans une bande de cette sorte que Panouille venait d'être entraîné, en conséquence de l'imprudente habitude qu'il avait prise de musarder, le soir, dans les ruelles, au lieu de regagner tôt, et par une voie directe, le foyer paternel.

L'homme qui s'était emparé de lui était précisément le chef d'une des bandes qui exploitaient alors la pitié parisienne.

Cette bande était peu nombreuse. De récentes condamnations en police correctionnelle, pour cause de vagabondage, l'avaient privée de ses membres les plus distingués; elle sentait donc la nécessité de recruter ses rangs, soit de gré, soit de force.

Elle manquait surtout d'enfants; car les mendiants de cette façon se servent volontiers d'enfants pour mieux toucher les bonnes âmes, comme les pêcheurs se servent d'appâts pour mieux attirer le poisson.

En cet état de choses, l'arrivée de Panouille fut reçue avec les plus vives acclamations.

Le premier emploi qui lui échut fut celui d'*incendié*. Panouille fut adjoint en cette qualité aux deux autres enfants de la bande. On les couvrit de lambeaux d'habits à demi consumés, et on les en-

voya de par la ville, sous la direction d'une des pauvresses, qui portait le plus jeune sur son dos et le second dans son tablier. Panouille, se trouvant le plus âgé des trois, marchait à pied, lui donnant la



main gauche et tenant de la droite l'escarcelle de ferblanc qu'il tendait aux passants.

Ce charmant groupe se disait victime d'un incendie

horrible qui avait dévoré leurs meubles, leurs récoltes, leurs parents et leurs bêtes à cornes.

Pour rendre leur position plus intéressante, les enfants avaient reçu ordre de pleurer de temps en temps; quelquefois même, la pauvresse les pinçait adroitement ou leur lançait quelques coups de poing. C'était effectivement le meilleur moyen de leur faire mettre du naturel dans leurs lamentations. Panouille, qui était fort malhabile encore, eut besoin de beaucoup d'encouragements de cette sorte.

Ce ne fut pas, du reste, le seul rôle qu'il eut à jouer pour l'avantage commun de la bande, soit à Paris, soit dans les provinces; et vous sentez bien qu'une pareille éducation ne dut pas développer étonnamment l'intelligence de Panouille.

Il n'en fut pas ainsi de sa perversité naturelle, qui ne put que s'accroître dans un pareil monde.

Nous ne le suivrons pas dans les nombreuses excursions que fit sa bande à travers les départements, quand elle crut avoir suffisamment usé la sensibilité parisienne. L'espèce de mission dont sa dextérité naturelle le faisait charger de préférence, c'était de voler des fruits dans les vergers, dans les champs, dans les vignes qui bordaient les grandes routes; il n'y a pas loin de la mendicité volontaire au vol proprement dit. La mendicité volontaire est déjà une

fraude, une supercherie, qu'exercent de faux nécessiteux, aux dépens de la crédulité compatissante. Au fond, c'est même chose : la forme seule diffère. Mais qu'est la forme en pareille matière? Il arriva bientôt ce qui toujours arrive : c'est que Panouille s'ennuya de demander, alors qu'il savait si bien prendre. Ayant enfin quitté la bande à laquelle il avait appartenu jusque-là, il s'en revint à Paris, ne s'y informa pas même du destin de ses parents, y fit la connaissance d'une foule de bandits de son espèce, et renonçant de ce moment à toutes formalités préalables, quitta désormais la mendicité volontaire pour la filouterie pure et simple.

Pendant plus de dix ans il exerça ce nouveau métier, vendant le soir de faux billets de spectacle, escamotant le jour l'argenterie des restaurateurs, se faufilant dans les foules, y coupant des basques d'habits, des pans de redingotes, des goussets de gilets; y dérobant des montres, des mouchoirs, des cannes, des parapluies, des tabatières, tout ce que pouvait atteindre sa main devenue habile en ce genre d'exercice; et enfin, surpris souvent, traduit en police correctionnelle, condamné quelquefois, et renvoyé la plupart, faute de preuves suffisantes.

Ce fut une prouesse de cette nature qui lui valut la connaissance du Marquis de la Galoche.

Un jour que ce dernier flanait sur les boulevarts de Paris, parmi la foule qui stationnait devant les montreurs de curiosités, et qu'il cherchait à enrichir sa mémoire de toutes les niaiseries de leurs Paillasses, pour les reproduire lui-même en temps et lieu, il sentit quelque chose qui se glissait doucement dans la poche de son habit. Il y porta vivement la main.

C'était celle de Panouille, qui, sans doute, n'ayant pas de mouchoir pour le moment, cherchait à s'en procurer un, au meilleur prix possible.

— « Que fais-tu là? » dit sévèrement le Marquis de la Galoche.

— « Ah! pardon!... répliqua Panouille sans se déconcerter : c'est une erreur... Je me trompais de poche... c'était dans la mienne que je voulais chercher..., et voilà. »

— « Ah! voilà! reprit le Marquis, qui continuait à lui retenir la main dans le fond de sa poche. Ah! tu te trompais!... Tu m'as encore l'air d'un fameux farceur, toi!... Eh bien! écoute... Te voilà pris comme au trébuchet..., pas moyen de nier la chose... Je pourrais te faire un mauvais parti..., je pourrais t'envoyer en prison..., et Dieu sait ce qu'on ferait de toi!... Mais tu m'as l'air d'un gaillard fort adroit, d'un fin escamoteur et d'un imbécile première qualité; avec ça, ton impudence me plaît. Suis-moi. Je

t'offre une place dans ma ménagerie... ça te convient sous tous les rapports... Dis oui..., c'est une affaire bâclée : et je te lâche la main. »

Panouille consentit, et de ce jour fit partie essentielle de la troupe du Marquis.

Ainsi donc, voilà ce dernier, qui certes pouvait passer pour un bien mauvais sujet, mais qui, en définitive, n'avait guère à se reprocher que le désordre d'une vie paresseuse, joueuse, hâbleuse, vicieuse; le voilà, voilà Jean-Paul et Petit-Jacques, qui ne s'étaient encore rendus coupables que de fautes comparativement légères; les voilà tous les trois qui se trouvent amenés, par la pente inévitable des choses, à traiter d'égal à égal, à vivre côte à côte et à se faire les collègues d'un être tel que Panouille, les compagnons d'un homme qui a des crimes sur la conscience, les compagnons d'un filou !

Ce dernier fait est de nature, mes jeunes amis, à inspirer de bien sérieuses réflexions. Il semble qu'il n'y ait pas de rangs parmi ceux qui sont une fois descendus des hauteurs du devoir, et qu'il suffise d'une seule infraction, légère ou grave, n'importe! pour établir entre eux un terrible niveau.

Mais il est temps de mettre fin à l'histoire de Panouille : celle de Jean-Paul réclame maintenant toute notre attention.

XXXI

Malheureuse tentative d'évasion. — Singulier passe-temps du Marquis de la Galoche. — Métamorphose de la troupe.



Nous avons laissé tous nos saltimbanques se livrer paisiblement aux douceurs de la sieste, à l'exception de Jean-Paul et de Petit-Jacques, qui commençaient à éprouver trop d'inquiétude des suites de leur escapade pour être à même de prendre quelque repos.

Quand donc tout le reste de la troupe fut endormi profondément, et qu'ils se purent parler sans tiers, ils fondirent l'un et l'autre en larmes. Ce fut une scène fort touchante; on n'en vit même jamais d'aussi pathétique, s'il faut en croire les personnes qui me l'ont

narrée. Plus de colère, plus de menace, plus de reproches mutuels : l'adversité les avait enfin corrigés, amendés, rendus bons. Jusqu'à ce moment, ce n'avaient été que de simples camarades, unis par le hasard et que le hasard eût pu disjoindre de même ; ce furent deux amis dès-lors.

Oh ! avec quelle amertume, quel regret déchirant, ils se parlèrent de leurs parents, de ces parents vénérables qu'ils se regardaient comme si coupables d'avoir abandonnés, et que leur absence plongeait sans doute encore dans la désolation !

C'est à cette dernière pensée surtout, c'est à cette considération dépourvue d'égoïsme que je reconnais toute la sincérité de leur repentir. Le vrai repentir, le seul qui soit moralement louable, consiste à se repentir en vue des autres, et non en vue de soi : l'autre repentir n'est encore que de l'égoïsme déguisé.

Bref, Jean-Paul et Petit-Jacques se promirent bien de profiter de la première occasion qui se présenterait, pour s'enfuir et rentrer dans la maison paternelle, par quelque châtiment qu'il fallût acheter le pardon de leur famille.

Ils en étaient dignes maintenant.

Eh bien ! cette occasion se présentait immédiatement. Tout dormait autour d'eux ; et depuis qu'ils

avaient quitté leur fatale peau d'ours, la fuite n'offrait plus aucun danger.

— « Fuyons ! » dit tout bas Jean-Paul.

— « Fuyons ! » répondit Petit-Jacques.

Et nos deux amis se dirigèrent tout doucement, du fond de la grange où ils étaient, vers la porte extérieure, qu'ils voyaient entr'ouverte.

Ils marchèrent lentement, à petits pas, n'osant souffler, parmi tous les gens de la troupe qui gisaient çà et là, et qu'ils craignaient de réveiller.

Oh ! comme leur cœur battait de crainte à chaque ronflement qu'ils entendaient, à chaque dormeur qui se remuait, à chaque brin de paille que leurs pieds faisaient bruire !

Enfin, ils ont échappé à tous les dangers du trajet..., deux pas encore, les voilà libres ! Ils touchent à la porte..., ils l'ouvrent...

Un fantôme se dresse alors devant eux.

Ce fantôme, c'est leur geôlier, leur tyran, leur terrible maître : c'est le Marquis de la Galoche, qui, debout sur le seuil, les bras croisés et fumant sa longue pipe, accueille les deux fugitifs par un immense ricanement qui leur fait dresser les cheveux sur la tête.

Hélas ! oui, mes amis, c'était lui !

La Providence n'avait point encore épuisé sur eux

ses trop justes châtiments ; et même, dois-je vous le dire ? les plus cruels peut-être et les plus humiliants leur restaient à subir.

— « Eh bien ! eh bien ! où allez-vous donc ainsi, mes jeunes virtuoses ? leur dit enfin le Marquis. Est-ce que par hasard vous voudriez nous quitter ? »

— « Oui, répondit Jean-Paul ; nous voulons retourner chez nos parents. Vous n'avez pas le droit de nous retenir malgré nous. »

— « Une minute ! mes jeunes philosophes. Causons tranquillement et ne nous fâchons pas, si cela vous est égal. Vous vous êtes engagés dans ma troupe : c'est un marché conclu ; il n'y a pas à s'en dédire. Vous m'appartenez, et je ne souffrirai pas que vous quittiez ma ménagerie, dont, sans vous flatter, je vous le réitère, vous êtes le plus bel ornement. Ainsi donc, rentrons, et à la besogne ! »

Le Marquis de la Galoche appuya ce discours d'un sifflement très-concluant de la baguette de noisetier qu'il avait toujours pendue au côté.

Il fallut bien se résigner.

Un roulement de tambour mit tout le monde sur pied, car le Marquis venait d'imaginer une nouvelle manière d'utiliser le temps, en attendant l'heure de la représentation, qui ne devait avoir lieu que le soir.

Aux nombreux talents dont nous l'avons vu doué,

le Marquis de la Galoche joignait ceux d'inventeur d'élixirs, d'arracheur de dents, de marchand d'eau



de Cologne, de guérisseur de cors, de vétérinaire, etc., etc. C'était un génie vraiment universel!

Ce fut à l'exercice de ces utiles métiers qu'il réso-

lut de consacrer les moments de loisir qui lui restaient.

Il divisa sa troupe en deux bandes.

Ceux-ci, revêtus des brillants costumes de l'état, devaient lui servir de cortége, accompagner son tombereau de charlatan, et augmenter ainsi la grotesque splendeur qui entoure les personnages de cette espèce.

Ceux-là, revêtus, au contraire, de simples habits de paysan, devaient se présenter successivement comme curieux, comme acheteurs, comme malades, afin d'attirer la foule et d'entraîner les chalands par la force de l'exemple.

Le Marquis de la Galoche fit ensuite l'inventaire de ses ingrédients. L'élixir de longue vie, le thé suisse et la pommade pour faire croître les cheveux à la minute étaient complètement épuisés; mais sa pharmacie en posséda bientôt de nouvelles provisions. On emplit quelques petits pots de mauvais suif fondu, en guise de pommade; on versa de l'eau pure dans des fioles qui furent étiquetées: *Elixir véritable de longue vie,* et ornées d'un gros cachet de cire verte; enfin, pour ce qui est du thé suisse, on hacha menu quelques brassées de foin qu'on distribua, qu'on roula en petits paquets, et qu'on enveloppa soigneusement de *la manière de s'en servir.*

Quand ces préparatifs furent achevés, le Marquis de la Galoche se mit en marche, précédé, comme toujours, de son horrible cacophonie, et il alla se poster fièrement sur la place du village.

Je n'ai pas besoin de dire que son costume avait subi les altérations exigées par les convenances de cette nouvelle profession. Sa veste turque avait disparu sous un vieil habit rouge, orné d'épaulettes à graines-d'épinards, assez semblable à l'uniforme d'un généralissime anglais; sa toque de velours était avantageusement remplacée par un vaste chapeau à claque, embelli d'une cocarde de fantaisie et surmonté d'un immense plumet vert.

Le vacarme de son orchestre, où Jean-Paul et Petit-Jacques continuaient de faire leur partie, ainsi que l'étrangeté de son costume eurent bientôt attiré de nombreux spectateurs autour du char triomphal sur les planches duquel se pavanait l'ingénieux factotum.



XXXII

Superbe allocution du Marquis de la Galoche au sujet de l'Élixir.



e Marquis de la Galoche imposa majestueusement silence aux virtuoses de sa suite; il porta le revers de la main droite à la hauteur de son front, comme pour saluer militairement la foule, et posant la gauche sur sa hanche, il rejeta par trois fois le jus trop abondant de la chique de tabac qu'il faisait circuler dans sa bouche pour l'y caser plus commodément. Cela fait, il prit gravement la parole en ces termes :

— « Messieurs et dames, tous les philosophes, tant anciens que modernes, tous les savants qui ont consacré leurs veilles à l'étude de l'humanité, se sont du moins accordés sur ce point, à savoir, que

l'homme paraît être sujet à une foule de maladies.

» Cette découverte est, à coup sûr, l'une de celles qui font le plus d'honneur à leurs laborieuses investigations.

» Mais, sans en appeler au témoignage presque unanime des philosophes de tous les temps, je dirai même de toutes les époques, qui ont le plus approfondi cette importante question, je me borne à invoquer ici votre propre expérience. Certainement il n'est aucun de vous, messieurs et dames, qui, interrogé par un magistrat, osât répondre en justice, et la main sur la conscience : — Non, l'homme n'est pas sujet à une foule de maladies ! — Il n'est aucun de vous, en effet, qui n'ait eu l'occasion d'observer, çà et là, que l'homme est sujet à la fièvre, à la colique, à la migraine, au mal de dents, à la goutte, aux fluxions de poitrine, aux rhumes, aux tuiles sur la tête, aux cors, aux durillons, à trente-six mille autres inconvénients de cette espèce. Non, messieurs et dames, vous n'êtes pas venus à l'âge que vous avez peut-être, sans avoir remarqué cela. Je me plais à rendre cette justice à la finesse d'observation dont la nature vous a doués.

» Or, messieurs et dames, ce n'est pas tout que de dire : — Il est à peu près généralement reconnu que l'homme est sujet à une foule de maladies. —

Le premier venu peut être capable d'en dire autant. Ce n'est pas là qu'est le difficile : le difficile, c'est de les guérir.

» Par malheur, il ne paraît pas que ce soit jusqu'à présent le but que se proposent la plupart des grands philosophes qui se sont occupés de la matière. Vous êtes malades, vous les interrogez : ils vous répondent très-catégoriquement que vous avez telle maladie, pourvu toutefois que ce ne soit pas telle autre ; mais, pour ce qui est de vous l'enlever, va-t'en voir s'ils viennent ! c'est absolument comme si vous leur proposiez de prendre la lune avec les dents !

» Eh bien ! messieurs et dames, ce qu'aucun d'eux n'a pu faire jusqu'à ce moment, je viens le faire, moi qui vous parle ! Et, si j'ose me flatter d'une pareille supériorité, ce n'est point du tout pour satisfaire un vain et puéril amour-propre. Non, messieurs, je dois le proclamer hautement, car je rougirais de me parer de la gloire d'un autre : ce remède surprenant, cet élixir incomparable, je dirai même..., incomparable, que je vous apporte en ligne directe du fond de l'Arabie-Pétrée ; eh bien ! je n'en suis que le très-humble dépositaire. C'est à l'illustre Pythagore, que l'humanité en est redevable. Oui, messieurs, au respectable Pythagore dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler ; à cet ingénieux sa-

vant qui, par l'effet seul de son merveilleux élixir, est parvenu sain et sauf à l'âge de neuf cent neuf ans, neuf mois, neuf jours, et qui conserva si bien toute la vigueur de la jeunesse, qu'au moment même de son trépas, il se portait parfaitement bien. Certainement, s'il ne fût pas mort, il eût vécu encore bien plus longtemps!

» Or, messieurs et dames, la recette de ce précieux baume avait été perdue dans la suite des siècles, lorsqu'un hasard, que je ne crains pas d'appeler fortuit, la fit retrouver dernièrement dans les déserts de l'Arabie-Pétrée, où il obtient depuis ce moment un véritable succès de vogue.

» C'est là qu'au mépris des plus grands dangers, je suis allé le dérober moi-même aux naturels de cet heureux pays, pour en doter le mien.

» Cet acte de haute philanthropie m'a valu des lettres extrêmement flatteuses de son Excellence, Monseigneur, Monseigneur le ministre de l'intérieur, ainsi que des premières autorités de la capitale.

» Le voici, messieurs et dames, ce remède étonnant qui a eu l'honneur de captiver les suffrages de l'académie royale de médecine à Berlin. La preuve que je ne vous en impose pas, c'est que l'étiquette le dit, ainsi qu'il vous est facile de vous en convaincre.

» Je ne m'arrêterai pas, du reste, à vous en faire l'éloge ; je me contenterai de vous dire qu'il guérit de tout, même des maladies qu'on n'a pas encore.



» Ce remède-là, en effet, guérit même d'avance,

par opposition à tant d'autres qui ne guérissent pas même après.

» Il guérit les malades, il guérit les gens bien portants, et il faut qu'un individu soit totalement mort pour qu'il ne le fasse pas ressusciter.

» Avez-vous la migraine? c'est bien. Versez-en deux ou trois gouttes dans un verre d'eau, et avalez sans crainte : cela n'a pas de mauvais goût, cela ne sent absolument rien du tout. Eh bien! crac! votre migraine disparaît comme si on vous l'ôtait avec la main.

» Avez-vous mal au pied! c'est très-bien. Même dose : crac! votre mal de pied s'en va comme si l'on vous coupait la jambe.

» Avez-vous la goutte, le tétanos, la fièvre jaune, le typhus, le choléra, la berlue, n'importe quoi? c'est parfaitement bien. Avalez, avalez! vous ne sentirez plus votre mal.

» Bref, mon *Elixir de longue vie* guérit comme par enchantement les brûlures, les écorchures, les morsures, les foulures, les talures, les coupures, les courbatures, les fractures, les engelures. Je n'en finirais pas. Il faut le voir pour le croire!

» Je voudrais, en effet, que vous eussiez en ce moment toutes les maladies imaginables, messieurs

et dames, tant je m'intéresse à votre santé! vous en seriez bientôt débarrassés!

» Je pourrais vous citer ici une foule de cures plus merveilleuses les unes que les autres, ainsi que le constate le certificat des malades eux-mêmes; mais ce serait de la vanité : je n'en citerai donc aucune.

» A Vienne en Autriche, par exemple, Sa Majesté l'Empereur et Roi m'envoya chercher dans plusieurs carrosses, pour me faire administrer quelques gouttes de mon élixir à Sa Majesté l'Impératrice, auprès de qui les plus fameux médecins du pays avaient fini par perdre leur latin.

— « Guéris l'Impératrice, me dit ce vertueux monarque (il me semble encore l'entendre!); guéris-la, sauve mon épouse, et je te donne la moitié de mon vaste empire! »

» Je la guéris effectivement, et ce vertueux monarque me fit remettre aussitôt, par son valet de chambre, un magnifique écu de trois francs.

» Mais la cure valait cela! C'était de vieillesse que l'auguste princesse s'était laissé tomber malade. Quatre-vingt-douze ans et quelques mois! Il ne s'agit donc que de la rajeunir. Excusez du peu! Eh bien! ce fut une bagatelle. J'ai vraiment honte d'en parler! Trois gouttes par jour pendant un mois suffirent à la guérir de soixante-quinze ans. C'était, par

jour, plus de deux ans de moins. Restait donc à dix-sept : âge charmant, saison des ris et des jeux, que les poëtes appellent si ingénieusement le printemps de l'existence! Par malheur pour elle, Sa Majesté l'Impératrice ne fut pas satisfaite de la métamorphose. L'auguste princesse tenait à n'avoir que quinze ans : c'était ainsi son idée. Elle eut donc la légèreté de prendre encore de mon élixir en cachette. Or, elle se trompa de dose et se rajeunit beaucoup trop; si bien que, quand je partis de Vienne en Autriche, elle était retombée tout à fait en enfance. Son illustre époux avait été obligé de la remettre au maillot et de lui donner une nourrice. Cet événement fit beaucoup de bruit et exerça une grande influence sur les fonds publics. Tous les journaux en ont parlé pendant plus de deux ans.

» Mais voici qui est bien plus fort! Attention!

» Un particulier a l'imprudence de se précipiter du haut de la cathédrale de Moscou, dont la flèche est à six mille cinq cents pieds au-dessus du sol. Personne n'a jamais pu monter jusqu'au bout, pas même ceux qui l'ont bâtie, attendu que la respiration vous manque à moitié chemin.

» Bref, l'imprudent Moscovite se brise la tête, se casse bras et jambes, et s'enfonce toutes les côtes imaginables. Il était impossible qu'il s'en dispensât,

d'après toutes les lois de l'attraction. Eh bien ! je ne fais ni une ni deux : je lui verse aussitôt dans la bouche trois cuillerées et demie de mon élixir, et, crac ! le gaillard se relève et continue son chemin, sans même penser à me dire : — Merci ! Combien est-ce ? — On n'a pas idée d'un pareil oubli des convenances !

» Mais, au surplus, ce n'est point par l'appât d'un vil lucre que je travaille : c'est pour la gloire, c'est pour l'honneur, c'est pour soulager l'humanité souffrante. Gardez votre argent, messieurs et dames, gardez-le ! je n'en veux point : je ne veux que le remboursement pur et simple de mes avances ; voilà tout. Je n'ai pas besoin d'argent, moi ; je puis même en prêter. Qui est-ce qui veut que je lui prête de l'argent ? Il n'a qu'à passer au bureau : ce sera sans intérêt.

— » Mais, me direz-vous, à combien donc ton *Elixir de longue vie ?*

» Je réponds à cela que je ne vends pas mon élixir ; non, messieurs, je le donne. Ce n'est rien pour le contenu : c'est seulement deux sous pour la fiole. Deux sous, pas davantage. C'est six francs de moins que ça ne me coûte à moi-même.

» Enfin, n'importe ! Vous avez de plus, dois-je vous le dire !... vous avez de plus, par-dessus le marché

(en donnant deux sous de plus), un paquet de thé de Suisse. Vous avez de plus (en donnant deux sous de plus) un recueil de secrets divers, pour toutes les circonstances, y compris la manière de faire les cerises à l'eau-de-vie. Vous avez de plus (en donnant deux sous de plus) un recueil de douze complaintes sur les plus fameux assassinats de cette année, avec des airs nouveaux, très-faciles à chanter, pour égayer l'honorable société où l'on se trouve.

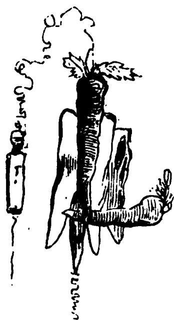
» Tout cela, messieurs et dames, pour la bagatelle de deux sous! de quatre sous! de six sous! Il y en a pour toutes les fortunes. Quant aux personnes qui n'auraient pas le moyen, qu'elles se présentent sans crainte. Je me ferai un devoir de leur administrer gratuitement mon élixir, pourvu qu'elles soient munies d'un certificat d'indigence délivré par M. le maire, légalisé par M. le préfet et approuvé par le ministre des finances. Ma philanthropie est avantageusement connue, sous ce rapport, dans les quatre parties du monde.

» Approchez donc, messieurs et dames! Voilà le reste de mes magasins! Il ne serait plus temps demain! Profitez de l'occasion! Parlez! faites-vous servir! »



XXXIII

Suite du précédent. — La mâchoire de Jean-Paul court le plus grand danger. — Retour à la grange. — Nouvelles et horribles fonctions que le Marquis de la Galoche impose aux infortunées victimes de sa délirante imagination.



Le discours du Marquis de la Galoche produisit le plus grand effet sur la badauderie des assistants. Les jeunes gens surtout achetèrent beaucoup de cet élixir, qui devait si merveilleusement conserver leur jeunesse. Le thé de Suisse et l'eau de Cologne eurent leurs chalands ; et la pommade, qui faisait croître des cheveux dans le creux même de la main, obtint un beau succès.

Le Marquis de la Galoche se mit aussi à arracher quelques dents aux personnes qui *voulurent bien l'ho-*

norer de leur confiance. Elles n'étaient pas nombreuses dans le principe ; aussi, pour exciter leur



empressement, se vit-il forcé de leur montrer son

savoir-faire sur l'un des personnages de sa troupe. Ce fut Jean-Paul qu'il choisit encore pour cette triste expérience. Il fit donc monter notre héros à côté de lui et se mit en devoir de lui dégarnir la mâchoire pour le plus grand encouragement des malades.

Heureusement que l'intérêt même de l'opérateur lui commandait de ne faire sur son patient que le simulacre de l'opération, de crainte d'augmenter les appréhensions du public. Jean-Paul en fut donc quitte pour la peur et céda volontiers sa place à quelques pauvres fluxionnaires qui s'en trouvèrent beaucoup plus mal. C'était, du reste, au bruit de son discordant orchestre que le Marquis de la Galoche les martyrisait, afin d'étouffer leurs gémissements sous le fracas des instruments.

Plus d'une fois il lui arriva d'arracher deux ou trois bonnes dents par la même occasion que la mauvaise; mais alors, sans se déconcerter, l'effronté personnage disait à sa victime, qui jetait les hauts cris :

— « Rassurez-vous : il n'y en a que trois d'arrachées. Ce n'est rien. Il devrait y en avoir bien davantage ! Au surplus, je suis un honnête homme; vous n'avez rien à perdre avec moi. Je vous ai arraché quatre dents, c'est vrai; mais je vous les rends, et vous n'en paierez qu'une seule. »

Cependant, lorsqu'il eut suffisamment exploité de la sorte la crédule stupidité de la foule, le Marquis donna enfin le signal de la retraite. On revint à la grange avec le même déploiement de luxe, et l'on s'y prépara en toute hâte pour la représentation dont l'heure était venue.

D'autres ennuis bien plus cuisants attendaient alors nos malheureux héros.

— « Mes jeunes virtuoses, leur dit le Marquis, si j'en dois juger d'après votre conduite d'hier soir et de ce matin, il paraît que décidément vous n'avez pas de dispositions pour les rôles d'animaux féroces. Vous n'en avez montré jusqu'à présent que pour la clarinette, la grosse caisse et le flageolet par les narines; je vais donc vous faire débuter dans un autre genre. Et, par exemple, vous sentiriez-vous du goût pour la danse de corde? »

— » Comment voulez-vous que nous dansions sur la corde? répondit Petit-Jacques, nous ne l'avons jamais appris. »

— « Erreur! répliqua le Marquis de la Galoche : c'est un talent vulgaire qu'on apporte en naissant; et, d'ailleurs, quand bien même on se casserait le cou, cela ne ferait absolument rien au coup d'œil : le public croit alors qu'on l'a fait exprès. Toutefois, puisque cela vous contrarie, laissons la corde pour

aujourd'hui; nous en reparlerons. Auriez-vous du goût, par exemple, pour avaler des sabres, ou pour manger des étoupes enflammées, avec un peu d'esprit de vin par-dessus? »

— « Ah! mon Dieu!

— « Allons, voyons, choisissez; car, enfin, il faut bien que chacun se rende utile à la société. Choisissez, vous dis-je! Mais je vois ce que c'est..., vous préférez les étoupes. Voyez-vous les gaillards! ils préfèrent les étoupes! ils ne sont pas dégoûtés! c'est bien certainement ce qu'il y a de plus friand dans l'état! Va donc pour les étoupes! Mais, du moins, ne vous plaignez plus de moi! »

Jean-Paul et Petit-Jacques voulurent encore lui adresser quelques objections; mais l'éloquente bagette de noisetier les réfuta si victorieusement, qu'ils n'osèrent plus les lui soumettre.

Maintenant, hélas! mes jeunes amis, c'est plus que jamais qu'il m'est besoin de rassembler toutes mes forces pour vous dire la catastrophe épouvantable à laquelle nous touchons! Il ne faut rien moins que ma sincère envie de vous être agréable pour me faire entreprendre un récit dont le seul souvenir me glace encore d'horreur. Le voici.

XXXIV

Nos héros se voient forcés de manger des étoupes enflammées. — Affreux malheur.



Je n'ai point en ce moment assez de liberté d'esprit pour vous décrire les prétendues curiosités, les tours de gibecière, les danses de corde, les mille niaiseries par quoi le Marquis de la Galoche amusa ce jour-là ses grossiers spectateurs; j'arrive donc tout de suite à ce qui nous intéresse le plus.

Sur la fin du spectacle et pour passer à ce que le Marquis appelait la *bonne bouche*, ce dernier amena,

bon gré mal gré, Jean-Paul et Petit-Jacques sur les tréteaux, en face de tous.

Quand ils furent là, et sous prétexte de faire admirer dans le meilleur jour possible ses deux pauvres victimes (qu'il disait être deux jongleurs très-célèbres arrivés le jour même des Grandes-Indes), il approcha de leur figure la chandelle qu'il tenait à la main et mit le feu au gros paquet d'étoupes imbues d'esprit de vin dont il leur avait préalablement bourré la bouche.

Cela fit beaucoup rire les badauds.

Quelle situation pour nos deux amis!

Pour comble de malheur, et cela se conçoit trop bien, Jean-Paul et Petit-Jacques oublièrent alors les sages recommandations qu'ils avaient reçues dans la coulisse. Quand ils se virent un rideau de flamme devant les yeux, ils perdirent le sens : ils arrachèrent maladroitement les étoupes de leur bouche; ils se brûlèrent les doigts, se sauvèrent à l'aventure, promenèrent à travers la grange les lambeaux enflammés qu'ils traînaient avec eux; et, enfin, mirent bientôt le feu aux bottes de paille, dont les piles garnissaient chaque côté de la grange.

Cinq minutes après, l'incendie dressait par-dessus le toit ses langues rougeâtres et grandissantes.

Je n'essaierai point de vous peindre ce qui se passa

en ce terrible moment, les cris d'épouvante, les imprécations, les jurements de la foule qui se précipi-



tait vers la grande porte de la grange, devenue trop étroite; ce serait un tableau qui laisserait dans vos jeunes âmes de trop pénibles impressions.

Ne nous occupons que de nos deux pauvres aventuriers.

XXXV

Incendie — Deux inconnus sont sur le point de périr. — Beau trait de courage et de philanthropie qu'offre alors un géant à l'admiration de ses contemporains.



Il vous tarde sans doute de savoir si nos deux héros se sont tirés sains et saufs de l'horrible situation où nous les avons laissés. Je me hâte donc :

Nous avons vu qu'en moins de cinq minutes l'incendie avait enveloppé l'édifice tout entier.

Ce qu'il y a de plus effrayant au monde, mes amis, c'est, à coup sûr, un incendie nocturne. Ces

bouffées de flamme qui s'élancent par les ouvertures, et se dressent par-dessus le toit, ces tourbillonnements d'une flamme plus jaune qui semble bouillir dans l'intérieur de l'édifice, et ces jaillissements d'étincelles bruyantes, ces colonnes de fumée rougeâtre qui montent, montent, et s'alongent dans le ciel en longues draperies de feu, et cette lueur blafarde que l'incendie projette tout à l'entour, et ce râlement continuel du foyer, et ces craquements subits des poutres, et ce fracas des toitures qui tombent, et ce bruit sourd des murailles qui croulent, et ces cris de désolation, et ces appels sinistres, et ce tocsin, et ces mille bruits de la foule qui s'empresse, tout cela, c'est quelque chose d'épouvantable, qu'on ne saurait oublier jamais, quand on l'a vu, quand on l'a entendu.

Or, si l'on vient à réfléchir que la moindre imprudence dans l'intérieur des habitations peut amener de pareils résultats, on ne saurait blâmer trop sévèrement les personnes dont la funeste insouciance compromet incessamment la sécurité de toute une demeure, de toute une cité même.

Ce qui augmentait encore, dans les circonstances présentes, et l'horreur du spectacle, et le danger du feu, c'est qu'un grand vent soufflait alors, qui en redoublait l'activité, faisait s'alonger les flammes

autour de leur foyer, dans toutes les directions, comme si elles eussent cherché de nouvelles proies à dévorer.

La grange, fort heureusement, était suffisamment distante de tout autre édifice, et l'incendie ne put se propager.

Mais n'avait-on pas à déplorer de bien plus grands malheurs? mais combien de victimes avaient pu y périr? qui étaient-elles? Chacun tremblait pour les siens.

Cette perplexité devint surtout affreuse lorsque, tout à coup, la façade du bâtiment ayant croulé avec retentissement, on entrevit dans l'intérieur, sur la naissance d'une poutre, où, dans l'égarement de leur frayeur, elles s'étaient refugiées, deux personnes dont on ne pouvait distinguer parfaitement les traits, et qu'en raison de cela même, chacun crut reconnaître pour lui appartenir.

A cette vue, mille cris de terreur s'élevèrent comme un seul cri du sein de l'assistance, puis il se fit un silence plus terrible encore : on respirait à peine, on se taisait, muet d'effroi et comme absorbé dans l'affreux danger que couraient les deux imprudents.

De temps en temps la flamme les enveloppait de toutes parts et les dérobait à tous les yeux dans ses

vastes replis. Alors on les croyait anéantis, et une longue et sourde plainte se faisait entendre ; puis, le moment d'après, un coup de vent déchirait ce rideau de flamme et les montrait de nouveau, à la foule redevenue silencieuse, sur leur poutre à demi consumée et parmi les décombres, les tisons embrasés qui tombaient autour d'eux et dont le moindre eût pu les précipiter.

Leur perte était certaine.

Et quel moyen de leur porter secours?... L'essayer seulement, c'eût été s'exposer au même sort, sans nul avantage pour eux.

Ainsi raisonnait la foule; car la foule est toujours plus peureuse encore que compatissante.

Eh bien! ce qu'elle n'osait tenter, un homme de cœur, un seul, l'essaya sans espoir. Honneur à lui!

Une longue échelle se dressa contre la partie du bâtiment la plus voisine, et un homme d'une taille gigantesque la gravit rapidement, malgré les jets de flamme et la fumée épaisse qui s'échappait incessamment par les crevasses.

Bientôt il apparut debout sur la crête du mur au bas duquel se trouvaient les malheureux que son courage bien méritant, mais bien inutile peut-être, l'entraînait à vouloir sauver.

Impossible, en effet, d'arriver jusqu'à eux.

Que faire?

Les abandonner?

Mais comment s'y résoudre, quand il les voyait



là, à quelques pieds de lui, qui lui tendaient les bras, qui l'imploraient de la voix et du geste?

Cependant, plus de cinq minutes s'étaient écoulées,

depuis que l'homme à la taille géante avait disparu subitement au milieu d'un tourbillon de fumée.

Plus d'espoir !

On le croyait perdu lui-même. Les uns admiraient son courage, les autres plaignaient sa triste fin ; il y en avait même qui blâmaient sa généreuse entreprise, ce qu'ils appelaient sa témérité, son imprudence, sa folie...

Mais tout à coup, on l'aperçut de nouveau, remonté sur la crête du même mur, non plus debout, mais assis, non plus seul, mais entre ses deux protégés.

Ce fut alors un long cri de joie ; ce furent des vivats, des encouragements à n'en plus finir.

Le plus difficile était pourtant à faire. Ne pouvant arriver jusqu'à eux, l'inconnu s'était couché à plat-ventre sur le mur ; il leur avait tendu la main, et grâce à son adresse et à sa force merveilleuse, il était parvenu, en les balançant d'abord et en leur imprimant ensuite un vigoureux élan, à les élever à la hauteur du mur et à les asseoir dessus.

Restait à les mener jusqu'à l'échelle, qui était par malheur à plus de trente pas de là. Le trajet offrait les plus grands dangers : il leur fallait marcher debout, au milieu d'une fumée brûlante, sur un mur fort élevé, où le moindre faux pas, le moindre ver-

tige de tête pouvait les faire manquer d'équilibre ; or, de quelque côté qu'ils fussent tombés, soit en dehors, soit en dedans, c'était la mort! — Ou bien, il leur fallait se traîner péniblement sur ce mur, dont les pierres se détachaient une à une et croulaient sous le moindre poids ; c'était, d'ailleurs, perdre du temps, et en pareille circonstance, une seconde peut-être, c'était encore la mort !

Ils réussirent pourtant, avec l'aide de Dieu qui les soutint; et, chers lecteurs, retenez bien ce que je vais vous dire, et que cette maxime inspire votre conduite : si, dans le cours de votre existence, vous vous trouvez en quelque grand péril, le plus sûr moyen de se garantir de tout, c'est de n'avoir peur de rien; c'est qu'il n'est guère de danger dont on ne parvienne à se tirer, non par la prudence qui fuit, mais par celle qui affronte. Courage et sangfroid, voilà, sur cette terre, le meilleur bouclier de l'homme; et, règle générale, il n'y a que les poltrons et les étourdis qui succombent.



XXXVI

Terrible alternative. — Singulière discussion entre le propriétaire de la grange incendiée et le Marquis de la Galoche. — Nouveau projet de ce dernier. — Complication du mystère qui semble régner dans ses relations avec le géant.



PRÈS mille difficultés, dont je n'ai pu vous donner qu'une imparfaite idée, et telles, qu'après le succès on est encore tenté de les regarder comme insurmontables, l'inconnu et ses deux protégés, qu'il ne cessait d'encourager de la voix, atteignirent enfin l'échelle, aux vives acclamations de la foule; ils la descendirent l'un après l'autre, car elle était déjà à moitié calcinée par les atteintes de la

flamme, et elle n'eût pu supporter sans se rompre le poids de deux personnes.

L'inconnu descendit le dernier.

Il était temps. A peine eut-il posé le pied à terre, que murailles et charpentes, tout s'abîma, rien ne demeura debout. On ne vit plus qu'un monceau de décombres, de pierres noircies et de tisons fumants.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien de compliments cette action courageuse valut à l'étranger. Le grand nombre des hommes n'a juste assez le sentiment du bien que pour louer ceux qui le font.

Mais quel était cet étranger, qui d'abord se souciait fort peu des éloges dont on l'accablait?

Vous vous doutez de ma réponse. C'était encore ce mystérieux personnage que la Providence semblait avoir commis à la garde de Jean-Paul.

Et, en effet, les deux imprudents que ce respectable géant venait de sauver si miraculeusement, c'étaient encore Jean-Paul et Petit-Jacques.

Ah! mes amis, si vous aviez pu les voir, vous eussiez eu grande pitié d'eux! Leurs habits de saltimbanques n'étaient plus que de sales lambeaux d'étoffe à moitié roussis par le feu; leur figure était noire de fumée, et leur tête presque rase, car leurs cheveux, comme leurs sourcils, avaient été brûlés.

C'étaient, d'ailleurs, les seuls dommages qu'ils eussent subis en leur personne.

Cependant, après les premières scènes d'admiration et de reconnaissance qui avaient suivi leur délivrance, vinrent des scènes d'un autre genre. Le propriétaire de la grange incendiée en réclama vivement le prix du Marquis de la Galoche, qui était naturellement responsable du désastre, puisque la cause première était provenue de personnes appartenantes à sa troupe; mais le Marquis de la Galoche, qui n'était ni d'humeur ni de fortune à payer un pareil dégât, réclama de son côté, et non moins vivement, le remboursement du prix de sa ménagerie.

— « J'ai loué, disait-il au propriétaire, avec cette effronterie qui le caractérisait, j'ai loué votre grange pour y faire mes tours, or, mes tours consistent à manger des étoupes enflammées, si cela peut me faire plaisir. Ce n'est pas ma faute si, au lieu d'enlever vos bottes de paille, comme vous auriez dû le faire, vous vous êtes contenté de les ranger en tas le long de la muraille où elles ont pris feu. Je dirai plus : il était impossible qu'elles ne prissent pas feu; je m'en rapporte à l'honorable société. Allons, voyons, parlez, messieurs et dames : était-il possible que la paille de monsieur ne prît pas feu? (*Profond silence*).

» Vous l'entendez : ces messieurs et dames répondent que non, que cela n'était pas possible ; donc



si cela n'était pas possible, je ne puis pas être responsable de ce qu'elle a pris feu. Il y a cas de force majeure. Adieu !

— « Tout ça, c'est des bêtises ! répliqua le pro-

priétaire, en retenant par le collet de son habit le Marquis de la Galoche, qui ne cherchait qu'un prétexte pour s'évader. Vous avez brûlé ma grange, il faut que vous me payiez ma grange. Vous me l'avez brûlée, vous me la payerez ! »

— « Ah ! ah ! vous le prenez sur ce ton ! ajoutait le Marquis de la Galoche, dont l'impudence croissait toujours en proportion de ses torts. Eh bien ! je réclame à mon tour le prix de ma ménagerie. J'avais l'intention de vous en faire cadeau, en considération de vos pertes, car je suis un bon homme, et je me serais fait scrupule d'aggraver votre situation ; mais enfin, puisque vous faites le joli-cœur, je n'écoute plus rien, j'impose silence à la sensibilité de mon naturel, et je réclame le prix de ma ménagerie. Et, au fait, je serais bien bête de n'en rien faire ! Raisonnons. Vous m'aviez loué une grange pour m'y mettre en sûreté, moi et les miens. Il faut convenir que je m'adressais joliment ! Or, au lieu de cela, votre baraque ne s'avise-t-elle pas de prendre feu comme une allumette ! Ces messieurs et ces dames sont convenus tout à l'heure que c'était votre faute, ou, si vous l'aimez mieux, celle de votre paille, ce qui est la même chose : vous et votre paille, vous ne faites qu'un. Donc, puisque c'est votre faute, vous devez me rembourser le prix de ce que vous m'avez

fait perdre. Il me semble que c'est clair !... Hé ! hé ! mon brave homme, cela vous apprendra à vouloir faire le rodomont !... Adieu ! »

— « Il ne s'agit pas de cela, répliquait de nouveau le propriétaire, que l'effronterie du Marquis de la Galoche, bien plus encore que le regret des pertes qu'il venait de faire, avait complètement exaspéré. Vous m'avez brûlé ma grange, vous me payerez ma grange ! »

— « Vous m'avez brûlé ma ménagerie, répétait obstinément le Marquis de la Galoche, vous me payerez ma ménagerie ! »

— « Vous me payerez ma grange ! »

— « Vous me payerez ma ménagerie ! »

Bref, l'explication eût certainement fini par de graves voies de fait, sans l'officieuse intervention du géant, qui se plaça tout à coup entre eux, les sépara, les mena à l'écart et leur parla tout bas.

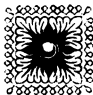
Que dit-il pour les apaiser ? Leur promit-il à tous les deux une égale indemnité ? et, s'il la leur promit, fut-ce en son nom, ou bien au nom d'une autre personne absente ?

J'ignore tout cela ; mais le fait est que ses paroles eurent pour résultat subit de calmer la colère et de l'un et de l'autre. « Du moment qu'il en est ainsi, c'est différent, dirent-ils ; cela suffit. » Ils se don-

nèrent même une poignée de main, en signe de parfaite réconciliation.

Cela fait, le géant disparut.

Ah! pardon!... j'oubliais de vous dire qu'avant de disparaître, le géant échangea, avec le Marquis de la Galoche, un de ces branlements de tête qui prouvent qu'on est parfaitement d'accord. Mais, de quelle nature pouvaient être les intelligences qui existaient entre eux, si toutefois il en existait? Voilà, mes amis, ce qu'il ne m'est pas encore possible de vous apprendre. Peut-être que, chemin faisant, nous parviendrons à pénétrer enfin tout ce mystère; car, pour sûr, il y a quelque mystère là-dedans.



XXXVIII

Désastres du Marquis de la Galoche. — Dernier voyage de la troupe. — Où va-t-elle ? — Réapparition du géant. — La maison enchantée.



Le Marquis de la Galoche avait dit vrai : sa ménagerie tout entière avait péri dans l'incendie, et non-seulement ce qu'il nommait si pompeusement sa ménagerie, c'est-à-dire ses chats, qu'il appelait impudemment des chacals, des tigres, des renards d'Arabie-Pétrée ; ses loups, qu'il appelait des lions, des panthères, des rhinocéros ; ses poules enluminées, qu'il appelait des perroquets, des colibris, des rossignols de Cochinchine ; et ses peaux de serpents, et ses loirs empail-

lés, et ses vingt autres mensonges de cette façon; mais encore la plus grande partie de son bagage, et sa grande voiture, et ses costumes de saltimbanques.

C'est à peine s'il était parvenu à sauver quelques lambeaux des plus indispensables à l'exercice de sa misérable profession.

Eh bien! depuis que le géant lui avait dit quelques mots à l'oreille, cette perte, qui cependant compromettait l'existence de sa troupe, cette perte n'avait plus l'air de lui causer le moindre souci.

— « La nuit n'a pas été heureuse, s'écria-t-il, dans cet ignoble langage que vous lui connaissez, mais enfin, à la guerre comme à la guerre! Si on se jetait la tête contre les murs, à chaque embêtement qui vous arrive, on aurait le front trop cabossé. En avant la philosophie et le petit verre de Cognac!... Buvons!... Et puis, il y a un proverbe qui dit : — Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. — Nous serons certainement plus heureux aujourd'hui. Fameux! fameux! Comme je vous l'ai dit hier, nous sommes retenus pour aller donner ce soir une représentation dans une maison bourgeoise, à quelques lieues d'ici, pour le compte d'un particulier dont c'est le jour de fête. C'est pour nous un fameux coup de commerce!... Bien logés, bien chauffés, bien nourris, à tire-larigo! sans compter les pièces

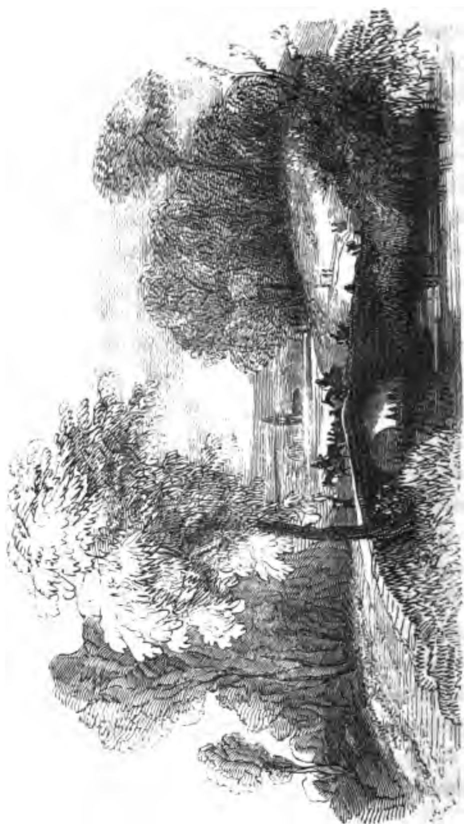
de cent sous qui vont nous pleuvoir comme la grêle! Ce ne sera pas de refus! Allons, voyons, partons! Nous n'avons que bien juste le temps : c'est à quatre grandes lieues, ni plus ni moins. Ce qu'il y a de vexant, c'est d'être forcés d'y aller à pied, *pedibus cum jambis* *; car, vous le savez, notre carrosse a rôti avec tout le bataclan, et nous ne pouvons tenir tous sur les deux coursiers qui nous restent. Je monterai l'un, madame montera l'autre; et, quant à vous autres, vous irez tous à pied, pour ne pas faire de préférence. Seulement, de temps en temps, nous en prendrons quelques-uns en croupe, à tour de rôle. Allons, en route, mauvaise troupe! »

Les choses se passèrent ainsi. Le Marquis de la Galoche enfourcha l'une des deux rosses qu'il appelait ses coursiers; il prit en croupe les deux plus jeunes de la bande et en plaça un troisième par-devant lui, sur le cou de sa monture La Reine des îles Salmigondis monta sur l'autre coursier, entre deux sacoches qui contenaient tout le restant de leur bagage. Après quoi l'on se mit en marche.

C'était une bien grotesque caravane!

Pendant le voyage, sans la présence de leurs compagnons de route, Jean-Paul et Petit-Jacques,

* Latin de cuisine qui veut dire : avec les pieds et les jambes.



qui étaient au nombre des piétons, se fussent communiqué sans doute de bien tristes réflexions. Nous avons déjà vu, dans les chapitres précédents, combien la longue série d'adversités qu'ils venaient de traverser, avait amélioré leur caractère. L'épouvantable scène de la nuit dernière n'avait pu qu'ajouter un grand enseignement à tous ceux que la Providence leur avait imposés. Plus que jamais, leur repentir était sincère; plus que jamais, s'ils eussent pu tromper l'active surveillance du Marquis, ils l'eussent fui, ils eussent humblement frappé à la porte de la maison paternelle, prêts à tout pour obtenir enfin le pardon de leur faute; mais la fuite était impossible; ils étaient comme gardés à vue par l'impitoyable maître qu'ils s'étaient donné. Aussi marchaient-ils côte à côte, tête baissée, larme à l'œil, n'osant même parler, et d'autant plus désolés au fond du cœur, qu'ils ne voyaient pas de terme à leur affreuse situation.

Cependant, après avoir marché tout le jour, on arrive, à la nuit tombante, près d'une maison de campagne de fort belle apparence, dans un site charmant, au fond d'une longue avenue de peupliers, avec cour, jardin et métairies tout à l'entour.

Le Marquis de la Galoche dit : « C'est là ! » et l'on fit halte.

Le Marquis prit ensuite sa trompette et fit entendre quelques appels. C'était, j'imagine, le signal convenu pour annoncer l'arrivée de la troupe; et, en effet, ce signal produisit aussitôt une grande sensation dans toute la maison.

C'est du moins ce qu'on put supposer, d'après le mouvement des lumières, et celui des ombres de personnes que, de loin, on voyait aller, venir, traverser en tout sens les appartements.

Un homme de haute stature se présenta alors, au commencement de l'avenue, sur le seuil de la grille d'entrée, et il dit :

— « C'est bien ! on vous attend. »

Cet homme à la haute stature, c'était encore notre géant.

Jean-Paul ne put l'envisager sans sentir ses cheveux se dresser, tant il y avait de fatalité dans les apparitions de ce mystérieux personnage !

— « Suivez-moi, » continua le géant.

La troupe le suivit en silence, et, chose étonnante ! quoique, au grand nombre de voitures qui se trouvaient remisées dans la cour d'entrée, ainsi qu'à l'éclat des lumières qui éclairaient l'intérieur de toutes les chambres et qui faisaient de cette maison une espèce de palais enchanté, comme on en voit dans les contes des fées, on eût dû la croire complè-

tement habitée, eh bien! nos voyageurs ne rencontrèrent personne!

Ils traversèrent la cour : personne!

Ils montèrent l'escalier, qu'illuminait une foule de lampions : personne!

Ils traversèrent une foule d'appartements brillamment éclairés : personne, personne!

Enfin, le géant les introduisit dans une dernière pièce, qui devait servir de vestiaire à la troupe, et il leur dit ces paroles à peu près intelligibles :

— « Vous y voilà. Ce sera par cette porte.

Le géant ouvrit la porte, et l'on put voir qu'elle conduisait à une espèce de petit théâtre improvisé, sur lequel on montait au moyen d'un escabeau. Ce théâtre, de quatre ou cinq pieds de large, consistait en quelques planches recouvertes d'une ancienne tapisserie à personnages, et reposait sur des tonneaux. Le tout était orné de grands rideaux de fenêtres. La toile qui séparait la scène des spectateurs était formée de deux draps de lit qui se relevaient à volonté de chaque côté, pour laisser voir sur le théâtre.

C'était sur ces tréteaux que la troupe était appelée à *travailler,* selon l'expression du Marquis de la Galoche.

— « Vous trouverez là tout ce qu'il vous faut, » ajouta le géant; après quoi, il disparut comme à l'ordinaire.

XXXVIII

Curieuses dispositions du Marquis de la Galoche pour varier agréablement le coup d'œil du spectacle. — Nos deux héros sont transformés en Frères-Siamois.



TTENTION ! dit le Marquis de la Galoche ; c'est à présent qu'il faut redoubler d'intelligence. Nous avons perdu nos coqs, nos poules, nos canards, nos loups, nos caniches, toutes nos curiosités généralement quelconques. Les pauvres bêtes ont grillé, cette nuit, comme un morceau de boudin. Ça fend le cœur rien que d'y songer ! Mais enfin, c'est égal ! on ne sait pas ce qu'on peut devenir un jour ; et, puisque nous n'avons plus de bêtes et que nous voilà réduits à nous-mêmes, il s'agit de se comporter de manière à ce qu'on ne s'aperçoive que le moins possible de leur absence ; il s'agit de se mettre en quatre pour les remplacer et aussi pour satisfaire le bourgeois dont

c'est aujourd'hui la fête et qui paie le spectacle à toute sa société ; il s'agit de lui en donner pour son argent.

» Voilà vos rôles. Attention !

» Moi, je vais faire mes tours d'escamotage. Je ne mettrai pas mes mains dans mes poches ! je leur en ferai voir de toutes les couleurs, et j'ose me flatter de captiver tous les suffrages !

» Quant à vous, les enfants, en avant les cabrioles! et ne ménageons pas nos reins !

» Enfin, pour ce qui est de vous, mes jeunes virtuoses... Voyons, qu'est-ce que je vous ferai faire pour varier les agréments du public? Vous êtes des gaillards qui n'êtes pas faciles à employer. Si j'en excepte la grosse caisse et la clarinette, dont vous avez joué tout de suite, comme celui qui les a inventées, sans vous faire honte, vous n'avez réussi à rien.

» Et, par exemple, je fais de vous des Jocrisses ; crac ! vous vous jetez la tête la première dans des tonneaux de fromage frais !

» Je vous fais passer pour des Lapons sans bras ni jambes ; crac ! vous prenez justement des crampes aux mollets et vous criez comme des sourds !

» Je vous nomme aux fonctions d'anthropophages; crac ! vous faites la grimace sur du poulet cru !

» Je vous habille en ours ; crac ! vous avez la

lâcheté de vous sauver devant de misérables caniches, comme si l'ours devait avoir peur de pareils adversaires !

» Enfin, je veux vous régaler d'étoupes enflammées ; crac ! vous mettez le feu à tout un département !

» Il n'y a plus de plaisir, et vous conviendrez qu'il y aurait de quoi dégoûter de votre éducation.

» Or donc, qu'est-ce que vous allez faire ?...

» Eh bien ! pour vous donner une nouvelle preuve de mon amitié, je vais vous faire débuter dans les *Ritta-Christina*, ou, si vous l'aimez mieux, dans les *Frères-Siamois*. Vous n'aurez rien à dire, vous n'aurez rien à faire, vous n'aurez qu'à vous laisser voir. Attention ! »

Quand le Marquis de la Galoche eut ainsi distribué les fonctions, on s'occupa de tout disposer en conséquence. Une petite table, garnie d'un long tapis, fut dressée au milieu du théâtre pour les tours de gibecière. Panouille se blottit dessous pour servir de compère au Marquis. Un tapis rembourré fut étendu tout près de là, pour les cabrioles des enfants ; et, quant à Jean-Paul et à Petit-Jacques, la Reine des îles Salmigondis les fit entrer tous deux dans un grand sac, où elle les cousit à côté l'un de l'autre, et de manière à ne laisser passer que leur tête et leurs jambes. On ne voyait non plus qu'un seul bras à

chacun ; l'autre était demeuré dans le sac et faisait partie du corps de ce double individu qu'ils allaient représenter.



L'aimable princesse les entoura ensuite de quel-

ques vieux lambeaux de soie et les coiffa de mauvais turbans à plumes.

Enfin, elle les couvrit entièrement d'un grand rideau de lit, qui ne devait être enlevé qu'au moment de les présenter à la société; et elle les plaça, ainsi faits, sur l'avant-scène, de l'autre côté de la table.

Jean-Paul et Petit-Jacques se prêtèrent à tout avec une résignation bien naturelle, après tout ce qui leur était arrivé.



XXXIX

Conclusion qui surprendra.



Les divers préparatifs étant terminés : — « Attention, et place au théâtre ! cria une dernière fois le Marquis de la Galoche. Tâchons de nous distinguer ! Et en avant la musique ! » ajouta-t-il, en frappant trois fois du pied sur les planches de la scène.

Les enfants, Panouille et le Marquis jouèrent alors de la grosse caisse, de la trompette et de la clarinette, de manière à faire dresser les cheveux sur la tête des spectateurs. Quand ils eurent fini cette grotesque *ouverture*, le Marquis retroussa la toile qui

retombait devant le théâtre; il s'avança, salua trois fois les assistants et leur fit une pompeuse énumération des nombreuses merveilles qui allaient passer sous leurs yeux, depuis l'escamotage d'une personne de la société jusqu'au saut périlleux et aux prétendus *Frères-Siamois*.

« C'est bon! s'écrièrent quelques voix; commencez! commencez! »

Le spectacle commença; mais à chaque tour de gibecière, comme à chaque cabriole, les mêmes voix s'écriaient de nouveau : « Assez! assez! Passez à autre chose! »

Il était clair que la vue des *Frères-Siamois*, dont le Marquis avait annoncé la vue pour la clôture, était vivement désirée par le plus grand nombre.

Jean-Paul et Petit-Jacques entendaient tout cela sous le grand drap qui les recouvrait; il leur semblait même reconnaître les voix qui s'obstinaient ainsi, et cette circonstance bouleversait leur esprit : ils étaient là comme anéantis.

Enfin, cédant à l'impatience générale, le Marquis de la Galoche s'approcha d'eux, et de sa plus haute voix de charlatan, se mit en devoir de les annoncer. Il se fit alors un silence solennel, qu'interrompirent seulement quelques rires étouffés.

— « Et maintenant, messieurs et mesdames, s'é-

cria le Marquis de la Galoche, nous allons passer à quelque chose de cent fois plus curieux encore que tout ce que nous avons eu l'honneur de vous offrir. Ceci vous représente les véritables *Frères-Siamois*, superbes enfants que la nature, toujours ingénieuse, a ornés de deux têtes, de deux bras, de quatre jambes et d'un seul corps; phénomène étonnant et même assez remarquable, que j'ai reçu, de mon correspondant, il n'y a pas même huit jours, du grand désert de la Cochinchine, dont il faisait les délices. Ce sont les seuls et uniques de leur espèce qui voyagent en Europe. Si vous en êtes contents, faites-en part à vos amis et à vos connaissances. Je les recommande spécialement à la bienveillance de l'honorable société; ils la méritent à tous égards : ce sont maintenant les meilleurs sujets de la troupe. »

En prononçant ces derniers mots, sur lesquels il appuya d'une manière toute particulière, il retira vivement le drap qui les cachait.

Vous ne pouvez vous imaginer le prodigieux effet que produisit leur vue.

— « C'est lui !... »

— « Ce sont eux !... »

— « C'est bien lui !... »

— « Ah ! Dieu !... »

— « Dans quel état ! »

Telle fut l'exclamation générale.

Nos deux héros comprirent bien tout de suite qu'ils étaient en pays de connaissance, et que, malgré leur étrange déguisement, on les avait devinés. Ils voulurent se sauver, tant ils avaient honte; mais le moyen, emmaillotés comme ils l'étaient !

Ils baissèrent tristement la tête, sans oser regarder devant eux.

Cependant, tandis qu'ils étaient là privés de tout sentiment, une main amie se hâta de les débarrasser, à grands coups de ciseaux, de leur grotesque accoutrement, et bientôt ils se sentirent libres, sans savoir comment.

Ce fut seulement alors qu'ils s'enhardirent jusqu'à relever les yeux sur l'assistance.

Les premières personnes qu'ils aperçurent...

Ah ! mes amis, pourquoi vous tiendrais-je plus longtemps en peine ?

Jean-Paul et Petit-Jacques reculèrent de surprise, puis se cachèrent le visage avec leurs mains, puis hésitèrent une minute, puis enfin, se laissant aller à la noble impulsion de leur repentir, se précipitèrent du théâtre dans la salle, et se jetèrent tout en pleurs aux genoux de leurs parents.

Je n'essaierai pas, mes très-chers lecteurs, de vous peindre cette scène touchante : il est des choses qu'on

ne peut que sentir. La réconciliation fut complète. Nos deux étourdis se montrèrent si repentants de



leurs fredaines passées, ils firent de si consolantes promesses pour l'avenir, qu'il fallut bien leur pardonner.

— « Dès ce moment et à ces conditions, dit M. Choppart, que tout soit oublié ! N'êtes-vous pas de cet avis, papa Roquille? » ajouta-t-il, en donnant une poignée de main au père de Petit-Jacques.

— « Soit ! » répondit ce dernier.

— « Jean-Paul, reprit M. Choppart, embrassez votre mère, embrassez vos jeunes sœurs : vous le pouvez aujourd'hui; vous êtes digne de leur amitié.

» Et maintenant, ajouta-t-il en s'adressant à tout son monde, ne pensons plus qu'à célébrer joyeusement le retour de nos *enfants prodigues*. »

En effet, ce fut pendant quelques jours une fête continuelle.

Ce qui ne contribua pas peu à l'agrément de cette réunion, ce fut la présence du père Roquille, accompagné comme toujours de son fidèle Pataud; ce fut celle du respectable maire qui avait condamné Jean-Paul à huit jours de prison dès le début de son escapade; ce fut aussi celle du père François, le meunier qui avait recueilli nos héros à la suite de leur naufrage; ce fut celle de la mère François, femme si habile en tout ce qui concerne la soupe aux choux et le succulent porc frais aux pommes de terre; en un mot, ce fut la présence de tous les personnages qui avaient exercé quelque influence sur les destinées de Jean-Paul, pendant son grand voyage autour du

monde. M. Choppart, qui, dans son plan mystérieux de correction, avait toujours fini par se mettre en relation avec chacun d'eux et par en tirer, non-seulement d'utiles avis, mais encore une secrète assistance, les avait tous invités, en témoignage de gratitude et pour que la fête fût complète. Jean-Paul ne pouvait donc faire un pas sans rencontrer quelque figure de connaissance. Son amour-propre en fut un peu froissé d'abord; mais la raison prit bientôt le dessus, et il finit par les remercier de grand cœur des bons offices et même des profitables corrections qu'il avait pu recevoir d'eux.

Or, mes jeunes amis, je m'attends à une question que vous me préparez depuis le commencement de cette histoire, et à laquelle je ne saurais échapper.

Qu'était-ce donc que ce géant dont les mystérieuses démarches nous ont tant intrigués? Eh! mon Dieu! rien n'était plus simple : c'était le concierge de la maison même où se passait cette dernière scène, et que M. Choppart avait acquise le jour même de l'équipée de Jean-Paul, ainsi que nous l'avons vu quelque part.

Ne voulant point abandonner ce dernier aux suites funestes de la vie vagabonde où il s'était jeté dans son égarement, cet excellent père avait dépêché aussitôt le fidèle serviteur, avec mission de veiller se-

crètement sur lui, d'épier toutes ses démarches, de le tenir jour par jour au courant de tout ce qui arriverait; mais de ne ramener le fugitif que lorsqu'il aurait donné des preuves de la sincérité de ses regrets.

Du reste, comme l'avait pressenti le géant, le repentir de nos héros devait être sincère. Tous deux



l'ont bien prouvé depuis, par leur docilité, leur excellence et leur zèle au travail. L'un d'eux, Jean-

Paul, est maintenant en rhétorique, et je viens d'apprendre qu'il a remporté, l'année dernière, le premier prix de discours latin; et l'autre, Petit-Jacques, à qui l'état de fortune de son père ne permet pas les études de collége, est en apprentissage chez un confiseur, aux frais même de M. Choppart.

Comme vous le voyez, nos héros sont tous deux en voie de devenir des citoyens essentiellement utiles à leurs semblables.



TABLE.

Avant-propos.
Chap. Ier. Enfance de Jean-Paul. — Son portrait physique et moral. — Illusions maternelles. — Effroyable récit des premières méchancetés de notre héros. 5
Chap. II. M. et madame Choppart ouvrent enfin les yeux. — L'orage éclate sur le dos de Jean-Paul. — Fuite de ce dernier. — Première conséquence de cette coupable désertion. 17
Chap. III. Comment Jean-Paul fut remis dans une attitude plus naturelle. — Portrait du père Roquille. — Son chien Pataud. — Arrestation de Jean-Paul. — Son différend avec Pataud. — Il est conduit à la mairie du village voisin. 29
Chap. IV. Comparution de Jean-Paul par-devant l'autorité municipale. — Son interrogatoire. — Sa condamnation solennelle. 39
Chap. V. La prison. — Nuit affreuse qu'y passe Jean-Paul. Nouvelles de sa famille. — Une tête sans corps apparaît à Jean-Paul. — Qu'est-ce? 46
Chap. VI. Conversation de Jean-Paul avec la tête sans corps. Son entrevue avec Petit-Jacques. — Jean-Paul fait jouer tous les ressorts d'une infernale politique pour séduire ce dernier. — Leur évasion. — Première apparition du mystérieux géant. 55
Chap. VII. Frayeur de nos héros. — Plan de voyage autour du monde. — Premiers incidents. — La foire du village. 64
Chap. VIII. Jean-Paul se prend de dispute avec le singe

d'une ménagerie. — Le géant apparaît de nouveau. — Jean-Paul se livre à la funeste passion du jeu. — Le malheureux se ruine de fond en comble. — Désespoir. — Grande bataille. — Fuite de nos héros. 73
Chap. IX. Découragement de Petit-Jacques. — Nouveaux sophismes de Jean-Paul. — Maigre festin. — Réapparition du géant. — Nos deux héros s'embarquent. — Tempête. — Affreuse incertitude sur leur sort. 81
Chap. X. Naufrage. 86
Chap. XI. Ce que devinrent nos deux héros à la suite de leur naufrage. — Réapparition du géant. — Le moulin du père François. — Proposition avantageuse. 90
Chap. XII. Jean-Paul et Petit-Jacques embrassent une profession. 95
Chap. XIII. Le Marquis de la Galoche et la Reine des îles Salmigondis apparaissent sur la scène. — Jean-Paul et Petit-Jacques s'engagent dans leur troupe. 102
Chap. XIV. L'intérieur de la troupe. — Portrait du soi-disant Marquis de la Galoche. 108
Chap. XV. Histoire du Marquis de la Galoche. 114
Chap. XVI. Fin de l'histoire du Marquis de la Galoche. — Petite biographie de la Reine des îles Salmigondis. 121
Chap. XVII. — Premier voyage de la troupe de saltimbanques. — Tableau d'intérieur. — Accidents. 125
Chap. XVIII. Atroces comestibles par lesquels Jean-Paul et Petit-Jacques sont forcés d'assouvir leur faim. — Arrivée de la troupe au village voisin. — Improvisation de leur salle de spectacle. — Étranges métamorphoses de Jean-Paul et de Petit-Jacques. — Jean-Paul se voit réduit à jouer de la clarinette. 133
Chap. XIX. Grand programme du spectacle. 140
Chap. XX. Jean-Paul en Jocrisse. — Jean-Paul débute sur les tréteaux. — Réapparition du géant. — Chute de Jean-Paul dans la recette de la troupe. 148

Chap. XXI. Jean-Paul est retiré du tonneau. — Son piteux état. 154
Chap. XXII. Transformation de Jean-Paul en Sauvage. 159
Chap. XXIII. Métamorphose de Petit-Jacques en Enfant-Monstre. 165
Chap. XXIV. Triste début de Petit-Jacques dans les rôles d'Enfant-Monstre. — Murmures naissants du public. 174
Chap. XXV. Début de Jean-Paul dans l'emploi de *Cannibale*. — Jean-Paul se voit dans la cruelle alternative de manger du poulet cru ou des cailloux. — Le public s'insurge et réclame l'accomplissement du programme et toutes les conséquences des promesses du Marquis de la Galoche. — Cruel embarras de ce dernier. — L'intervention de l'autorité constituée devient indispensable. — Transaction à l'amiable par voie administrative. 180
Chap. XXVI. Jean-Paul et Petit-Jacques sont transformés en ours. — Ils vont se battre en cette qualité contre les bouledogues du village. — Leur évasion. — Terreur panique dont ils frappent la contrée. — Chasse qu'on leur donne. 186
Chap. XXVII. Nouvelles de la famille Choppart. — Continuation de la battue générale dont Jean-Paul et Petit-Jacques sont l'objet. — Affreux danger qu'ils courent dans leur buisson. — Dénouement imprévu de cette horrible crise. — La troupe quitte le village. — Mystérieux colloque entre le géant et le Marquis de la Galoche. 191
Chap. XXVIII. Mystérieux projet du Marquis de la Galoche. — Arrivée des saltimbanques au village voisin. — Nouvelle salle de spectacle. 200
Chap. XXIX. Histoire de Panouille. 203
Chap. XXX. Continuation de l'horrible histoire de Panouille. 208
Chap. XXXI. Malheureuse tentative d'évasion. — Singulier passe-temps du Marquis de la Galoche. — Métamorphose de la troupe. 216

Chap. XXXII. Superbe allocution du Marquis de la Galoche au sujet de l'Élixir de longue vie. 223
Chap. XXXIII. Suite du précédent. — La mâchoire de Jean-Paul court le plus grand danger. — Retour à la grange. — Nouvelles et horribles fonctions que le Marquis de la Galoche impose aux infortunées victimes de sa délirante imagination. 233
Chap. XXXIV. Nos héros se voient forcés de manger des étoupes enflammées. — Affreux malheur. 238
Chap. XXXV. Incendie. — Deux inconnus sont sur le point de périr. — Beau trait de courage et de philanthropie qu'offre alors un géant à l'admiration de ses contemporains. 241
Chap. XXXVI. Terrible alternative. — Singulière discussion entre le propriétaire de la grange incendiée et le Marquis de la Galoche. — Nouveau projet de ce dernier. — Complication du mystère qui semble régner dans ses relations avec le géant. 248
Chap. XXXVII. Désastres du Marquis de la Galoche. — Dernier voyage de la troupe. — Où va-t-elle? — Réapparition du géant. — La maison enchantée. 255
Chap. XXXVIII. Curieuses dispositions du Marquis de la Galoche pour varier agréablement le coup d'œil du spectacle. — Nos deux héros sont transformés en *Frères-Siamois*. 262
Chap. XXXIX. Conclusion qui surprendra. 267

FIN DE LA TABLE.